MAR 1 1937
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1937

JACQUES BARDOUX.	*La Guerre civile internationale* .	721
MARTHE DE FELS.	*U.S.A. (Carnet d'une étrangère)* — I .	761
MARCEL RÉGNIER.	*Technique de la confiance* . . .	784
JACQUES CHENEVIÈRE.	*Les Écoles du sentiment.* — I . .	791
BARON RHEINBABEN.	*Vers l'Équilibre de l'Europe* . .	809
TH. AUBRAY, R. CHALUPT, ANT. D'HARCOURT, P. SERVIEN	*Anthologie 1937*	833
GEORGES LE FÈVRE.	*Une Enquête dans la Métallurgie*	841
SOMERSET MAUGHAM.	*Servitude humaine.* — III . . .	867
ANDRÉ PIERRE.	*La Mort tragique de Pouchkine.*	893
C. BOUGLÉ.	*Psychologie et Philosophie* . . .	908
FRANÇOIS PORCHÉ.	*Le Théâtre*	919
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire*	933
ALBERT FLAMENT.	*Tableaux de Paris*	943

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE *NUMÉRO 4*

M. Georges CALMANN-LÉVY

L'édition française a été cruellement frappée par la mort de M. Georges Calmann-Lévy, qui fut pendant de longues années un des animateurs de la grande maison qui porte son nom. M. Georges Calmann-Lévy fut jusqu'à la fin de la guerre administrateur de la " Revue de Paris " à laquelle il apporta l'aide précieuse de son expérience et de son goût littéraire.

Nous partageons l'émotion douloureuse de sa famille et de ses amis.

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans la Revue de Paris *de février 1837, Théodore de Bussierre étudiait les conditions d'une réforme de l'enseignement. Nous extrayons un passage de son article dont on appréciera l'actualité.*

...« Nous demandons que tout chef d'établissement, avant de commencer l'exercice de sa profession, prête serment de fidélité au roi et à la charte, entre les mains du recteur de l'Académie, et qu'en même temps il déclare n'appartenir à aucune association ou corporation, de quelque nature qu'elle soit, non autorisée par les lois du royaume. On ne peut contester à tout un peuple le droit d'exclure de son sein des sociétés particulières qu'il juge dangereuses pour sa sûreté, ennemies de son existence. Or, c'est surtout par la jeunesse, et ainsi par l'éducation que ces sociétés tâchent de se recruter, afin d'acquérir des instruments et de se former des séides. Il est malheureusement trop facile de fanatiser les hommes dans un sens ou dans un autre, en faussant, dès l'enfance, leur conscience et leur raison, en pervertissant leur volonté sans expérience. L'histoire nous en offre plus d'un horrible exemple. La société, en accordant la liberté d'enseignement, doit se prémunir de ce côté, autant qu'il lui est possible. Sa conservation lui en fait un devoir. C'est bien le moins qu'elle puisse exiger, de ceux auxquels elle donne le droit important d'élever la jeunesse, et l'immense influence que ce droit confère, l'assurance qu'ils respecteront son gouvernement, qu'ils obéiront à ses lois et qu'ils ne tourneront point contre elle, en s'associant à ses ennemis, le pouvoir qu'elle leur donne. »

LA
GUERRE CIVILE INTERNATIONALE
MOSCOU, MADRID, PARIS.

La Nation, telle que la civilisation occidentale la conçoit, n'est fondée ni sur l'unité de race, ni sur la loi du sang. Elle groupe des hommes, qui diffèrent ethniquement, ont des métiers dissemblables et parfois ne parlent pas la même langue. La volonté d'être unis les amalgame en une nation. Ils exploitent une terre et écrivent une histoire. Ils acceptent une culture morale et continuent des traditions millénaires. L'indépendance et l'unité, le labeur et la vitalité de ces nations demeurent les conditions du progrès humain. Leur collaboration, dans un cadre supérieur, pan-Américain et pan-Européen, est la condition de la paix humaine. De même, qu'à l'intérieur des frontières politiques, lorsque les libertés de l'individu et la première de toutes, le droit de vivre, ne sont pas assurées, l'État cesse d'être une réalité; de même, quand, dans la société des peuples, les vitalités nationales s'anémient et les unités nationales se morcellent, le progrès cesse d'être une réalité. Dans l'un et l'autre cas, l'Europe reviendrait aux castes privilégiées et aux tribus grégaires, que l'Orient connaît encore, mais dont l'Occident avait libéré les hommes.

De tous les signes, qui marquent le déclin de la civilisation, — et que Duhamel gardera le mérite d'avoir diagnostiqué le premier, — je n'en connais pas de plus grave, que les atteintes portées, par des gouvernements, en pleine paix, à la liberté, à la vitalité, voire même à l'unité d'un autre,

moins de vingt ans après les traités, qui proclamaient la faculté des peuples à disposer d'eux-mêmes et assuraient aux minorités des garanties à l'intérieur des États. Or, c'est aux majorités certaines et aux nations constituées, que des gouvernements prennent aujourd'hui le droit d'attenter.

*
* *

PROPAGANDE D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

Dans un passé lointain, au siècle des monarchies, les ambassadeurs, soucieux d'outrepasser leurs privilèges, ne pouvaient exercer une action sur les décisions du Gouvernement, auprès de qui ils étaient accrédités, qu'en achetant, — et non sans risques, — la maîtresse du jour ou un courtisan de marque. Les méthodes et les clientèles de la corruption se sont très lentement perfectionnées et élargies. Jusqu'à une date encore récente, les spécialistes de cette propagande, que les techniciens d'outre-Rhin devaient porter au même degré de perfectionnement que l'industrie des produits chimiques, ne pouvaient compter, pour exercer une action à l'intérieur d'États étrangers, que sur des articles et des conférences, des expositions et des voyages, subventionnés avec plus ou moins de largesse. Des moyens limités. Une pénétration plus limitée encore.

Constatons néanmoins, qu'au fur et à mesure que, sous l'influence des facteurs économiques et sociaux, industrialisme et machinisme, concentration et « scientisme », la vie des peuples devient plus internationale, moins rurale, plus collective : les causes d'infiltration croissent avec les moyens de pression. Les contacts avec l'extérieur, que l'aristocratie sociale et une élite intellectuelle étaient seules à connaître autrefois, sont maintenant étendus à beaucoup de métiers, à la plupart des partis, aux couches populaires. Le village constituait, pour l'imperméabilité des peuples, une barrière de protection. Il cause peu. Il lit moins encore. Il reçoit mal. Mais la prépondérance de la vie rurale n'est

plus qu'un souvenir du passé. Au fur et à mesure qu'elle décroît, les sociétés humaines sont moins individualistes et plus grégaires, moins compartimentées et mieux uniformisées. L'enseigne disparaît devant l'affiche. A la gazette succède le journal. L'agence est remplacée par le sans-fil. Le théâtre recule devant le cinéma. L'écriture est vaincue par la machine. Les articles cèdent aux images. Les sports deviennent spectaculaires. La foule dicte sa loi. L'uniformité devient la règle.

Devant cette transformation des vies nationales, en Europe comme en Amérique, il est aisé de concevoir à quelles conditions un mécanisme d'infiltration et de pénétration dans un pays étranger, de pression et de contrôle sur un État étranger, pourrait atteindre le maximum de rendement. Ces conditions sont au nombre de quatre.

Ce mécanisme devrait être gouvernemental en fait, mais théoriquement indépendant, — la direction est efficace, mais le démenti reste possible — ; centralisé dans son déclenchement et décentralisé dans ses rouages, — l'autorité est rigide, mais l'exécution reste souple. — Ce mécanisme, enfin, devrait avoir des contacts avec toutes les formes collectives de la vie nationale : professionnelles et économiques, politiques et administratives, et garder à sa disposition tous les moyens d'agir sur les foules modernes : paroles, imprimés, images et ondes.

*
* *

Il tombe sous le sens, que ces conditions ne peuvent être remplies, que par un organisme, qui aurait la même nationalité, le même personnel, le même esprit, les mêmes objectifs que l'État, dont il sert, au dehors, les intérêts. Ses cadres et services, dictatorialement dirigés et techniquement décentralisés, auraient à la fois les caractères internes et les formes extérieures d'une administration, d'un parti, d'une Église.

Ce mécanisme idéal d'infiltration et de pénétration, de pression et de contrôle, à l'intérieur d'États étrangers, a été réalisé, d'une manière complète et avec une méthode minutieuse, par le Gouvernement russe.

I

LE MÉCANISME D'ACTION RUSSE

SES QUATRE CARACTÈRES

Il est d'abord théoriquement indépendant et gouvernemental en fait. Certes, la consigne à Paris, dans les salons bolchevisants et auprès des hommes d'affaires et des parlementaires de province, est d'affirmer, que le Gouvernement russe et la IIIe Internationale sont aussi séparés, que peuvent l'être, en Occident, un Cabinet et les partis. Des contacts, certes, mais aussi une cloison. Impossible de rendre l'État responsable du parti. Chacun agit dans un domaine différent. Les ministres de Moscou ne nourrissent, à l'égard de leurs collègues de Paris, que des vœux dont nul patriote ne saurait s'inquiéter : maintien de l'ordre, stabilité du pouvoir, progrès des armements. Et si des éléments de l'Internationale communiste participent à l'agitation ouvrière, le Gouvernement russe n'en porte nullement la responsabilité. La mystique n'est pas de son ressort. Il poursuit d'autres tâches. N'a-t-il pas, d'ailleurs, témoigné de ces sentiments et justifié leur sincérité, en rétablissant, — pour partie, — le régime capitaliste et en fusillant, — pour partie, — les Trotzkistes intransigeants ?

Le Français moderne, le bourgeois nanti, qui sait peu et réagit mal, s'inclinent devant cette démonstration, avec une déférence, qui permet d'économiser quelques angoisses et parfois de réaliser quelques profits.

L'identité entre l'Internationale communiste, dirigée par le Komintern et le Gouvernement russe, géré par les Commissaires du peuple, est absolue. — Identité des assises. Pas d'autre parti dans l'État, que la IIIe Internationale. Pas d'autre participation dans le Gouvernement, que celle de militants communistes. — Identité du personnel. « L'homme-

d'-acier », ou Staline, le Géorgien Djougachviki, est secrétaire-général du parti communiste russe. Il siège dans le *Bureau politique*, dans le *Bureau d'organisation* et dans le *Comité central*. Et, d'autre part, il figure au Præsidium du Komintern, dont il reste l'animateur. Mais « l'homme-d'-acier » est également homme de gouvernement. Il assiste au *Comité central exécutif* de l'U.R.S.S. Il est membre de ses *Conseils du Travail* et de *Défense*. De même, Litvinoff, le Commissaire du peuple aux Affaires étrangères, participe aux délibérations du *Comité central* du parti communiste russe. — Identité du lieu, enfin. Le Parti communiste russe qui, comme le disait Staline, le 15 février 1934, « dirige le Gouvernement », le *Comité exécutif* de la IIIe Internationale, ou Komintern, siègent à Moscou et, d'ordinaire, au Kremlin.

Cette identité s'est affirmée dans de récents événements, avec une netteté saisissante. L'État met ses pouvoirs à la disposition du « seul parti légal ». Les principaux dissidents de la IVe Internationale furent arrêtés, jugés et exécutés les 14, 19 et 26 août 1936. D'autres le sont en janvier 1937. Le 7 novembre 1936, à Moscou, le maréchal Vorochilov, Commissaire du peuple à la Défense, passe en revue 300 avions, 300 tanks et 30 000 hommes. Mais c'est Staline qui, aux côtés de Litvinoff, dans la tribune, préside à la parade annuelle. Le 5 décembre 1936, c'est encore Staline, qui fait voter, par le VIIIe Congrès extraordinaire des Soviets russes, la nouvelle Constitution de l'U.R.S.S.[1] Et lorsque se tient au Kremlin, du 20 au 23 décembre 1936, la IVe Conférence des femmes d'officiers rouges, qui réunit 1 400 déléguées, le maréchal Vorochilov et les Commandants d'armées sont accompagnés de Staline et des ministres [2].

L'Internationale communiste, ou IIIe Internationale, n'est donc qu'un organisme gouvernemental de propagande, d'infiltration et de pénétration, dont l'efficacité sera d'autant plus grande, qu'elle est à la fois une administration, un parti et une Église.

1. Analysée dans le *Bulletin quotidien de la Société d'Études et d'Informations économiques*, 11 décembre 1936. C. I.

2. *Bulletin quotidien*, 28 décembre 1936. C. I.

*
* *

CENTRALISATION ET DÉCENTRALISATION

Ce mécanisme d'action russe est, comme il convient, pour avoir le maximum de rendement, centralisé dans son déclenchement et décentralisé dans ses rouages.

La centralisation est rigide et absolue. Un seul parti : le Parti communiste international. Pas de partis nationaux : des sections locales. Une seule patrie. « Le prolétariat de tous les pays trouve, pour la première fois, dans l'U.R.S.S., une véritable patrie [1]. » Une autorité dictatoriale :

> Les décisions du *Comité exécutif* ou *Komintern* et de son Præsidium sont obligatoires pour toutes les sections nationales et doivent être immédiatement exécutées par celles-ci. Le *Komintern* a le droit d'annuler et de modifier les décisions du congrès, des sections, ainsi que celles de leurs Comités centraux et de prendre des décisions, dont l'exécution est obligatoire pour eux [2].

Cette volonté d'acier exerce son commandement, sans recours ni appel, par l'intermédiaire des *Sous-Secrétariats nationaux*, du *Secrétariat général* et du *Bureau des liaisons* du Komintern ; d'instructeurs ou émissaires, qui ont le droit de donner des directives et d'imposer une politique ; des cinq bureaux permanents du Komintern en Europe. Celui de Paris, divisé en cinq services, dirigé par onze membres, dont trois Français [3], contrôle les sections locales de Belgique, Espagne, France, Italie, Portugal et Suisse.

Centralisation rigide au sommet : souple décentralisation dans les rouages. Du Komintern relèvent, en dehors des sections nationales, dix-sept internationales. Les deux plus importantes sont : la *Fédération des Syndicats rouges* et le *Secours rouge international*. Les trois plus caractéristiques sont : les *Combattants rouges*, la *Société des relations cultu-*

1. P. 59. *Programme de l'Internationale communiste*, suivi des Statuts, édition 1936. Bureau des éditions du parti.

2. *L'Internationale communiste et ses sections. Id.* §§ 13 et 14, pp. 84 à 86.

3. Cachin, Marty, Thorez.

relles entre l'U.R.S.S. et l'Étranger, les *Libres Penseurs prolétariens.*

Au sein de la section locale, prenons celle de France, que dirigent dictatorialement le *Comité central*, recruté de Moscou et par Moscou, et deux bureaux, — *Bureau d'organisation* et *Bureau politique*, — la décentralisation est réalisée, par la subdivision du *Comité central* en douze Commissions[1] et par le fractionnement des effectifs en soixante-quatre fédérations régionales, avec secrétaires appointés, *Comités directeurs* et *Comités d'organisation.* Les *régions* sont divisées en *rayons*; les *rayons* se groupent en *cellules.*

Lorsqu'on a, devant les yeux, la vision exacte de ce formidable organisme, si large à sa base, en France et en Espagne, si étroit à son sommet, en Russie, il est possible de mesurer sa force de pénétration.

*
* *

Dans la vie professionnelle, d'abord. Les neuf Commissions du *Comité central*, — syndicale, paysanne, féminine, coopérative, coloniale, d'une part; Commissions des classes moyennes, de la main-d'œuvre étrangère, des anciens combattants et des locataires, d'autre part[2]; — ne laissent, en France, aucune catégorie sociale en dehors de leur action. La *Fédération des syndicats rouges* et le *Secours rouge* permettent d'assurer la liaison avec la *Confédération générale du travail*, déjà noyautée et parfois dominée, grâce à la fusion avec la *Confédération du travail unitaire.* Des cadres étroitement professionnels, l'action s'étend sur des groupements plus larges. On ne fédère pas seulement les « sportifs » et les « jeunes filles », les « médecins pacifistes » et les « chimistes pacifistes », mais jusqu'aux « infirmes » et aux « pêcheurs à la ligne ».

1. Huit s'attaquent à une catégorie sociale déterminée : classes moyennes, anciens combattants, etc. Trois ont un but politique précis et direct : Commission municipale, Commission coloniale, Commission d'information. Une est capitale : Commission d'agitation et de propagande.

2. Le nombre des adhérents de la Confédération des Locataires est passé de 5 000, en 1931, à 70 000, en 1934.

Ce mécanisme pénètre la vie électorale. En France, la section locale du parti russe tient la majorité des élus dans cent soixante-quatre municipalités et une minorité de sièges dans deux cents autres. Elle dispose, au Palais-Bourbon, de soixante-douze représentants, réunis en un groupe et qui votent en bloc. Ils n'étaient que dix-sept dans la Chambre espagnole. Il n'est point nécessaire d'être un professionnel pour mesurer ce que représentent, comme moyens d'informations, comme efficacité de contrôle et comme possibilité de pression, pour un État étranger, soixante-douze parlementaires, dans des pays qui, comme la France et, hier encore, l'Espagne, ignorent la séparation des pouvoirs ; où le Législatif empiète sur l'Exécutif et corrompt le Judiciaire.

En pénétrant ainsi la vie professionnelle et la vie électorale il est possible d'avoir, à tous les degrés et sur tout le territoire, des contacts avec la vie administrative du pays à vassaliser : renseignements ou faveurs, subsides ou recommandations, nominations ou promotions, ces menues faveurs des démocraties politiques, permettent de noyauter, de désorganiser, parfois de dominer. Et je ne dis rien des facilités supplémentaires d'infiltration et de corruption, qu'assurent à ce Gouvernement étranger, ainsi servi sur le plan professionnel et électoral, l'entente diplomatique et la collaboration militaire, acceptées par la France et par l'Espagne, ou du moins par leurs Ministres et leur clientèle.

Précisons, enfin, que ce service étranger, section locale d'un parti russe, dispose sans exception de tous les moyens d'action, sur les foules, qu'assure la civilisation de notre siècle.

La parole, d'abord. Les soixante-douze députés ont, avec l'avantage du transport gratuit, la supériorité de l'orateur professionnel. S'ils ne suffisent pas pour convaincre le Français, désormais crédule et obtus, que l'U.R.S.S. est le paradis et que son Matérialisme remplacera l'Évangile, les trois cent soixante-quatre municipalités, partiellement bolchevisées, les nombreux cours techniques fournissent des conférenciers et des propagandistes d'autant plus enthousiastes, que leur éloquence est le plus souvent rémunérée.

Les imprimés, ensuite. La masse de ceux destinés à la consommation française est effarante. Cinq ballots d'un énorme tonnage. Sur la Russie soviétique, pas moins de six publications, dont trois illustrées [1]. Pour le Komintern et sa doctrine, trois moyens de diffusion : la *Correspondance internationale*, hebdomadaire, rédigé à Paris ; l'*Internationale communiste*, organe mensuel du Komintern, rédigé à Paris ; les *Cahiers du bolchevisme*, bimensuels, édités, pour le *Comité central* de la section française, par le *Centre de diffusion du livre et de la presse*, avec deux suppléments, les *Dossiers de l'agitateur* et un *Bulletin colonial*. Le Centre de Paris dispose, en outre, de dix-neuf hebdomadaires ou revues [2], la plupart illustrés, dont quatre destinés aux colonies et six réservés à la jeunesse. Ajoutez enfin l'imposante cohorte des journaux. L'*Humanité* tirait, il y a deux ans, à cent quatre-vingt mille. Elle dépasse maintenant cinq cent dix mille, dispute la troisième place au *Matin* et espère atteindre le million. Trente-

1. 1. *Les Documents de la Russie neuve :* bulletin hebdomadaire de l'Association pour l'Étude de la Culture soviétique.
   2. *Le Journal de Moscou :* hebdomadaire édité à Moscou.
   3. *La Revue de Moscou* : illustrée, rédigée à Moscou, tous les deux mois.
   4. *La Russie d'aujourd'hui*, mensuelle, illustrée, rédigée à Paris.
   5. *L'U. R. S. S. en construction*, mensuelle, illustrée, rédigée à Moscou.
   6. *La Littérature internationale*, organe de l'*Union internationale des Ecrivains révolutionnaires*, rédigée à Moscou.

2. 1. *Regards*, hebdomadaire illustré, politique générale.
   2. *L'Avant-Garde*, organe hebdomadaire des Jeunesses communistes.
   3. *Le Chemin du Bonheur*, pour la jeunesse.
   4. *Notre Jeunesse*, illustrée, mensuelle.
   5. *Sport*, hebdomadaire, organe des 40 000 adhérents de la *Fedération sportive*.
   6. *L'Enfance*, mensuelle, illustrée.
   7. *Mon Camarade*, bi-mensuel, à l'usage des enfants.
   8. *La Défense*, organe hebdomadaire du Secours Rouge international.
   9. *La Vie ouvrière*, hebdomadaire syndical.
   10. *La Lutte*, organe mensuel des « Travailleurs sans Dieu ».
   11. *Le Réveil des Combattants*, organe mensuel de l'A. R. A. C. (40 000 membres).
   12. *Le Cri des Chômeurs*, bi-mensuel.
   13. *Paix et Liberté*, journal mensuel.
   14. *Vigilances*, bulletin bi-mensuel du Comité des Intellectuels antifascistes.
   15. *Les Cahiers du contre-enseignement prolétarien*.
   16. *Journal des Peuples opprimés*, organe mensuel de la *Ligue contre l'Impérialisme*.
   17. *Le Cri des Nègres*, mensuel.
   18. *Africa*, organe de défense des peuples africains.
   19. *La Terre*, organe paysan.

La plupart de ces pédiodiques sont rattachés à des Fédérations.

neuf organes régionaux, dont deux, l'*Enchaîné*, Nord et Pas-de-Calais, le *Rouge-Midi*, Bouches-du-Rhône, Var et Vaucluse, ont un tirage de vingt-trois mille et de quatorze mille. D'innombrables journaux d'usines, imprimés, ronéotypés ou dactylographiés, comme l'*Incorruptible*, chez Renault.

Les images. J'ai donné toutes précisions utiles sur les films édités, les cinémas achetés et les concours obtenus par le Komintern [1]. Le témoignage d'un spectateur qui, à Limoges, en novembre 1936, au *cinéma de l'Union*, assistait à la projection des *Marins de Cronstadt*, donnée par la cellule locale, suffit pour rappeler l'action mystique de cette propagande visuelle :

« La salle contient près de mille places. Elle est pleine à craquer. Au moment le plus pathétique, quand les marins se révoltent, la salle se lève, tend le poing et entonne une vibrante *Internationale*. Les femmes surtout sont déchaînées. Elles hurlent à en perdre la voix. Elles sautent en l'air, animées d'une sorte d'hystérie collective. Les cris de « *Les Soviets partout* », « *Les riches à mort* », « *Blum à l'action* », retentissent furieusement. Une meute déchaînée ».

Une organisation puissante, *Ciné-Liberté*, subventionne la fabrication de films de propagande et organise des séances à guichet clos.

Après les images, les ondes. Et *Radio-Liberté*, sous le couvert de l'égalité des partis devant les micros d'État, espère bien ajouter aux cinémas des antennes.

Le 19 octobre 1936, l'*Humanité* publie un ordre du jour comminatoire, dressé par le Conseil d'administration de *Radio-Liberté*. Il prend acte de la nomination, au poste de *Radio-Paris*, de deux speakers, « qui apportent, dans les informations de cette station, la note et l'esprit réclamés ». Il demande — et il obtient — d'autres changements à *Radio-Paris* et à *Radio-Colonial*. Le 4 novembre, au nom du secrétariat du Parti communiste, M. Marcel Gitton, dans une lettre au ministre, publiée par l'*Humanité*, « revendique, à nouveau, pour le Parti communiste, la possibilité de bénéficier de la radio-diffusion ». Le 9 novembre, l'*Humanité* demande, que la longueur d'onde de *Radio-Paris*, qui gêne l'audition du poste du Kremlin, soit modifiée, afin que les sans-filistes

1. *Le Complot du 12 Juin*, Revue de Paris, 15 août 1936.

puissent mieux entendre les « festivals de l'Union soviétique », comme aussi les conseils donnés, *en français*, par *Radio-Moscou* au même moment :

« Si le prolétariat espagnol a pu opposer une résistance redoutable aux troupes du général Franco, c'est qu'il avait pris la précaution de se munir d'armes en prévision de ces événements. La leçon est bonne à retenir et le prolétariat français doit en faire son profit [1] ».

D'ailleurs, afin de faciliter la transmission des concerts et des conférences, des informations et des instructions du Kremlin, *Radio-Liberté*, le 13 novembre, donnait toutes les précisions nécessaires pour la construction, par les amateurs, de postes d'émissions et de récepteurs pour ondes courtes [2].

*
* *

LES RESSOURCES FINANCIÈRES

Afin de mesurer ce que représentent, pour agir sur un peuple étranger et sur ses décisions, les moyens ainsi mis par cette organisation type à la disposition de l'État russe, — associations, syndicats, fonctionnaires, municipalités, parlementaires, — paroles, imprimés, images, ondes, — il suffit d'évoquer ceux que les services de propagande mettent à la disposition d'un Gouvernement occidental : quelques conférenciers, une exposition temporaire, des tracts, des articles payés, — une misère et une bagatelle.

Évidemment, ce budget se chiffre par des centaines de millions.

Mais où cette dictature prolétarienne les trouve-t-elle ? Dans les revenus de ses riches ? Elle les a exécutés. Dans les souscriptions de quelques milliardaires, — nigauds, pervers ou apeurés, — comme ceux dont le Cabinet Ramsay Mac Donald eut, en 1931, la liste édifiante ? Cette heure est passée. Les

1. Cité par M. Scapini, député de Paris, 21 novembre.

2. « Dès maintenant, la Commission technique prévoit la prochaine parution d'une brochure contenant le plan, grandeur nature, d'un adapteur ondes courtes, qui connaît un grand succès auprès des adhérents. Dans cet opuscule, vous trouverez également le plan d'un émetteur ondes courtes pour amateur, simple et peu coûteux, ainsi que le schéma du récepteur spécial. »

maîtres du Kremlin n'ont plus besoin, ni de ces largesses déshonorantes, ni de cette fiscalité temporaire. Ils sont riches. A côté d'un Staline, Hitler et Mussolini ne sont que de pauvres hères. Si le peuple russe croupit dans la misère, sur la foi des étoiles communistes, l'État russe roule sur l'or !

Jadis, — avant-guerre, — la balance de ses comptes, la balance visible de ses exports et imports, ne se soldait que par un maigre actif, qu'absorbaient, et au delà, les coupons à expédier aux prêteurs étrangers. Ce solde créditeur, les soviets l'ont sextuplé [1] et au delà, puisqu'ils ont annulé la dette extérieure. Elle ne ronge plus les bénéfices. Ils ont été élargis aux dépens de la masse ouvrière et paysanne. Comment? De deux manières différentes. Les importations ont été étroitement comprimées. Le commerce d'État permet d'interdire tous les achats, qui concurrenceraient la production des usines nationalisées et les marchandises, qui ne serviraient qu'au consommateur rationné, pour réserver les commandes aux besoins techniques et militaires de la république industrielle. D'autre part, afin d'enfler les exportations, il a été prélevé, pour l'étranger, sur les denrées alimentaires, céréales notamment [2], plus encore que sur les

1.

ANNÉES	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	EXCÉDENT des exportations
1913	1 374	1 520	+ 146
1930	1 068	1 002	— 66
1931	1 105	811	— 29
1932	704	575	— 129
1933	1 525	2 167	+ 642
1934	1 018	1 832	+ 814
1935	1 057	1 609	+ 652

(En millions de roubles-or = 51 cents-or américains = 3 francs français.)

2.

	1934			1935		
	Valeur millions roubles-or	% des exportations totales	% de la production russe	Valeur millions roubles-or	% des exportations totales	% de la production russe
	%	%	%	%	%	%
Froment.	5 9	1 42	0 70	20 8	5 67	2 35
Seigle...	1 7	0 41	0 50	0 9	0 26	0 2
Orge....	4 7	1 13	2 66	10 5	2 85	7 2
Avoine..	3 4	0 82	0 75	4 3	1 17	0 86
Maïs....	2 3	0 55	3 27	0 2	0 03	0 37

(Les exportations de bois et de pétrole représentent 15 et 12 % des exports. L'or n'est pas indiqué.)

Statistiques du commerce international 1935 de la Société des Nations. Statistiques de l'Institut agricole international de Rome.

matières premières, une part de la production telle, que les masses en sont réduites à acheter cher des aliments étroitement contingentés. Cette amputation sur le stock nécessaire au peuple peut être réalisée sans résistance, sinon sans douleur, puisque 3,4 pour 100 seulement de la superficie emblavée totale de l'U.R.S.S., — 3,2 millions d'hectares, — sont cultivés par de petits exploitants utilisant les ressources de l'initiative privée [1]. La transformation socialiste de l'économie rurale paraît achevée.

Contraction des achats et expansion des ventes ont ainsi fourni, en 1933, 1934 et 1935, à l'heure précise où le mécanisme d'action russe devait intensifier son œuvre d'infiltration en Occident, — et bien que les exportations d'or, argent et platine ne figurent pas dans les statistiques, — un solde créditeur de 1 926, 2 442 et 1 656 millions de francs, plus de 6 milliards.

Ajoutons que l'État russe est devenu, dans le monde, le second producteur d'or. Ses mines, celles qu'il a confisquées et celles qu'il a ouvertes, sont nombreuses : Oural, Ouest-Sibérien, Altaï, Transbaïkalie, la Lena et les Côtes du Pacifique. Il ne distribue pas de dividendes. Il ne paie pas d'impôts. Souvent, il ne paie même pas de salaires. Dans les plus malsaines, sous les terres glacées du nord, les condamnés politiques extraient l'or et abrègent leurs vies. Les Soviets économisent ainsi jusqu'au bourreau. Impossible d'abaisser davantage le prix de revient.

Aussi la production bondit :

1931.	39 000	kilogrammes d'or.
1932.	61 000	—
1933.	86 000	—
1934.	130 000	—
1935 [2]	182 000	—

1. Les emblavures réservées aux *sovkozes*, fermes industrialisées, exploitées directement par l'État, couvrent 13 millions d'hectares. 80 millions d'hectares sont réservés aux *kolkhozes*, associations de cultivateurs, dont le statut de février 1936 a accru le caractère socialiste. L'État a la nue propriété de la terre et du cheptel. Les revenus des exploitants sont réduits au salaire des journées de travail. Bulletin Quotidien de la Société d'Études et d'Informations économiques, 14 mai 1935 et 30 décembre 1936, p. 1.

2. Wirtschaftskurvo, cahier III, 1936. 1 rouble = 0,774 grammes.

Le chef des « Services de l'or et du platine », M. Serebrovski, a bien voulu nous faire savoir, par le canal de l'agence Tass, le 23 novembre dernier, que les statistiques révéleraient, en 1936, un progrès considérable. Dans cette course à l'or, la République communiste battrait les États-Unis et serrerait de plus près l'Empire britannique. Dès 1935, elle est à la moitié de son niveau [1]. Le 30 décembre 1936, Son Exc. M. Maisky, ambassadeur des soviets à Londres, au cours d'une réception, dans un discours reproduit par le *Times* du 31, affirmait, que « l'*extraction de l'or avait, dans la période de* 1931-1936, *triplé* ».

« *Je ne révèle aucun secret d'État en disant, que notre ambition est plus grande encore. Dans un avenir, qui n'est pas très éloigné, nous espérons dépasser le Rand lui-même, dans la production de métal jaune* ».

*
* *

Staline compte bien chausser les bottes dorées de John Bull.

En attendant, il peut, — tout en construisant le Moscou de 1945, à cinq anneaux concentriques, reliés au centre, le Kremlin, par six routes artérielles et en bâtissant le palais des Soviets, haut de 450 mètres et couronné par une statue de 85 mètres : Lénine, — payer en Occident conférenciers, journaux, municipalités, cinémas, « influences » diverses. Richesse oblige. L'or permet.

*
* *

LES NATIONS OCCIDENTALES ET L'ACTION RUSSE

Mais toutes les nations de l'Ouest ne se prêtent pas avec la même complaisance, ou avec des dispositions égales, à cette œuvre de pénétration, de dissociation et de domination, dont le VIIe Congrès de l'*Internationale communiste* devait, à Moscou, du 23 juillet au 23 août 1935, définir les impérieuses

1. 400 000 kilogs environ, dont 335 000 pour le Sud-Afrique. La production mondiale est de 770 000 kilogs.

directives [1] : institution d'un « front populaire » et préparation de l'accession au pouvoir, agression contre les fascismes occidentaux et résistance à un accord franco-allemand.

La France est plus perméable que la Grande-Bretagne.

Angleterre : une île fermée et, avant l'avion, elle l'était à double tour. France : un carrefour de routes millénaires. Il a toujours été ouvert. Il l'est resté. La mer demeure, malgré ses oscillations, la plus sûre des frontières. Celles de la France n'ont jamais été solides. Quand elles sont naturelles, — Alpes et Pyrénées, — elles ne sont point ethniques, aux deux extrémités de la chaîne. Dans le nord-est, en travers des chemins coutumiers des migrations humaines, ses limites ne sont ni naturelles, ni ethniques, mais seulement historiques.

La Grande-Bretagne est une terre d'émigration, dont l'unité politique, très ancienne, fut resserrée par un pouvoir très fort et par un milieu de plus en plus homogène. La France est une terre d'immigration, où l'unité morale, très ancienne, tardivement resserrée par un pouvoir moins fort et toujours limitée par une naturelle diversité, ne put jamais briser l'individu. Tout, en France, est divers : climats, paysages, mœurs et types.

La Grande-Bretagne est un archipel qui, sous toutes les latitudes, impose ses produits et ses mœurs, ses sports et ses livres. La France est un creuset. A l'extrémité d'une presqu'île continentale, elle reçoit et reflète, amalgame et invente. Les apports de l'extérieur furent, à maintes reprises, le ferment de son génie, sans cependant en altérer l'originale empreinte, ni en réduire le labeur inventif.

Ces quatre caractères, qui expliquent le rôle, qu'aux heures de crise et pour le malheur de la Nation, l'Étranger joua dans la vie française, l'évolution des sociétés modernes en aggrave les conséquences.

Un carrefour de routes, au temps du rail et de l'auto? Il est plus que jamais un lieu de passage. Des frontières natu-

1. *Résolutions du VIIe Congrès de l'Internationale communiste à Moscou, contre la guerre et le fascisme*, pp. 15 et 16. Le *Parti Communiste : sa doctrine et son action*, p. 50. Discours de clôture de Dimitrov : *Pour l'unité de la classe ouvrière contre le fascisme*, Moscou 1935. Discours de Thorez à la Salle Wagram, 25 décembre 1935 : *Les Communistes et le Front populaire*, p. 10. Ces publications officielles ont été analysées dans *J'accuse Moscou*, pp. 5 et 6.

relles, qui ne sont pas toujours ethniques ; des frontières politiques, qui ne sont ni naturelles, ni ethniques ? Le siècle les rend plus perméables encore. Une terre d'immigration, où le pouvoir a souvent manqué d'autorité et dont la diversité affaiblit l'unité ? Comment, au lendemain de la saignée de 1914-1918 et dans l'évident déclin de ses institutions, ne serait-elle pas plus que jamais immigrante et moins que jamais gouvernée ? Creuset européen ? Elle l'est resté. Mais alors, ne risque-t-elle pas de devenir le champ clos, où les deux religions, Communisme et Fascisme, plus apparentées que divergentes, s'affronteront, jusqu'à ce que le génie français ait été capable de donner une troisième solution, plus neuve, plus durable et plus chrétienne, du problème de l'organisation politique des démocraties modernes ?

Mais il était un autre pays, dans l'Europe occidentale, où le mécanisme russe, tel que je l'ai défini et démonté, pouvait pousser, plus profondément qu'en France, ses infiltrations, son contrôle, ses destructions. Lequel ? L'Espagne.

II

L'ACTION RUSSE EN ESPAGNE

Pourquoi ? Pour de multiples raisons.

Une apparente unité ne saurait masquer des diversités plus accusées que celles, dont le mélange assure à la France son originalité. Il serait aisé de citer deux peuples européens, qui se ressemblent davantage, que les Estremadurans et les Aragonais, les Catalans et les Castillans. Si on laisse de côté les patois, quatre langues, nettement différenciées, sont parlées dans la péninsule : le basque, qui a ses caractéristiques propres ; le portugais, avec son dialecte galicien ; l'espagnol ; le catalan, avec son dialecte valencien : trois branches distinctes des langues romanes [1]. Ces différences aussi accusées,

1. *The Spanish Tragedy*, 1930-36, by *Allison Peers*, Professor of Spanish, in the University of Liverpool, 2e édit., Methuen, p. III.

dans la langue parlée à l'intérieur des mêmes frontières, reflètent des oppositions non moins profondes dans les mœurs et les tempéraments, les climats et les paysages, les cultures et les productions. Il n'est pas de nation, en Europe, où l'unanimité soit plus rare, l'État plus fragile, les querelles plus féroces, les guerres moins civiles.

La vie sociale n'est pas sans quelque analogie avec celle de la Russie d'autrefois : l'intensité de la crise agraire et l'anémie des classes moyennes la caractérisent.

Alors que l'agriculture fournit au commerce 60 pour 100 de ses exportations et à l'État la moitié de son revenu, celui-ci, avant la révolution de 1931, n'avait pas été capable de mettre un terme aux scandales du monopole des exploitations et des terres en jachère. Dans les vingt-sept provinces, où le sol a été cadastré, 67 pour 100 de la terre cultivable appartenaient à 2 pour 100 des propriétaires fonciers [1], cinquante mille individus ou congrégations, tandis que 75 pour 100 des autres, qui ne détiennent pas plus de cinq hectares chacun, devaient se partager 7,4 pour 100 du sol. Si, dans le nord, les petits propriétaires sont nombreux, l'exiguïté de leurs exploitations, parfois quelques mètres carrés, l'absence d'outillage, le labourage à la bêche, les condamnent à la misère. Il en est, ailleurs, de même pour les métayers, régis par un statut millénaire. Dans le sud, le nombre de paysans sans terre est évalué à deux millions, — alors que, faute d'irrigations, quinze millions d'hectares restent en friche.

Si cette plèbe paysanne, aussi misérable qu'inculte, — où le pourcentage des illettrés bat tous les records, — était incapable d'assurer aux classes moyennes, comme en France, leur recrutement normal, en revanche, elle fournissait aux villes industrielles du nord et de l'est des manœuvres sans spécialité et des chômeurs de profession.

La vie mentale n'est pas sans quelque parenté avec celle de la Russie. On oublie trop, que si la Gaule d'abord, Rome ensuite et, plus tard, la France médiévale et monarchique ont reflué par delà les Pyrénées, cette péninsule, à l'extrémité de l'Europe, est la moins occidentale de ses nations. Elle a

1. Propriété de plus de 100 hectares. Quelques-unes dépassaient 20 000 hectares.

été colonisée par le sud. Elle a été conquise par des Asiatiques. Elle est une terre d'Orient. Elle l'est restée par son instabilité politique et par ses mœurs administratives, par la médiocrité de son personnel politique et par son inadaptation aux libertés modernes. Elle l'est aussi restée par son emprise sur les imaginations de l'ouest. Et si un argument de plus était nécessaire, je le trouverais dans le fait que, si la Russie a donné au monde les deux théoriciens de l'anarchie, l'Espagne est le seul pays, où les disciples de Bakounine aient groupé des effectifs nombreux autour d'un programme d'intransigeance révolutionnaire et autour d'un idéal d'individualisme totalitaire : pas d'État, pas de loi : ni autorité, ni hiérarchie ; ni discipline consentie ; ni chef reconnu [1].

On comprend qu'en présence de ces hérédités psychologiques, de cet état social et de ces caractères historiques, un écrivain bolcheviste, sans se laisser troubler par l'opposition entre les deux églises de Bakounine et de Lenine, ait affirmé, à l'heure même où naissait la République espagnole, sans barricades et sans massacres, dans l'ordre et dans la paix :

> Les problèmes, qui se dressent devant la Révolution bourgeoise-démocrate, ne peuvent être résolus que par le prolétariat, dirigé par le Parti communiste. On trouve réunies, en Espagne, toutes les conditions objectives nécessaires à l'établissement d'une dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et de la paysannerie, dictature qui devra se transformer en révolution socialiste [2].

LES ORIGINES DE L'ACTION RUSSE

La date exacte des premiers contacts de la péninsule ibérique avec le Communisme russe peut être établie. C'est en 1920, que fut constituée la section espagnole du parti Staline : elle ne groupait que huit à neuf cents adhérents. A peu près au même moment étaient noués les premiers liens entre les extrémistes catalans et les extrémistes russes. En 1921,

1. Alors qu'en 1933, l'*Union générale des Travailleurs* (U. G. T.) groupait un million de socialistes, la *Confédération nationale du Travail* (C. N. T.) réunissait la masse et la *Fédération anarchiste ibérique* (F. A. I.) l'élite des 800 000 disciples plus ou moins conscients de Bakounine.

2. B. Minlos, l'Espagne dans la Révolution, dans *Économie et Politique mondiale*, mai 1931, p. 24, traduit du russe par O. Levine. *Affaires Étrangères*, sept. 1936, p. 463.

le président du Conseil des ministres, Eduardo Dato, fut assassiné à Madrid par trois anarchistes, dont deux Catalans, Mateu et Casanellas. Ce dernier se réfugie en Russie. Il y retrouve plusieurs de ses compatriotes, notamment André Nin. Les uns et les autres entrent dans l'église dissidente de Trotzky et participent aux réunions secrètes de la IVe Internationale. Dès que la dictature s'est écroulée (janvier 1930), avant même que la République se soit constituée (13-15 avril 1931), Casanellas et André Nin débarquent en Catalogne. Tandis que le premier pose la première candidature communiste, le second déploie une remarquable activité : fondation, avec les écrivains Puig et Ferrater, d'une librairie pour la diffusion, en langues catalane et espagnole, d'ouvrages russes, littéraires et politiques [1] ; premiers jalons pour la création du *parti ouvrier d'unification marxiste* (P.O.U.M.).

L'existence, dans la péninsule ibérique, à côté de l'orthodoxie communiste d'églises dissidentes, comme celle d'André Nin ou la chapelle de Maurin, restera une des difficultés, dont le Komintern devra triompher. Elle ne sera pas permanente ; car, périodiquement, et surtout pour la bataille, les tenants du Trotzkisme se rangeront aux côtés des soldats de Staline. Il en eût été de même à Paris, si l'ordre de mobilisation révolutionnaire avait été maintenu le 11 juin 1936. Mais, en travers de la route, qui conduit au pouvoir, il est, pour le Kremlin, d'autres obstacles. Le Parti socialiste, dont la participation au Gouvernement républicain est prochaine, s'est progressivement assagi et visiblement embourgeoisé. Or, il groupe, dans l'*Union générale des travailleurs* (U.G.T.), les plus gros effectifs [2]. Il faudra prolétariser ces masses et bolcheviser leur chef. Le parti anarchiste, le seul en Europe à compter des troupes nombreuses, embrigadées dans une *Confédération nationale du travail* (C.N.T.) [3], s'il adore, lui aussi, un Dieu russe, n'a pas placé sur les autels les statues de Lénine-Staline et accepte la loi d'un dogme différent. Pour vaincre, il faudra, temporairement du moins, insérer, dans cet Évangile de l'individu, quelques formules du Communisme et incorporer

1. « *Editoriale Proie* ».
2. 700 000 hommes en 1934.
3. 300 000 hommes en 1934.

les fidèles de Bakounine aux côtés des séides de Staline, dans une formation commune.

Mais, avant de définir la méthode et de dérouler le plan, qui permirent au Komintern, à l'heure même où il croyait, en France, réaliser la même opération, de marcher à la conquête du pouvoir, je voudrais noter les principales dates de la pénétration stalinienne en terre ibérique.

Avant la révolution pacifique et bourgeoise de 1931, la poussée communiste reste inexistante. Son déclenchement coïncide avec l'établissement de la République. Une fois de plus, la leçon de l'histoire est confirmée. Les institutions libres n'ont pas d'adversaires plus immédiats et plus tenaces, mieux masqués et plus dangereux, que les dictateurs de l'Internationale communiste. Comment instaurer un régime de force et prolétariser dans sa totalité une nation, sans détruire la civilisation morale?

Et maintenant, jalonnons cette rapide ascension, par quelques dates.

Avril 1931 : fondation du quotidien communiste et lancement de *El mundo obrero*. Il tire, dès ses débuts, à trente-cinq mille exemplaires. Pour la première fois, les observateurs étrangers constatent, que la propagande communiste est une réalité certaine. « Les brochures se vendent jusque sur les marches de la cathédrale de Séville [1] », cité capitale de ces régions de l'Andalousie et de l'Estramadure, où la crise agraire atteint son maximum d'acuité. Des éléments communistes noyautent socialistes et anarchistes, passagèrement réunis dans les cadres d'un syndicalisme extrémiste. Dès juillet 1931, à la suite des journées révolutionnaires, au cours desquelles l'artillerie dut intervenir, le Gouvernement républicain ferme les centres communistes [2]. De même, leur action apparaît dans les rixes atroces qui, le 30 décembre 1931, mettent aux prises gardes civils et paysans révolutionnaires, à Castilblanco d'abord, puis dans d'autres villages autour de Badajoz, enfin dans le nord, à Armedo [3]. Et lorsque le premier essai d'instauration d'un régime communiste eût été

1. *E. Allison Peers, O. cit.*, p. 48.
2. *Id.*, p. 62.
3. *Id.*, pp. 87-90.

tenté, en janvier 1932, dans la Catalogne du nord, dans la vallée industrielle de la Llobregat ; quand le soulèvement a entraîné des mouvements concordants à Lerida, à Bilbao et à Séville, le Cabinet Azana, après avoir réprimé militairement l'insurrection, déporte, sans jugement, en Guinée, cinq cents agitateurs communistes [1].

1932 : nouvelle série de dates-jalons. — Avril 1932 : le Congrès espagnol de la IIIe Internationale constate, que la section ibérique du parti russe est passée de huit cents membres à douze mille. Un premier noyau de Jeunesses compte huit mille membres. — Juillet 1932 : fondation de la *Confédération générale du travail unitaire communiste*, affiliée au Profintern [2]. Le *Secours rouge international*, cette autre filiale du Komintern, avait, quelques mois auparavant, essaimé en Espagne. — Août 1932 : XIIe Conférence plénière du *Comité exécutif de la IIIe Internationale*. Le Komintern étudie longuement la situation en Espagne. Des motions sont votées. Elles constatent, dans la péninsule,

> *une crue orageuse du mouvement des masses, accusant la tendance à se développer en une révolution populaire armée.* Devant cette situation la Section ibérique du communisme russe a le devoir *de créer des points d'appui pour l'organisation des masses, sous forme de comités d'usines, de comités de chômeurs et de paysans, de comités élus de soldats, en vue d'instaurer la dictature du prolétariat et de la paysannerie dans un monde soviétisé* [3].

Sous cette impulsion décisive du Kremlin, les hommes du Komintern entreprennent ce noyautage des organisations syndicales qui, avec la constitution d'un front populaire, constitue, en Occident, les deux étapes caractéristiques de toute opération stalinienne.

*
* *

NOYAUTAGE SYNDICAL ET GRÈVES RÉVOLUTIONNAIRES

Certes, de décembre 1931 à novembre 1933, des gouvernements de gauche, mandatés par des électeurs de gauche et par une majorité de gauche, sont au pouvoir. Sans doute,

1. *E. Allison Peers, O. cit.*, pp. 91-95.
2. *Fédération internationale des Syndicats rouges.*
3. Traduit du texte russe. *L'Internationale communiste en Documents* (1919-1922), rédigée par Bela Kun, Moscou 1933, pp. 977 et 980.

ces cabinets sont attelés à une œuvre législative, administrative et agraire, religieuse et scolaire, dont la réalisation lèse des intérêts et éveille des passions. Ils culbutent comme des capucins de cartes. Pendant les cinquante-sept premiers mois de la République, vingt-huit ministères : soixante jours d'existence en moyenne [1]. Tous les bénéficiaires de la Révolution républicaine se doivent de ne point accroître ni ces difficultés, ni cette instabilité. Les dictateurs de Moscou, pour qui l'expérience radicale-socialiste n'est qu'une étape vers le drame marxiste, n'ont cure de ces scrupules civiques.

Le noyautage communiste se réalise par étapes. D'abord institution du front unique, dans les grèves locales, qui fusèrent au lendemain des élections générales. Puis formation du syndicat unique. Les plus célèbres, — ils furent d'ailleurs le ferment des journées révolutionnaires, — sont : le *Syndicat unique des mineurs des Asturies*, le *Syndicat autonome de Biscaye*, le *Syndicat de l'union locale*, à Séville. Le dernier stade fut franchi, lorsque, au début de l'hiver 1933-1934, commencèrent les négociations, qui aboutirent à la participation des communistes orthodoxes, aux côtés des hérésiarques de la chapelle Trotzky et des dissidents de la nuance Maurin, dans les cadres de cette *Alliance ouvrière*, à laquelle anarchistes et socialistes apportent les effectifs de masses. Les staliniens devront faire évoluer les premiers vers un « communisme libertaire » et pénétrer les autres, leur chef surtout, Largo Caballero, d'une fièvre bolchevisante. Au début de 1936, peu de mois avant le jour où devait éclater le complot communiste, la Fédération, ainsi « noyautée » par les agents du Komintern, groupait un million sept cent vingt mille travailleurs sur deux millions six cent mille syndiqués.

L'*Internationale communiste* n'a pas manqué, dans ses commentaires officieux, de souligner l'importance de cette infiltration :

Le Parti prit une décision juste, celle d'entrer dans l'*Alliance*, pour y développer son programme et sa tactique, pour faire de l'Alliance ouvrière un organisme réellement large du front uni... Dès le début fut posée la tâche de transformer l'*Alliance ouvrière* en une *Alliance ouvrière et paysanne*,

1. *Allison Peers, O. cit.*, p. 186.

comprenant des représentants de la paysannerie, des comités paysans... Le Parti communiste espagnol s'orienta vers la transformation, au cours de luttes, des *Alliances* en Soviets de députés ouvriers et paysans[1].

A cet effet, l'agitation qu'avaient déclenchée, dès les débuts des gouvernements de gauche, fin 1931 et début 1932, communistes et anarchistes, réunis dans une collaboration, que signalent les observateurs étrangers[2], est soigneusement entretenue. En septembre 1932, « *un essai malheureux, tenté par les communistes pour provoquer une révolution à leur profit*[3] », vint accroître le malaise de l'opinion et aggraver l'instabilité de la République. La seconde semaine de janvier 1933 « vit le *troisième soulèvement armé, qu'ait connu la République en douze mois* ». Plus étendu que les autres, il éclate à la fois à Madrid, Barcelone, Lerida, Valence et Séville[4]. Ce sanglant feu de paille ne dura que quarante-huit heures.

Mais, en revanche, la campagne des communistes contre la législation agraire du Cabinet républicain, — trop timide dans ses dispositions et trop lente dans ses résultats, à leur gré[5], — produisit ses effets. Le petit village de Casa Viejas, dans la province de Cadix, s'élève en bordure de l'immense domaine du duc de Medinaceli, — 16 000 hectares, — sur le point d'être confisqué et morcelé. Le 11 janvier 1933, des paysans, qui « *avaient accumulé un stock important de pistolets, de munitions et d'explosifs* », proclament le régime communiste, somment des gardes civils de se rendre et ouvrent le feu. Des renforts arrivent. Des perquisitions ont lieu. Seisdedos, aidé de sa fille Libertaria, résiste. Mitrailleuse. Incendie. Vingt tués, sans compter les blessés[6].

1. Traduit du texte russe, *Internationale communiste*, n° 23, 5 décembre 1934, pp. 1523-1545.
2. Correspondance du *Times*, *Allison Peers*, *O. cit.*, p. 90.
3. *Id.*, p. 121.
4. *Id.*, p. 128.
5. « La réforme adoptée en septembre 1932 ne résoud pas la question agraire. Elle n'est qu'un effort des propriétaires fonciers et des capitalistes, pour organiser, de manière plus rationnelle et plus avantageuse, la spoliation des masses paysannes. Les paysans, qui ne possèdent pas de terre ou qui n'en ont que très peu, n'ont rien reçu. La situation des ouvriers agricoles, misérables, à demi-affamés, ne s'est point améliorée. Elle a, au contraire, empiré. » etc., etc. Rapport officiel du VIIe Congrès mondial de l'*Internationale communiste*. *L'Internationale communiste devant le VIIe Congrès mondial*, Moscou 1935, pp. 209-212, traduit du texte russe.
6. *Allison Peers*, *O. cit.*, pp. 129-130.

Cet épisode sanglant et féroce provoque dans le pays un vif émoi et accroît l'irritation contre le Gouvernement radical-socialiste. Les jours de sa majorité sont comptés. Le pendule électoral oscille vers le centre droit. Et à chacune de ces oscillations, comme s'ils voulaient précipiter la chute du « régime Azana », les Communistes, alliés aux Anarchistes, dans les cadres de *l'Alliance ouvrière* et des *Syndicats uniques*, ripostent par une reprise de l'agitation révolutionnaire.

Le 23 avril 1933, les élections municipales, qui portent sur seize mille sièges, sont pour le Cabinet Azana un échec grave [1] et, pour la droite républicaine, un succès certain. Aussitôt des émeutes éclatent à Barcelone. Le Gouvernement doit expédier des troupes sûres et fermer les clubs ouvriers. Avant même que l'ordre ne soit rétabli, des grèves générales de quarante-huit heures paralysent toutes les villes industrielles, — depuis Saragosse et Oviedo, jusqu'à Séville, — et nombre de bourgs [2].

Le 19 novembre 1933, les élections législatives confirment le glissement vers la droite. La gauche, bien que le Parti communiste ait recueilli quatre cent mille suffrages, perd cent quatre-vingt-douze sièges et tombe à quatre-vingt-dix-neuf. Le centre gagne trente et un mandats et compte cent soixante-sept membres, dont cent radicaux. La droite enlève cent soixante-cinq sièges et groupe deux cent sept élus, dont quarante-trois monarchistes et soixante-deux « Action populaire ». Le leader radical, Alexandre Lerroux, forme le premier Gouvernement : tous les ministres, sauf un, appartiennent au centre. Au lieu de le consolider par la paix sociale, l'*Alliance ouvrière* déclenche, à Barcelone, de nouveaux désordres, qui entraînent des grèves générales à La Corogne, Saragosse, Huesca et jusqu'à Séville. Le sang coule. Les églises brûlent. Un express déraille. Et le Cabinet radical doit proclamer l'état de siège [3]. L'hiver passe, non sans conflit. Et ce fut le printemps de 1934 avec ses floraisons normales : un nouveau Cabinet, marqué par l'entrée de Salvador de

1. Sur 16 000 mandats, 5 000 seulement sont recueillis par des candidats gouvernementaux, 4 900 par la droite et 4 300 par l'opposition de gauche.
2. *Allison Peers, O. cit.*, p. 135.
3. *Allison Peers, O. cit.*, p. 144.

Madariaga ; de nouvelles grèves, qui rendent nécessaire la proclamation de l'état de siège et la fermeture des centres d'action syndicalo-communiste[1].

Au cours de l'été, la tension croît, avec les débats sur la Loi de l'amnistie et avec les remaniements de cabinets. Les liens se resserrent entre socialistes et communistes. Indalecio Prieto et Largo Caballero prononcent des paroles révolutionnaires[2]. Des rumeurs laissent croire à l'éventualité d'une dictature rouge. L'agitation, qui avait commencé, en juin, « *par une grève paysanne dans quinze provinces* » et par de violents conflits en Catalogne, autour d'une loi agraire, se généralise dans le nord de l'Espagne. La nouvelle, que « *soixante-dix caisses d'armes ont été débarquées en Asturies*[3] », fait redouter le pire. Et, en effet, lorsque, le 4 octobre 1934, Alexandre Lerroux accorde, dans le nouveau Cabinet, — le quatrième depuis les élections, — trois portefeuilles à la droite, le complot éclate. Une grève générale paralyse toute l'Espagne. En Catalogne, Companys déclenche une opération révolutionnaire et proclame la République fédérale. En quarante-huit heures, le général Batet rétablit l'ordre et incarcère le nouveau Gouvernement. Il n'en fut pas de même aux Asturies. Une atroce bataille s'engage. Elle dure des semaines. Elle coûte mille trois cent trente-cinq tués et deux mille neuf cent cinquante et un blessés. Sept cent trente immeubles furent détruits ou endommagés. Les insurgés, qui disposaient de tanks et d'autos-mitrailleuses, livrèrent quatre-vingt-neuf mille fusils, trente-trois mille revolvers, sans compter les mitrailleuses.

Qui a préparé cette insurrection ? Qui a fourni les armes ? Qui a dressé le plan ? Le Communisme russe a revendiqué cette responsabilité. Et, dans son organe officiel, l'*Internationale communiste*[4], il est écrit :

« Deux jours avant le déclenchement de ces événements révolutionnaires, le *parti communiste espagnol* publie, dans le *Mundo Obrero*, le programme du futur gouvernement ouvrier et paysan... Le 4 octobre, le Gouvernement Lerroux était constitué... Immédiatement est déclenchée la grève générale,

1. *Allison Peers, O. cit.*, p. 148.
2. *Id.*, p. 158.
3. *Id.*, p. 159.
4. N° 23, 5 décembre 1934, pp. 1523, 1545, traduit du texte russe.

qui, presque partout, était acccompagnée de combats armés. Le sens principal des combats résidait dans la lutte pour le pouvoir, pour les Soviets. Dans les Asturies, dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque district paysan, furent créés des soviets d'ouvriers et de paysans. Pendant quinze jours, le régime soviétique régna dans les Asturies. Les Communistes se révélèrent comme la véritable avant-garde des ouvriers en lutte. Le pouvoir des Soviets était immédiatement établi dans les endroits occupés. Les *Alliances ouvrières et paysannes* devenaient les organes du pouvoir soviétique. Ces derniers édictaient immédiatement une série de mesures révolutionnaires et procédaient à leur mise en œuvre. Le premier mouvement général de combat du prolétariat espagnol a été repoussé, mais dans ces batailles, les grandes couches ouvrières se sont enfin pénétrées de l'idée, que le but de la lutte ne peut être que la prise du pouvoir et que seuls les Soviets peuvent former ce pouvoir ».

Lorsque, quelques mois plus tard, le communiste allemand Pieck fait, au VIIe Congrès de l'Internationale communiste, à Moscou, un rapport sur les événements d'Espagne, d'Autriche et de France, il revendique pour le parti russe la gloire de l'opération asturienne, « des combats d'octobre 1934[1] ».

Ainsi donc, deux ans avant qu'un seul « volontaire » allemand ou italien ait apparu dans les rangs de l'armée Franco ; alors qu'une constitution républicaine fonctionnait normalement et qu'un parlementaire radical gouvernait l'Espagne, un État étranger était intervenu dans la péninsule ibérique ; avait fourni, avec « soixante-dix caisses d'armes », des tanks et des autos-mitrailleuses ; dressé un plan, dont le texte est connu ; envoyé des agents, dont les correspondances ont été saisies ; déclenché un coup de force et dirigé des opérations de guerre. Quel est cet État ? Celui dont l'*homme-d'-acier* est le dictateur et dont la IIIe Internationale est l'instrument : le Gouvernement du Kremlin.

*
* *

LE FRONT POPULAIRE ET LES INSTRUCTIONS RUSSES

L'échec de l'automne 1934 démontrait ; qu'il était impossible de doubler les étapes. Pour conquérir la terre d'Espagne et instaurer le régime des Soviets, il faut du temps et des effectifs, une préparation et des occasions. Il faut tenir les voies d'accès et participer aux sécurités du pouvoir, noyauter les

1. Ce rapport a été publié en brochure, à Moscou. J'ai la traduction sous les yeux.

partis de gauche et briser les forces de droite. Il faut, grâce à une coalition de front populaire, conquérir des mandats législatifs et, couverts par un cabinet socialisant, préparer l'assaut final.

Vers le mois d'avril, le bureau permanent du Komintern à Paris, sous la griffe d'Ercoli et de Marty, adresse, au nom des « Comités centraux des partis communistes de France, d'Italie et d'Espagne », un appel aux « ouvriers socialistes, communistes, anarchistes et syndicalistes d'Espagne, de Catalogne, du Pays basque, de Galicie et du Maroc ». Ces désignations sont caractéristiques. Briser l'unité, morceler l'Espagne, pour bâtir, avec ses débris, une autre Fédération de républiques soviétiques. Dans ces instructions, après avoir rappelé les étapes franchies et salué l'*Alliance ouvrière*, les délégués du Komintern donnent l'ordre

de créer, en union avec tous les éléments, qui, tout en ne se plaçant pas encore sur le terrain de l'*Alliance ouvrière et paysanne*, sont prêts à lutter effectivement pour barrer la route à la contre-révolution fasciste, un large front populaire antifasciste. Son but principal sera, non seulement de lutter pour la libération de tous les prisonniers politiques, pour la restauration de toutes les libertés démocratiques, pour donner la terre aux paysans et pour l'émancipation des nationalités opprimées, mais aussi d'instaurer un gouvernement révolutionnaire provisoire, qui, en s'appuyant sur les *Alliances ouvrières et paysannes* et en les développant, brisera les reins à la contre-révolution fasciste, dissoudra leurs organisations et ouvrira la voie au développement ultérieur de la Révolution. C'est sous le signe du Bolchevisme, que le mouvement ouvrier révolutionnaire d'Espagne se regroupera en un seul parti et battra définitivement la bourgeoisie capitaliste, les gros propriétaires fonciers et la contre-révolution fasciste[1].

Au mois de juillet, se réunit, à Moscou, le VIIe Congrès de la IIIe Internationale et du Communisme russe. Une date historique. Le Congrès dresse le programme, définit les directives, déclenche le mouvement, qui doit, en un an d'agitation, d'organisation et de progrès, — le Kremlin l'espérait, — « bolcheviser » l'Europe occidentale.

L'Espagne tient une place aussi importante que la France, — leur sort est jumelé, — dans les travaux, dans les délibérations et dans les décisions de ces assises solennelles. Deux délégués de la section ibérique du parti russe, Garcia et Juan Ventura, leur apportent un salut reconnaissant et une adhésion totale.

1. Traduit du russe. *Internationale communiste*, n°s 10-20, mai 1935, pp. 664-674.

Le drapeau glorieux des Soviets a pu flotter dans les Asturies, pendant quinze jours seulement, grâce à l'initiative, au courage, à l'audace, à l'héroïsme des communistes et des ouvriers socialistes, qui, se plaçant aux premiers rangs des lutteurs, ont conquis, à juste titre, la confiance du peuple,

s'écrie Garcia[1]. Un rapport spécial réduit à néant la valeur des réformes républicaines[2]. L'Allemand Pieck, dans son rapport général sur l'activité du Komintern, consacre à l'Espagne de longues pages[3]. Le Bulgare Dimitrov, dans son compte rendu au Congrès, constate que l'Espagne est *un pays où les forces de la révolution prolétarienne se conjuguent très favorablement avec un soulèvement paysan*[4].

Le VIIe Congrès ne se borne pas à donner l'ordre de constituer un cartel de front populaire sur le terrain électoral et, ultérieurement, un cabinet de front populaire, pour l'avant-dernière étape[5]. Il définit le programme[6] qui, en Espagne,

devra être mis en pratique, immédiatement après la conquête du pouvoir : 1° confiscation des terres des propriétaires fonciers et de l'Eglise et partage de ces terres entre les paysans et les ouvriers agricoles; 2° désarmement de toutes les forces de la contre-révolution et armement des ouvriers et paysans; 3° contrôle des entreprises et des banques; 4° semaine ouvrière de quarante heures, avec maintien des salaires pour quarante-huit; 5° assurances sociales et assurances contre le chômage; 6° lutte contre les spéculateurs et les usuriers; confiscation de leurs biens; 7° annulation de toutes les dettes des paysans et des petits commerçants envers les banques; 8° libération des nationalités opprimées de la Catalogne, des Pays Basques et de la Galice; indépendance du Maroc.

Le front populaire est constitué. Les Cortès Nationales sont dissoutes. Les élections générales ont lieu le 16 février 1936. Si le front populaire ne recueille pas la majorité des voix, il enlève, aux dépens du centre radical, la majorité des sièges[7]. Et sur les bancs de l'extrême-gauche, les communistes réalisent les progrès les plus importants. Leurs députés passent de un à dix-sept.

1. Textes dans la *Pravda*, 9 août 1935.

2. Texte en russe dans *L'Internationale communiste devant le VIIe Congrès* Moscou, 1935, pp. 209-212.

3. Brochure en russe, Moscou, 1935.

4. Traduit de O. Levine, dans : *Affaires étrangères*, octobre 1936, p. 460.

5. *J'accuse Moscou...*, p. 6, et *Les Soviets contre la France*, pp. 8, 9, 13.

6. Texte russe dans *L'Internationale communiste devant le VIIe Congrès mondial*, Moscou, 1935, pp. 219-220.

7. La gauche gagne 157 sièges et passe à 256. Le centre perd 115 et tombe à 52. La droite perd 42 et reste à 165. (*Allison Peers*, p. 190).

Huit jours après le second tour, Azana constitue un cabinet, qui, s'il ne comprend pas tous les éléments du front populaire, en accepte les voix et en applique le programme, réalise notamment « l'épuration administrative » et le morcellement agraire.

Mais la victoire électorale, loin d'apaiser les esprits, les a enfiévrés. Loin de satisfaire le bloc ouvrier, elle a surexcité ses espoirs. L'incorporation des Jeunesses socialistes dans les Jeunesses communistes ; l'évolution révolutionnaire de Largo Caballero et de l'U. G. T. socialiste; le cadre rigide des *Alliances Ouvrières et Paysannes* cimentent l'unité de ce bloc et assurent le contrôle des bolchevisants. Fidèles aux décisions russes de juillet-août 1935, et aux instructions formelles du Komintern, ils entendent trouver, dans un gouvernement de front populaire,

> toutes possibilités d'agitation et d'organisation pour la classe ouvrière et son Parti communiste [1].

Au nom des camarades français, le 25 décembre 1935, Thorez confirmait cette définition :

> Pour nous, le Gouvernement de front populaire sera un gouvernement donnant toutes possibilités à l'agitation et à la propagande, permettant la préparation à la prise totale du pouvoir par la classe ouvrière, bref, un gouvernement qui soit la préface de l'insurrection armée pour la dictature du Prolétariat [2].

Évidemment, cette agitation risque d'entraîner la faillite politique du Gouvernement socialisant. Tant mieux. Le profit est certain. L'échec grandira le Communisme et justifiera sa révolution. Sans doute, cette agitation risque d'exaspérer les résistances conservatrices et de provoquer un nouveau Brumaire. Tant mieux. L'avantage est évident. Quand on veut la guerre, il est d'une élémentaire habileté de la faire déclarer par l'adversaire. L'initiative de la droite grandira le Communisme et justifiera sa révolution.

Et c'est bien ainsi, que l'opération russe se déroule en Espagne. Elle est le modèle du genre et peut servir d'exemple.

Le fait qui, aux yeux d'un observateur aussi compétent et

1. *Le Parti communiste. Sa doctrine, son action.* Brochure officielle, Paris, p. 50.
2. Discours prononcé à la Salle Wagram, dans *Le Communisme et le Front populaire.* Brochure officielle, Paris, p. 10.

impartial que le Professeur de l'Université de Liverpool, Allison Peers, caractérise le lendemain des élections populaires, est

« une intense et croissante agitation sociale[1]. Donner une idée même approximative du barrage de grèves révolutionnaires, qui fut maintenu, par les extrémistes, pendant cette période, dans les villes et à la campagne[2], est impossible. Une simple énumération exigerait de nombreuses pages. Dans un débat parlementaire, tenu exactement quatre mois après les élections générales, M. Gil Robles déclara, qu'il y avait eu 113 grèves générales et 228 grèves partielles, pendant cette période. Ces chiffres n'ont jamais été critiqués et par conséquent peuvent être vraisemblablement tenus pour exacts. Mais si le recensement était étendu au mois suivant, les statistiques seraient plus impressionnantes encore. Jamais, dans l'histoire entière de la République, il n'y eut des désordres sociaux semblables à ceux, qui marquèrent ce mois. Chaque jour, les pages des journaux étaient remplies du récit de grèves terminées et de grèves commencées, de manifestations, de fusillades, d'enterrements tumultueux, d'émeutes, de pillages, de destructions... Le Premier Ministre ne put nier qu'en quatre mois, 170 églises, 69 clubs, 10 secrétariats de journaux avaient été incendiés, et qu'on avait essayé de brûler 284 autres bâtiments, y compris 251 églises... L'état de siège fut prolongé mois après mois. Bien des gens quittaient le pays, emportant autant d'argent, qu'ils pouvaient faire passer en fraude à la douane. Beaucoup d'autres restaient dans leurs maisons, la nuit tombée, et prenaient, pour sortir, les précautions les plus minutieuses... La malheureuse Espagne glissait rapidement vers un état de chaos total[3] ».

*
* *

LA PRÉPARATION RUSSE DU COUP D'ÉTAT ET LA DATE FATIDIQUE DE JUIN 1936

Impossible de ne pas retrouver, dans ces « *désordres intenses et croissants* », systématiquement entretenus, l'action du Communisme russe et la préparation d'une opération militaire. Pour ceux qui n'ont pas vu de leurs yeux, à Madrid notamment, les étendards rouges avec leurs inscriptions : *Viva el Soviet, Queremos un gobrerno obrero y campesino*[4], les cortèges de garçons et de filles vêtus en bleu et en rouge, les défilés au pas cadencé des *Jeunesses* en uniformes, les exercices de maniement du fusil et de la mitrailleuse, trois faits suffisent pour déterminer la conviction. Leur exactitude ne saurait être mise en doute.

1. Discours prononcé à la Salle Wagram, dans *Le Communisme et le Front populaire*. Brochure officielle, Paris, p. 205.
2. *O. cit.*, pp. 194, 195, 196, 197.
3. PP. 195, 205, 206.
4. « Nous voulons un Gouvernement ouvrier et paysan. »

Voici le premier. Je le tiens de source anglaise. Dès mars 1936, arrivèrent à Barcelone, envoyés de Russie, tout un lot de spécialistes en révolutions : Lezeoski, Riedel, Primakoff, Neumann. Malgré tous les démentis, la présence, dans cette équipe distinguée, de Bela-Kun m'a été affirmée.

Voici le second. Il figure dans un document diplomatique. La matérialité du fait n'a point été contestée. Dès mars 1936, deux navires russes, *Neva* et *Jevek*, débarquent à Séville et à Algésiras des armes et des munitions, pour les cellules communistes.

Voici le troisième. Le 10 avril 1936, au cinéma Europe, à Madrid, se tient un meeting révolutionnaire. C'est au cours de cette manifestation, que le leader des socialistes, Largo Caballero, donne son adhésion au programme, dressé pour l'Espagne, par le Komintern, à Moscou, en juillet 1935. Le secrétaire du parti communiste, M. Diaz, lui succède. Et voici ce qu'il dit :

Une fois réalisée l'unification syndicale, il faut aller à la formation des *Alliances ouvrières et paysannes*, pour que nous puissions nous servir de celles-ci, afin de remplacer l'État, le jour où nous le renverserons. Il faut aussi constituer une seule milice prolétarienne, qui sera l'embryon de l'armée rouge, au moment où la révolution triomphera en Espagne [1].

C'est au même moment que les techniciens de Paris, ceux-là mêmes qui avaient rédigé la note politique de mai 1935, envoient aux chefs des milices rouges, « anarchistes, socialistes, communistes », des instructions détaillées pour l'attaque des casernes et l'assassinat des officiers. Ce document, publié par l'*Écho de Paris*, le 14 janvier dernier, d'abord rédigé en français, avec la collaboration de techniciens russes, puis traduit en espagnol et envoyé à Madrid, est authentique. Je le sais. Le démenti du Komintern n'est qu'une confirmation [2].

1. Texte dans le journal de Largo Caballero : *Claridad*, 11 avril 1936.

2. Instructions données aux milices rouges pour neutraliser l'armée.

« 3. La lutte une fois commencée entre le groupe de choc et le personnel de la caserne, le groupe d'irruption entrera facilement, se mettra en contact avec son comité respectif et mettra en action le plan d'attaque de l'intérieur de la caserne.

« 9. Ceux chargés de l'attaque des premiers (les généraux avec commandement) seront constitués par dix hommes, dont deux pourvus de pistolets mitrailleurs. A noter, que ces généraux ont deux aides de camp et un secrétaire et que, par conséquent, il y a lieu de procéder à l'attaque au domicile même de chacun d'eux : l'élimination sera exécutée par trois hommes du groupe, spécialement chargés du général, mais ne reculant devant aucun obstacle et agissant contre toute personne s'y

Ces unités furent constituées. Les armes furent entreposées. La mobilisation fut préparée[1]. Une date fut fixée : 1er mai 1936. *Si elle fut reculée, c'est sur la demande des communistes de Paris. Ils n'étaient prêts ni matériellement, ni moralement. Notamment, les plans, pour la prise en gestion directe des usines géantes, avec désignation des chefs de services, pour Citroën et Renault entre autres, — ces plans furent dressés et sont connus, — n'étaient pas achevés fin avril. Or, les deux opérations étaient jumelées. Il fallait reculer l'heure H, primitivement fixée au 1er mai. Le 10 juin, nouvel ajournement. Le 29 juin est retenu. Le signal ne part pas. Et l'assassinat, lâche et féroce, de Calvo Sotelo, le 13 juillet, déclenche le soulèvement militaire et allume la guerre internationale.*

opposant, quel que soit son âge ou son sexe. Le reste (du groupe) agira suivant les circonstances et à l'égard des aides de camp, d'après les informations recueillies sur chacun d'eux.

« 11. Les groupes d'attaque d'officiers rejoignant les casernes seront composés de la même façon, mais il faut prendre garde que, comme les forces militaires fascistes tiennent à la disposition de ces officiers des automobiles protégées, les groupes de nos militaires devront se porter au point stratégique armés et en automobiles pour attaquer latéralement les croisements des rues, les véhicules militaires. On n'emploiera les armes courtes, que pour les courtes distances et comme défense personnelle. Le feu sera ouvert au pistolet mitrailleur.

« 15. Dès le début de la rébellion, des groupes de militants, sous l'uniforme de la garde civile ou d'assaut, arrêteront tous les chefs de partis politiques, sous prétexte de leur défense personnelle, mais devront opérer suivant les instructions données pour l'élimination des généraux sans commandement. Pareillement, les groupes en uniforme et sous le prétexte de protection, procèderont à l'arrestation des grands capitalistes, qui figurent sur l'appendice B de la circulaire numéro 32.

« 16. A leur égard, il ne sera pas fait emploi de la violence, sauf résistance, et on exigera la remise des soldes de leurs comptes courants en banque et la remise des valeurs. En cas de dissimulation on appliquera l'élimination intégrale, y compris celle de la famille, sans aucune exception. Il conviendra, que les groupes en uniformes, à qui cette mission est confiée près des grands capitalistes, arrivent à les connaître d'une façon très précise et à rechercher des complicités parmi leur domesticité. Les chauffeurs et femmes de chambre peuvent être, dans ce cas, d'une grande utilité.

« 19. On doit activer l'instruction de mouvements de nos milices, ainsi que celle des armes et du tir, pour la bonne discipline et l'efficacité dans l'emploi de ces armes, les habituer à accomplir sans hésitation la mission confiée à chacun d'eux et leur faire voir les conséquences de la trahison.

« 26 Par l'entremise des serviteurs des officiers, on pourra connaître le caractère intime de ces personnes, y compris le détail de leurs besoins de famille, ainsi que l'influence des enfants, ou l'effet que ces nécessités peuvent exercer sur eux. Si n'importe quelle autorité, n'importe quelle classe, montrait une faiblesse ou résistance, sous prétexte de rectitude, il y aura lieu de la dénoncer au comité et groupe supérieur de l'organisation, afin que les autorités, qui assurent le commandement des départements ministériels, prennent les mesures nécessaires, pour que les hésitants puissent être accusés de complicité ou de réaction. »

1. Voir ci-dessous, p. 753.

Ces faits sont probants. La démonstration est irréfutable. Certes, les interventions du Gouvernement russe se sont, au cours de l'été et de l'automne 1936, intensifiées.

18 août : le bateau mexicain *America* décharge à Barcelone 5 000 tonnes de chlorate de potasse *made in Soviet*. Septembre et octobre : deux fois par semaine des bateaux d'Odessa débarquent à Alicante des avions démontés et des canons anti-aériens. 3 octobre : cinq agents : Abraham Mennovitch, Hanspeter, Bruno Weil, Garrier, Ernest Mulier sont expédiés *via* Paris-Barcelone, à Tanger, par le *Komintern*, pour provoquer un soulèvement. 6 octobre : ils sont rejoints par Willie Neumann, Ettori Brannovitch, Earkay et un groupe de déserteurs marocains. 1er novembre : un bataillon russe de cinquante tanks débarque à Alicante. Novembre : trois officiers russes s'installent à Paris, boulevard Raspail, pour centraliser les achats de matériel et diriger sur l'Espagne des équipes de techniciens. 18 novembre : 500 camions expédiés d'Odessa débarquent à Alicante. 15 décembre : des marins russes embarquent à bord des sous-marins rouges. 25 décembre : en dehors des brigades internationales, cadres de l'armée rouge d'Occident, recrutés par les soins des sections locales du Communisme russe, l'apport du Kremlin comprenait, à cette date, 300 avions, avec tout le personnel des escadrilles et des parcs; 300 tanks, avec tout le personnel, des mitrailleuses et des fusils pour une armée de 300 000 hommes.

Mais ces faits n'ajoutent rien à mon réquisitoire. *En mars et avril* 1936, *alors que le front populaire est au pouvoir, — trois et quatre mois avant que le général Franco ait tiré l'épée, — le Gouvernement russe et son Internationale communiste fournissent des instructions, des cadres, des armes et des munitions aux troupes révolutionnaires, qui doivent, par la force, à une date prévue, instaurer, sur les ruines de la République, le régime des Soviets. En octobre* 1934, *vingt et un mois avant qu'ait débarqué dans la péninsule un aviateur allemand ou italien, le Komintern et son Gouvernement avaient organisé, armé, déclenché l'armée révolutionnaire des Asturies*, débarqué « soixante-dix caisses », fourni tanks et autos-mitrailleuses. Depuis l'abdication d'Alphonse XIII, l'œuvre russe de pénétration, de dissociation et de destruction n'a pas cessé un seul instant. En août-septembre 1932, la XIIe Conférence plénière du Komintern ; en juillet-août 1935, le VIIe Congrès de l'Internationale russe, ont envoyé de Moscou les plans et les ordres.

Si la République espagnole meurt, elle n'aura pas été tuée par Hitler, encore moins par Mussolini, mais par Staline. L'homme-d'-acier est le fossoyeur de l'Occident.

III

CONCLUSION

Comment ne pas retrouver, dans l'opération poursuivie en France, les étapes, que j'ai découpées et les caractères, que j'ai découverts dans l'opération entreprise en Espagne? N'ont-elles pas été, l'une et l'autre, conçues, définies, déclenchées, à Moscou, par le Komintern, en juillet 1935?

*
* *

PARALLÉLISME DES DEUX OPÉRATIONS : FRANCE ET ESPAGNE

C'est le même noyautage, en vue d'acquérir, sur les organisations ouvrières, une autorité, qui compense l'infériorité des effectifs, dont disposait jusqu'alors la IIIe Internationale : fusion de la C.G.T. et de la C.G.T.U. ; victoires, au sein des fédérations des unitaires, sur les cégétistes ; création, au sein du parti socialiste, d'un extrémisme, dont Pivert et Ziromski sont les Largo Caballero ; pressions répétées, par lettres périodiques, sur le Groupe socialiste, en vue, sinon de l'unité totale, du moins d'une action concertée.

Même effort pour constituer, aux élections de 1936, février et mai, une majorité de front populaire et même refus de participer à son Gouvernement.

Même entreprise d'agitation dans le pays et même préparation d'un coup de force. La méthode est identique : l'unité d'inspiration l'explique. La température n'est pas semblable : la différence de climat l'explique.

Entendu, ce ne furent pas les grèves sanglantes et incendiaires des Asturies, de Catalogne et d'Andalousie. Néanmoins, deux salves successives de grèves, — dont j'ai noté, ici même, les étapes et caractérisé les épisodes, — ont été tirées de Moscou et par Moscou. Leur déclenchement a toujours été assuré par les cellules ou des membres de l'Internationale communiste, avec, le plus souvent, comme en Espagne, la collaboration des dissidents du trotzkisme et des tenants de Bakounine.

Entendu, ce ne furent pas les mêmes Jacqueries. Néanmoins, la grève de la moisson et la grève des vendanges ont été, l'été dernier, préparées et tentées. Si elles échouèrent piteusement ;

si les occupations de bâtiments, les actes de sabotage[1] et les refus de fermages ont été rares, c'est que, Dieu merci, la France ignore les *latifundia* et les déserts, qu'elle est labourée et qu'elle reste paysanne.

Entendu, églises et couvents n'ont point encore été incendiés. Il n'en existe pas moins, dans les masses extrémistes, un courant d'hostilité soigneusement entretenu. Et les cardinaux de France durent, dans une lettre publique, dénoncer une propagande soviétique qui, sur le terrain de l'action antireligieuse, a le mérite d'être prévoyante, sincère et logique. Les mêmes mascarades, grossières et parfois obscènes, ont été rééditées à l'usage de la France. Celles de Garches ont été photographiées. L'évêque de Marseille a dû formuler des protestations, l'été dernier, et l'évêque de Versailles, au lendemain de la Noël, dut saisir la justice. Les rumeurs sur les dépôts d'armes dans les immeubles religieux ont été lancées, comme en Espagne. Il fallut les démentir. Et si le martyrologe commence à peine, des noms y figurent. Les premiers sont, comme il convient, des noms d'enfants et d'enfants pauvres.

Entendu, la préparation du coup de force n'est pas, ici, au point où elle en était de l'autre côté des Pyrénées, dès mars 1936. Avec une méthode, dont l'identité révèle l'origine, des mesures semblables ont été appliquées. Des listes de suspects sont, depuis longtemps, dressées et fréquemment revisées. Les dépôts d'armes sont nombreux : plusieurs centaines. Des plans de mobilisation existent. Il suffit de placer, côte à côte, les instructions données à une unité communiste, en deçà et au delà des Pyrénées, pour constater la parenté d'origine :

DOCUMENT ESPAGNOL

Instructions et mots d'ordre :

Dans le but de contrôler les derniers détails du mouvement, les agents de liaison pourront seuls transmettre les ordres et s'entendre entre eux au moyen du code chiffré E.L.M. 54-22.

Les chefs locaux devront donner verbalement les ordres au Comité à l'aide du langage conventionnel suivant :

DOCUMENT FRANÇAIS

Secret. Aux chefs de groupes et de sections. Cellule de Saint-Georges-du-Bois. Position d'alerte.

I. — Groupe à la Mairie.

1re Section B :

Chef de groupe : A. Président.
4 volontaires.
5 fusils, 1 revolver.

1. Des escouades motorisées en provoquèrent. G. Kletch. *L'Organisation syndicale des Travailleurs étrangers.*

1.2.1. ordre de commencer la mobilisation.
2.1.2. ordre de commencer le mouvement.
2.2.1.1.1. ordre d'assaut aux points fixés.
3.3.3. emprisonnement général des contre-révolutionnaires.
2.4.3. mobilisation syndicale.
2.5.5. grève générale.
2.6.5. actes de sabotage et destruction de voies ferrées.
1.3.2. retarder le mouvement.
1.10. ordre d'approvisionnement.
10.0. l'organisation est au point.
0.0. fermeture des frontières et des ports.
1.1. exécution de ceux qui figurent sur listes noires.

Tous ces ordres seront donnés la veille du mouvement, 1er mai ou 29 juin, à minuit, de la station émettrice, installée dans la Maison du Peuple de Madrid, dont la longueur d'onde est presque semblable à celle de Union-Radio de Madrid.

Organisation de Madrid.

Division des secteurs et centres d'armement :

AB Chamartin de la Rosa : dépôt d'armes de la Maison du Peuple en cet endroit.
CD Cuatro Caminos : dépôt dans le Cercle socialiste du quartier.
EF District de Palacio : dépôt dans l'imprimerie du *Mundo Obrero*.
GH District de l'Université : dépôt dans la rédaction du *Socialista*.
IJ District de la Latina : dépôt dans le Cercle socialiste du district.
KL District de l'Hospicio : dépôt à la Maison du Peuple.
MN Inclusa : dépôt au Groupement socialiste.
NO Pardinas : dépôt rue Costello 19 (garage).

70 cartouches de fusil, 20 cartouches-revolver.
15 grenades.

2e Section : C.

6 volontaires.
4 fusils, 3 revolvers.
70 cartouches-fusil, 20 cartouches-revolver

3e Section : D.

Chef : C.
4 volontaires pour distribution d'armes et de munitions, et confection de munitions.
6 revolvers, 15 bidons d'essence.
25 bidons de 5 litres en réserve, chez le camarade C.

II. — Groupe à la gare.

Chef de groupe : D. V. P.
7 volontaires, 8 fusils.
80 cartouches, 20 pétards dynamite, détenus par le camarade E.

III. — Groupe à la gare.

Chef de groupe : F. E.
5 volontaires, dont 2 spécialistes.
6 fusils, 1 revolver.
60 cartouches-fusil, 20 cartouches-revolver.
1.500 mètres de fils téléphoniques sous caoutchouc, détenus par le camarade F.

IV. — Groupe, dit de force, sous-sol de la Mairie.

1re Section H.

Chef de groupe : G.
4 volontaires.
4 fusils, 50 cartouches.
10 couteaux.
12 cordes à veau.

2e Section.

4 volontaires.
4 fusils, 50 cartouches.
10 couteaux.
12 cordes à veau.

PQ Sud : dépôt à l'Association socialiste de Vallecas.

RS Carabanchetes : Cercles socialistes.

TUVXYZ Centre de Madrid : dépôt à la Maison du Peuple, bureaux nos 2, 4, 6, 8, 10 et 12 salon-terrasse.

Plan à suivre à Madrid.

Le commencement du mouvement sera signalé par cinq bombes, qui éclateront à la tombée de la nuit. Immédiatement, on simulera une agression fasciste à un centre de la C.N.T. (Confédération nationale du travail).

La grève générale sera déclarée et les soldats partisans se soulèveront dans leurs casernes. Les rayons commenceront à agir, les secteurs T.U.V. se chargeant de la prise du Ministère des Communications, de la Présidence et du Ministère de la Guerre. Ceux des districts attaqueront les Commissariats de police et les secteurs X.Y.Z., la Direction générale de la sûreté. Un rayon spécial composé exclusivement de mitrailleuses et de bombes à main ira au Ministère de l'Intérieur (Puerta del Sol) en l'attaquant par les itinéraires suivants : rues Carretas, Montera, Mayor, Correos, Paz, Alcala, Arenal, Preciados, Carmen et San Jeromino. Les rayons agiront avec cinquante cellules de dix hommes dans les rues de deuxième et troisième ordres et avec deux cellules seulement dans les rues de premier ordre et dans les avenues.

Les ordres sont : exécution immédiate de tous les détenus contre-révolutionnaires.

Les Républicains du Front populaire seront invités à seconder le mouvement, et, s'ils s'y refusent, expulsés d'Espagne [1].

Consignes spéciales :

2e groupe ; faire sauter les voies, si convois de troupes fascistes.

3e groupe : relier de suite téléphone, poste, gare et mairie.

3e groupe : arrêter, dès l'alerte et d'urgence, les fascistes énumérés dans la liste du 3 septembre 1936, les conduire à la Mairie.

A tous les groupes :

Ménager les munitions, en attendant l'envoi d'armes et de munitions de la cellule de Rochefort.

Le Camarade Président.

Le 1er groupe réquisitionnera toutes denrées, animaux et fourrage, en attendant l'ordre de répartition de Rochefort.

---

1. Ce document, saisi à Majorque, a été communiqué à *Gringoire* le 9 octobre. Dans le second, j'ai supprimé les noms. Ils figurent sur l'exemplaire, qui m'est parvenu et désignent des militants connus dans cette commune, pour leur zèle bolchevisant.

Des exercices d'alerte ont eu lieu. Ils sont nombreux et importants, au cours de novembre 1936. Ceux de Bordeaux, Nice, Toulouse et Troyes m'ont été signalés. A Bordeaux, le Préfet, qui connaissait le plan de mobilisation et connaissait aussi le nom de son remplaçant, s'était armé et avait armé ses employés. A Nice, le Général commandant d'armes dut consigner la troupe, — officiers compris, — dans les casernes, évacuer dans les forts les familles des militaires et placer des mitrailleuses aux abords de la Préfecture, tandis que huit cents automobiles apeurées franchissaient la frontière. A Toulouse, les « suspects » s'étaient barricadés et armés, après avoir renvoyé femmes et enfants. C'est à la suite de ces incidents de novembre, qui avaient exigé, dans nombre de garnisons, soit des précautions spéciales, — à Dijon et à Satory, notamment —, soit des mutations d'office, pour dissocier des cellules régimentaires, que se produisit l'incident le plus grave. Ces violations flagrantes des articles 87 et 89 du Code pénal n'ont pas troublé l'impassible sérénité des magistrats des parquets et de leur Garde des Sceaux. Il avait témoigné de plus de zèle pour faire remettre en liberté les bourreaux de Formisyns, qui, appliquant fidèlement la méthode d'Espagne, avaient martyrisé leur victime.

*
* *

LE SABOTAGE COMMUNISTE DES FRONTS POPULAIRES

Comment, enfin, ne pas retrouver, dans les événements de France, l'effort espagnol pour assurer, par des surenchères et par l'agitation, l'échec du Gouvernement de front populaire et l'instauration du régime des soviets russes? J'entends bien que, dans son Congrès national de Montreuil, les 21 et 22 janvier 1937, la section française de l'armée stalinienne a proclamé son désir de maintenir l'union démocratique, de continuer l'avantageuse collaboration et de conserver l' « ami Blum ». Mais la IIIe Internationale n'est pas seulement le parti de l'Étranger : elle est aussi le parti du Mensonge.

Les faits sont là. Le succès du Cabinet Blum et du Parti socialiste était probable et pouvait être éclatant. Pourquoi? Pour deux raisons.

Le succès financier était possible. L'assainissement par déflation avait franchi le stade le plus douloureux : amputation des dépenses et des revenus, et commençait à produire son action. Pour achever la reprise, il suffisait de baisser le loyer de l'argent par l'inflation du crédit et d'alléger les impôts sur les producteurs, en accordant, pour les accroissements d'exportations, des dégrèvements sur les plus-values futures. Si le Gouvernement socialiste ne voulait point assainir par déflation, il pouvait dévaluer immédiatement, avant la hausse des prix et sans déséquilibrer le budget.

Le succès social n'était pas moins facile. Les réformes, qui tenaient au cœur des ouvriers, étaient légitimes et auraient dû être réalisées par la majorité unioniste, si elle avait été unifiée, organisée et commandée. Les congés payés ne représentent qu'une augmentation de 4 pour 100 des salaires. Les délégués d'ateliers sont une garantie légitime d'équité pour l'ouvrier et de sécurité pour l'entreprise, dans les vastes usines modernes. La hausse des petits salaires et l'institution de contrats collectifs n'ont rien de dangereux, pourvu que la hausse reste limitée et que les contrats restent régionaux.

Si ces réformes sont réalisées dans cet ordre et dans la paix, après la réforme financière, — déflation parachevée ou dévaluation immédiate, — le succès du Cabinet socialiste sera total, éclatant, durable.

Le Komintern l'a rendu impossible par une quadruple action. Il a déclenché les trois rafales de grèves de mai, de septembre et de novembre 1936, en les marquant d'une emprise révolutionnaire. Il a renversé l'ordre des réformes et élargi les revendications, en imposant la semaine de quarante heures. Il a aggravé, par la baisse du rendement et par l'accroissement du coût dans la fabrication, la hausse cyclique des prix. Il a provoqué une tension internationale en Europe et affaibli la situation diplomatique de la France par des incidents franco-allemands, manifestation de Spickeren, tournée de conférences en Alsace, informations sur des débarquements au Maroc ; par des incidents franco-italiens, à Genève, Chambéry et Nice. Et je ne dis rien des efforts tentés pour compromettre le Gouvernement dans des interventions larvées en Catalogne et dans le Pays Basque...

*
* *

MADRID : MIROIR DE LA FRANCE

Par les mêmes étapes, la même méthode, les mêmes mains, la France est entraînée sur la pente, où glissa l'Espagne. Il n'y a plus de guerre civile. Accepter, préparer, vouloir une autre Commune : c'est accepter, préparer et vouloir une réédition améliorée des horreurs de 1914-1918.

Le désordre déclenche automatiquement l'invasion. La guerre de classes est désormais une guerre de peuples. La malheureuse Espagne, de par la volonté du Komintern, apporte à l'Occident cette démonstration, au prix d'une expérience qui déshonore l'Europe.

Madrid est pour la France un miroir. Elle peut y reconnaître son visage, tel qu'il eût été, si l'opération communiste avait réussi en juin ou en novembre. Réveillée par les reflets sanglants de cette glace tragique, comment ne pas voir clair? Et si le peuple de France voit clair enfin, comment ne pas voir loin et voir grand, pour redevenir fort et pour vivre libre?

JACQUES BARDOUX,
de l'Institut.

U. S. A.

CARNET D'UNE ÉTRANGÈRE

A bord du « Normandie ».
Novembre 1936.

... Et c'est déjà la fin de cette longue course haletante, en si peu d'espace consommée, et dont toutes les images pour moi s'enchaînent comme les anneaux d'un même film... Délassement « à la chaîne », comme il est dit ici du travail industriel.

Qui ne porte en soi le goût physique de l'activité, l'étincelle de la vie, comme un accent d'éternelle jeunesse, n'a que faire d'égarer en ces lieux son loisir... Pendant plus de quinze jours prise au lasso de mon propre délice, ivre et lucide au centre de cette boucle sifflante dont je m'émerveille encore qu'elle puisse enserrer tant de mouvement, de certitude et d'action, me voici enfin restituée, avec intégrité, au même quai de pierre, où la césure s'établit au flanc du paquebot de France.

... Pour un instant encore la même faune humaine... Images reconnues, allez-vous me réenchaîner à la répétition du même film?... D'Amérique nous vint le goût des « permanents ».

... J'ai déjà vu cette grande fille saine : longues jambes et buste étroit ; petite tête de frugivore sur un long cou d'athlète ; boucles de platine et front puéril ; bouche fraîche qu'avive l'éclat de dents célèbres aux pages de garde des magazines. C'est le type classique que l'on retrouve « en série » derrière tous les comptoirs de magasins, aux abords du métro, sur le Times Square de Broadway, ou au bar du « droguiste » absorbant en hâte un jus de tomate, un café bouillant, un verre de cacao mêlé de crème fouettée. Pressée, toujours pressée, pré-

cise, toujours précise, et résolue, elle est naturellement gaie, vive et directe : elle incarne la netteté. Bâtie tout d'une pièce et sans alliage, elle semble coulée d'un seul jet dans une matière neuve. Elle est plus pleine d'élan que de charme. A cette chair magnifique ne demandons pas trop de nuances : seule la vieille Europe sait imprimer au masque de la femme, comme un affleurement de l'âme trop complexe, ce sourire plein de mystère et d'inconnu, ce sourire indéfinissable de l'Ange au tympan de la cathédrale de Reims.

Dernier coup d'œil aux autres figurants : le Chinois des docks, identique à lui-même sous maints accoutrements..., une famille d'Israélites prête à s'embarquer pour « une tournée » européenne..., un groupe massif de belles métisses au masque sculptural — des filles de Bahama, me dit-on. Plus loin, un gros armateur au masque d'empereur bas-latin, qui tranche d'importance parmi « ses gens ». Et puis aussi « les solitaires » : un nègre aux gestes syncopés, assis de guingois sur un baril, manie une paire de dés aux angles arrondis tout en se chantant à lui-même une mélopée douce et lointaine... « J'attends le travail », me dit-il; et riant, il me montre un beau créneau de dents blanches.

... C'est maintenant l'ébranlement du départ, la fissure élargie entre ce monde et moi... La belle fille de « Manhattan » aperçue tout à l'heure lance à pleine volée, avec un geste d'enfant, des gardénias gainés d'argent... Gardénias ! gardénias ! dernière prodigalité de cette civilisation d'acier... L'indiscrète senteur s'attache encore à tous mes pas. Haïssable serait-elle dans mon pays, qui supporte à peine l'odeur des roses. Mais ici où tout est violent, net et précis, les quatre ou cinq gardénias, enrubannés de mauve et de rose, que des mains affectueuses ont déposés dans ma cabine opposeront aux brumes atlantiques la conjuration de toutes les serres chaudes d'Amérique, évocatrices du Pacifique.

... Cependant, une insensible palpitation s'anime aux flancs du monstre, qui ne s'arrêtera plus qu'en eau française. A lentes et douces pulsations, nous gagnons, sur la rive américaine, assez de recul pour prendre, d'instant en instant, une vue plus intelligible de ce que nous laissons ; et renouant, à contre-

sens, le fil de notre vision d'arrivée, nous pouvons confronter nos deux perceptions.

Chaque dock, séparé par son chenal, se lit avec autant de précision que les « blocs » de New-York : « Compagnie Transatlantique »..., « Cunard Line »..., « Croisière des Bermudes », etc., etc... Une armée de remorqueurs ; des petits voiliers ; un quatre-mâts à l'ancre, face au large (il vient d'être vendu, après avoir longtemps servi de club pour la culture physique d'une jeunesse éprise d'aventures marines)... Des bateaux de tourisme égaient encore l'eau sombre de leur revêtement de laque rouge... Et puis un grand mouvement de port, qu'amplifie sa dispersion même et sa raréfaction dans l'évasement du large, fournit un dernier plan de liaison avec cette incomparable fresque des « buildings » de New-York.

... Désormais face à moi-même ou les yeux sur la ligne d'horizon, habitant pour cinq jours un monde sans mesure, j'ai tout loisir pour démêler la fuite de mes images, cependant que chaque tour d'hélice semble arracher à ma mémoire un pétale nouveau...

*
* *

Plus encore qu'au départ, j'aime New-York à l'arrivée.

Après la sourde monotonie d'une traversée d'hiver, dont rien n'a pu éclaircir ni rompre la grise uniformité, se trouver à la chute du jour devant la brusque exaltation de New-York, c'est affronter soudain le plus extraordinaire des mirages.

Dans une brume rose qu'atténue l'insistance des masses architecturales, monte en silence cette haute famille de « skyscrapers », cathédrales fabuleuses, de formes et de volumes différents. Je ne sais si la lumière ou la matière s'empare du premier plan. Je ne sais si les yeux, accoutumés par le voyage aux lignes horizontales, sont impuissants à résister au bond de ces lignes verticales. Je sais seulement qu'une grande harmonie s'impose dans l'ensemble de cette vision, une harmonie si grande que l'on se trouve en proie à la surprise d'un véritable élan mystique.

Conte fantastique, conte irréel, que viennent historier encore, pour plus d'invraisemblance, ces longues volutes de fumée

blanche, passant et repassant lentement devant la face d'étranges divinités de pierre... Et certaines sont au soir couleur de braise sous la cendre.

A mesure que l'on s'approche, les constructions se déchiffrent mieux. Et puis les damiers réguliers des fenêtres s'éclairent tout à coup : autant d'étoiles de cuivre et qui vont vivre, intensément, dans cette masse pétrifiée que déserte le jour.

*
* *

« Si vous n'avez qu'un jour à passer à Paris, disent les guides, abstenez-vous de visiter aucun monument; montez au sommet de la Tour Eiffel et tâchez de comprendre ». Je dirai de même : si vous n'avez qu'un jour à passer à New-York, montez au sommet du « Radio City » et tâchez de comprendre...

Quand les Rockefeller ont entrepris leur gigantesque création, on a crié à la folie : ce fut une excellente affaire. « Pas si bête! » me disait mon chauffeur de taxi. Et je partage la fierté des gens de New-York pour cette audacieuse réalisation. Véritable monde en soi, elle contient, en dehors de tous les bureaux de la Radio, un cinéma de 3 000 places, un immense magasin, des services de toute sorte.

Extérieurement, ce n'est qu'une volonté de pierre contre la pesanteur, une victoire d'un seul jet, ou plus exactement d'un double jet, dont le second, en trois ou quatre sursauts, porte en plein ciel sa surenchère bien au delà de l'angle de vision du passant. D'une apparence aussi sommaire et qui vise presque à la fierté du monolithe, le génie de l'architecte a su faire quelque chose d'articulé et de très vivant. Un jeu d'ombres et de lumières éclaire chaque contour, chaque retrait. Rien de définitif dans les angles; rien de fatal dans le relief. Le chant de toute cette pierre échappe à l'analyse.

A l'intérieur, c'est d'abord un dédale de comptoirs, un carrefour de halls et de vitrines de toute sorte, comme au foyer d'un prisme lumineux où se répercutent et se dispersent à l'infini les pas multipliés d'une humanité captive, toujours précipitée, en hâte vers son évasion, à la recherche des ascenseurs.

Suivre la foule... Entrer de plain-pied dans la course

américaine... Perdre le goût de tout repère européen... Nul loisir de philosopher sur le rôle social de nos vieux ascenseurs parisiens, sur leur office de liaison à travers l'intimité vivante d'un même immeuble. Dans cette cage d'acajou massif, soigneusement close, je franchis l'espace X 53. En moins de quarante secondes, j'ai franchi 53 mètres. J'avale ma salive... 53-54-55... Fermons les yeux, toute à la joie de ce bruit d'orgue...67! et je me trouve sur la plus belle terrasse du monde...

New-York est là, qui m'apparaît dans toute sa latitude. Chaque building y prend son importance, sa physionomie propre. La brume rose, cette brume impalpable, légère et fraîche, très particulière à New-York, qui sait dorer et raviver la pierre, loin de l'éteindre, qui sait animer les eaux de l'Hudson, loin de les endormir, et donner à certains toits de Wall Street une patine de vrai bronze, cette brume soudain s'éclaire et se consume comme par miracle. Des langues de feu brillent aux carreaux de toutes les fenêtres; les ponts vibrent comme de grandes fusées lumineuses. C'est une fête du ciel sur la terre. Et de cette ville immense, de cette ville peuplée de toutes les races du monde, s'élève une rumeur sourde, profonde, qui monte jusqu'à nous avec l'intonation qui lui est propre.

... Si la terrasse du soixante-septième étage nous révèle toute la poésie de New-York, l'intérieur du « Radio City » nous concrétise toutes ses réalités. 3 000 spectateurs (les cinémas sont toujours pleins) suivent un spectacle composite : films, chants, danses, évolutions de chorus girls. Du fond des coulisses, derrière l'immense écran, c'est un jeu pour l'esprit d'assister activement toute la mise en scène. Un opérateur se tient devant ses leviers de commande. Un levier s'abaisse : l'immense toile s'élève — un autre levier s'abaisse : la toile descend. Et par le jeu d'un troisième levier, un orchestre de cinq cents musiciens monte instantanément du sous-sol. Un ordre bref, et cent girls au sourire frais comme leur robe s'élancent du même bond dans l'exécution de leurs danses.

Et toujours un seul homme pour actionner ces vastes mouvements. Salles de danse et de répétition; pièces de decors; salon d'attente, tout est vide et parfaitement en ordre. Le

peuple des machinistes? Il se réduit à trois hommes, et dont l'unique rôle, m'avouent-ils, est de veiller au sort de l'immense rideau : « pour qu'il ne fasse pas de faux plis »... On croirait entendre les habilleuses d'une grande actrice.

*
* *

Wall Street, premier rayon de la ruche New-York... C'est bien par là qu'il nous faut entamer la redoutable énigme.

Je franchis le seuil d'une banque privée. L'ordre et la bonne tenue règnent partout. Se défendre néanmoins des souvenirs de Londres : la banque américaine est moins cérémonieuse, plus accueillante que l'anglaise. A travers salles et bureaux qu'anime l'entrain des dactylographes, secrétaires et employés de toute sorte au travail, je suis familièrement guidée jusqu'à l'étage du Président. Une pièce retirée et tranquille. De belles gravures, qui nous transportent loin de Wall Street. Mais entre ces gravures, deux chèques encadrés : le plus modeste du monde (deux « cents », je crois) et le plus fastueux (celui qui a consacré le prêt bancaire fait à la nation française pendant la guerre de 1914).

L'accueil qui m'est fait là est de telle qualité que je devrai m'y reporter souvent pour mieux comprendre ce mélange d'idéalisme et de réalisme qui fait la noblesse des grands financiers américains.

Avec une bonne grâce exquise, après s'être prêté à toutes les exigences de ma curiosité, l'Animateur de cet important établissement me réserve une surprise. Poursuivant avec moi un véritable périple à travers plusieurs buildings communiquants, des montées et des descentes mystérieuses d'ascenseurs, des liaisons inattendues de paliers et de couloirs (nous passons, paraît-il, par d'autres banques privées), il me conduit en souriant jusqu'à une charmante petite salle à manger dominant l'entrée du port... Ah! que cette vue est belle et reposante... A l'orgueilleux défi du Radio City, succède un paysage très humain. Moins arides, moins abstraits, les « sky-scrapers » de couleur plus sombre obsèdent moins la vue. La plus large mesure est donnée à la mer, avec ses voiles lointaines, ses long-courriers, cargos et remorqueurs, et ses

paquebots de luxe qui laissent un long sillage... « C'est là mon seul repos », me dit l'homme songeur sous ses cheveux d'argent. « La vie de Wall Street est épuisante. »...

J'écoute encore en moi le son de cette voix humaine en retrouvant Wall Street, sa foule d'automates entre deux hautes murailles de banques, ses voitures « à la chaîne » sous la marée montante des clacksons.

Au Stock Exchange, vais-je trouver le refuge d'une halte ?... De grandes salles qui se suivent s'emplissent de plus de bruit que des conques marines. Des coulissiers se pressent autour des corbeilles, où l'explosion d'une nouvelle déchaînera des marées. Un vaste tableau noir aux signes blancs interchangeables forme le fond des halls. Les chiffres se composent dans une hallucination. Je n'essaie pas de comprendre, mais on me dit qu'en moins d'une seconde des ordres de bourse sont transmis au monde entier... qu'en moins d'une seconde 400 millions de dollars se gagnent et se perdent... qu'en moins d'une seconde la maison de commerce la plus connue peut soudain disparaître. J'entends siffler de part et d'autre. Du haut de mon refuge, un balcon intérieur, je suis la meute humaine qui se rassemble vers un même point, sous une même clameur. Qu'y a-t-il ? « Rien, me dit-on : une valeur très demandée ».

Au sortir du Stock Exchange, retrouvant souffle et conscience, j'éprouve la surprise d'un Wall Street moins bruyant. Où tourner ma pensée pour la livrer sans heurt au reflux du silence ? J'évoque avec stupeur la grande réserve d'or et de titres de la banque privée, visitée il y a deux heures. Là tout est calme et mutisme. Une porte de métal, une porte sépulcrale, épaisse de plus de deux mètres, clôt le vaste réservoir coupé de cloisons étanches où travaillent les hommes. Tous les compartiments reçoivent de l'air extérieur par un système de ventilation extrêmement perfectionné. On ne pourrait pas autrement vivre plus de quarante-huit heures dans cette atmosphère de sous-sol sans fenêtres. On presse un bouton : la lourde porte tourne sur ses gonds et toute la fourmilière humaine se trouve emprisonnée. Si bien combiné est le service des rondes qu'un simple jeu de glaces lui permet d'explorer, d'un coup d'œil, toute la suite des réserves.

*
* *

C'est un bienfait des dieux que Wall Street conduise tout naturellement à l'Aquarium.

Repos de suivre le mouvement hors d'atteinte du bruit.

Encore ne faut-il pas se croire à l'abri de tout choc pour l'esprit : un poisson électrique, long de trois mètres, promène avec douceur son inquiétante énigme, et voici qu'une lampe s'allume sous le coup d'une décharge. « Ne croyez-vous pas, dit un enfant, que le poisson pourrait allumer tout Wall Street? ». Il pourrait seulement électrocuter un poulain...

Je voudrais m'attarder auprès d'autres pensionnaires du merveilleux Palais... Mon besoin de répit pourra-t-il se complaire parmi cette famille de bébés pingouins?... Une visite à New-York ne comporte point de telles trêves. On me prend par le bras pour me conduire à Long-Island.

*
* *

Usines, usines, usines... D'un seul bond par-dessus les quartiers de misère, les cités ouvrières, les entrepôts d'usines et les docks, le nouveau pont de Long-Island s'efforce en vain, chaque soir, d'arracher à leur sort les plus grands capitaines de l'industrie américaine. C'est par cette route altière que les Maîtres harassés vont rechercher l'espoir d'une impossible libération. J'en sais pour qui la hantise d'un arbre vert agit parfois comme l'appel de la drogue. Ah! ce supplice de Long-Island, déchéance et désespoir de l'âme !... Un pauvre Bois de Boulogne, aux arbres minéralisés, momifiés sous la suie des usines, tire d'un sol équivoque ses maléfiques artifices. Et dans ce désert de l'esprit, moisissure infernale, je vois soudain briller les plus admirables demeures... Miracle ou sortilège?... rédemption ou damnation ?...

Une longue ferme basse, sous ses grands toits normands, sourit de tous les roses de sa vieille tuile d'Europe, et nous ouvre, salubre, sa cour intérieure toute vivante d'un magnifique pommier d'hiver.

Ailleurs c'est un domaine anglais avec son lierre et son gazon. Une maison espagnole, plus pure que l'albâtre, semble éclairer toutes les terres environnantes. Des « habitations » coloniales, aux belles maisons blanches, voisinant par leurs greens et leurs golfs, échangent entre elles la joie de vivre.

Chaque propriétaire transforme tellement « ses terres » qu'il réussit parfois à vous faire oublier le sinistre élément d'où ce songe est issu. Vanderbilt a tourné résolument le dos au bois contaminé pour rechercher la nudité de l'autre grève et disposer, face au large, les pièges qu'il tend à la nature. Par une de ces gageures qui n'étonnent plus quand on se sait en terre américaine, il fait pousser en terre précaire des arbres centenaires.

Quand la réponse du sol à son appel est trop décourageante, l'industriel assoiffé de nature cherche désespérément refuge dans l'illusion, en projetant autour de lui la perfection du monde peint ou naturalisé. J'ai contemplé avec tristesse quelques-unes de ces prodigieuses réalisations que sont les grands musées privés d'histoire naturelle.

Une faune sous-marine venue de l'Atlantique, du Pacifique, de la mer Rouge, ou des mers intérieures, rassemble aux murs et aux vitrines toutes les variétés de poissons saisis dans leur état d'immédiate fraîcheur. Devant un tel luxe de couleurs et la persistance d'une telle luminosité, je demeure éperdue. « Chaque poisson est peint dans l'instant même qu'il sort de l'eau », me dit-on simplement.

Dans d'autres halls sont les panoramas, souvenirs de chasses lointaines qui font revivre, de façon saisissante, la vie de la pampa, l'existence au désert, les chasses à l'ours dans les pays nordiques, le piétinement dans la jungle asiatique ou la brousse malaise, les campements aux points d'eau du safari d'Afrique... L'illusion est surprenante; et pourtant je songe à la malédiction qui pèse sur le propriétaire de tels musées. Quelle amertume doit poindre au cœur de l'exilé, quand l'usure de l'accoutumance lui a fait toucher les limites de son subterfuge! Moi-même, qui puis céder à la fraîcheur du premier choc visuel, ne suis-je pas déjà persécutée par le démon de l'analyse? Au moment même où mon imagination s'exalte au point de me faire sentir, très sensuellement sentir, l'odeur

humide du bled, l'odeur sèche de l'herbe ou la vivacité d'atmosphère des hauts sommets ensoleillés, ne suis-je pas déjà tirée de mon état de charme par l'observation minutieuse de quelque détail technique dans l'art du naturaliste ou du metteur en scène : l'œil de verre d'un petit marsupiau, la motte de terre avec son chaume rapporté du Gobi, l'éclairage électrique qui nous crée l'illusion de l'espace?...

Ces panoramas qui pour une heure m'ont fascinée, je les ai revus dans d'étonnants musées publics de la Ville de New-York.

Ici, il ne s'agit plus du plaisir d'un seul homme, mais de l'éducation d'un peuple. J'observe ce besoin direct d'apprendre que possède tout Américain. Le Musée d'Histoire Naturelle couvre plus de 43 acres : chaque jour, plus de 2 000 à 3 000 visiteurs viennent s'y instruire sous l'enseignement vivant de ses conservateurs. Je compare cette éducation visuelle aux notions abstraites que reçoivent nos étudiants. Des salles entières sont consacrées à l'évolution du poisson, du cheval, de l'être humain, et ces salles contiennent un tel luxe de dessins, de moulages et maquettes de toute sorte, de barèmes, graphiques et tableaux diversement groupés, que l'on ne peut se refuser à la facilité d'apprendre qui vous est ménagée là, comme malgré vous et presque à votre insu, avec une rare psychologie des habitudes de l'esprit.

Oui, j'aime d'autant plus ce remarquable musée qu'on s'est ingénié à le faire plus vivant. Un admirable groupement d'éléphants vient soudain rompre la monotonie d'une salle trop technique : rafraîchissement des yeux, distraction de l'esprit... Après deux heures d'attentive promenade, je sors sans aucune fatigue. « Revenez, me dit-on; vous n'avez vu que le quart de notre musée ». Et pourtant quelle faune innombrable, entre quelles fresques inépuisables, se presse déjà, pour ma mémoire, dans l'Arche prodigieuse trop tôt quittée!... C'est la création du monde mise sous verre, avec son peuple d'oiseaux, de pachydermes et d'insectes qu'accompagnent à l'infini ces admirables panoramas, aménagés ou peints, comme le prolongement du songe à la mesure de la terre... Une présence entre toutes me hante, celle d'un extraordinaire groupe

de cerfs, si intimement mêlés au paysage, et de façon si surprenante saisis dans le mystère même de la vie, que je m'émerveille encore de l'instinct animal nécessaire au naturaliste américain pour opérer de telles récréations. Ce goût physique de la nature, ce sens animal que l'on pourrait presque appeler une vocation, je l'avais déjà observé chez l'Anglo-Saxon en Angleterre, mais combien il me paraît encore plus développé en Amérique!

*
* *

Pour bien juger de la peinture française, je crois, sans paradoxe, qu'il faut aller aux États-Unis.

Pendant les vingt et un jours que j'ai passés sur la Côte atlantique, je n'ai jamais rencontré, en lieux publics ou privés, une aussi large représentation de nos peintres du XIXe siècle. Leurs œuvres ne sont pas seulement admirablement choisies, elles sont encore présentées avec un goût parfait, je dirais presque avec amour. Les Américains transforment leur maison pour accueillir nos peintres. Ils vont jusqu'à bâtir des palais pour les mieux recevoir. Ils réussissent à les soustraire au dépaysement.

Mrs. Chester Dale m'a presque fait admettre Bouguereau dans les conditions ingénieuses où elle a su utiliser de grands panneaux à fond noir de cet artiste (panneaux d'ailleurs purement allégoriques) pour la décoration d'un vestibule moderne, entièrement blanc, avec de larges dalles de marbre noir et blanc. Toute l'habitation du grand collectionneur, dans son expression décorative, est une belle réussite de conciliation entre les nécessités pratiques d'une « galerie » et la vivante harmonie d'une résidence privée. La distribution générale, la mise en valeur et l'encadrement particulier y créent de tels rapports, ou bien y ménagent de telles indépendances, que la vie en rejaillit à la source propre de chaque œuvre.

Trois étages de chefs-d'œuvre, à notre confusion, nous livrent ainsi la confidence des plus pures intentions de nos peintres familiers. Un grand Corot, première manière, d'un magnifique métier, s'accroît de toute la claire ambiance qui lui est réservée pour dégager avec plus de certitude la probité

de sa sombre matière. Le célèbre « Marchand ambulant » de Manet repose sur un lourd satin gris argenté, qui lui confère encore plus d'évidence et d'autorité. Et, dans l'intimité d'une pièce d'angle, quelle immédiate sincérité que la fraîcheur de ce Renoir : une petite fille tout habillée de bleu-roi, avec une simple note de rouge dans les cheveux...

J'oublierai la présentation particulière de tous ces tableaux, je n'oublierai pas l'effet qui en résulte : cet accent émouvant comme un ultime aveu, cette réverbération suprême, trahissant mieux l'exil d'une œuvre d'art française. Non, je ne retrouverai plus sans trouble dans ma mémoire le « regard » enseveli de tant d'œuvres familières : la « Femme assise » de Degas, dans sa large robe de tulle gris, si vaporeuse d'être là, par aventure, sur un fond tout uni couleur fleur de pêcher, couleur de peau de femme et lumineux; les « Danseuses » du même peintre, éclairées de bas en haut et comme intérieurement, parmi leurs flots de gaze qui semblent encore plus immatériels d'être couleur de fonte en fusion; d'admirables Cézanne, couvrant tout un panneau de la recherche de leur fatalité; de délicieux Mary Cassatt; des Modigliani; des Matisse; un magistral Picasso où se confondent tous les Picasso première manière : l'Arlequin, le Mendiant, l'Homme des champs...

Comment s'arracher à de telles délices? « Mais vous n'avez encore rien vu ! » me dit-on, quand il me faut me ressaisir. Et sur le seuil de mes hôtes, j'apprends que Mrs. Chester Dale possède encore plus de quatre cents tableaux qui ne sont pas accrochés.

... J'aimerais retrouver à loisir l'atmosphère propre à tant d'autres galeries privées, merveilles de goût et d'intelligence, où m'enchaînait mon ravissement. Aujourd'hui que j'y songe en pleine mer, je voudrais me remémorer l'histoire de tant de toiles élues, me repréciser à moi-même comment un adorable Corot, comment le plus célèbre Renoir (un portrait de femme) sont entrés simplement dans la collection Lewison... Est-ce là, ou ailleurs, que j'ai revu « l'Arlésienne » de Van Gogh, rêve de ma jeunesse?... Et voici, parmi tant de fantômes, la grande femme en rouge de Toulouse-Lautrec dominant le flot des images de son port très altier : immobile dans son ample robe, elle hésite un instant sur la dernière marche d'escalier; et tant de

troublante nostalgie se lève sur ses pas, que je ne trouve plus droit dans ma mémoire qu'au silence.

On m'a conté l'histoire de ce collectionneur qui, las d'exposer ses peintres élus à l'indignité de certains visiteurs, avait placé un microphone derrière ses principaux tableaux. Je lui offre ce soir l'hommage de mon silence.

... D'une collection privée à l'autre, comme un halluciné, le visiteur qu'emporte sa passion n'est pas sans traverser aussi quelque galerie publique. Tous les musées d'Amérique possèdent de beaux tableaux de notre XIXe siècle.

Au « Metropolitan » de New-York, cherchant en hâte les salles des Impressionnistes français, à travers mille fragments épars du génie artistique de l'homme, je tombe en transe, malgré moi, devant deux hautes créations de pierre : un grand bas-relief assyrien, don des Rockefeller, et une étonnante statue grecque de l'époque archaïque (très habilement placée près d'une statue classique du Ve siècle)... Et voici que je n'ai plus de temps à consacrer qu'au seul Claude Monet. Mais quelle récompense de trouver là, comme une seule et longue phrase vivante, toute l'évolution de l'œuvre de Monet, depuis cette peinture opaque du début, cette barque étrangère à la vague qui la porte (une vague trop verte dans la première manière de Courbet) jusqu'aux Monet les plus aérés, les plus translucides : les « Soleils » de Vétheuil, éblouissants et frais comme des parcelles de l'été normand (combien plus lumineux pourtant sont les « Soleils » de Van Gogh !); les « Chrysanthèmes d'automne », en lutte contre la matière du gros pot de faïence...

Enchaînée à la roue du temps, j'aurais voulu rompre mes liens pour fixer un instant, pour fixer à loisir et interroger à mon gré les yeux étrangement bleus d'un double portrait de Renoir : « La Femme et la Fille ». Mais avant même que d'avoir pu reprendre mon souffle, je suis portée vers d'autres rives... Collection Frick, sous l'enchantement des plus purs panneaux de Fragonard... Collection Hamilton Rice, où l'on oublie un instant l'Amérique pour imaginer toute la délicatesse d'une journée vécue dans le plus fastueux des hôtels particuliers du XVIIIe siècle français. Là, aucun détail d'aménagement qui ne soit purement français, depuis le petit bonheur-du-jour ayant

appartenu à la Pompadour, jusqu'à la chaise de foyer ou les gros chenêts de feu tirés d'un château bourguignon. Avec un raffinement de tact, avec une dévotion poussée jusqu'au scrupule, l'hôtel a vraiment été construit pour accueillir, encore plus qu'honorer, nos chefs-d'œuvre.

Je ne sais rien de plus émouvant que la qualité d'esprit et de cœur des vrais francophiles américains. Ils trouvent dans leur nature morale un respect de nos traditions, une compréhension de notre histoire, une intuition de notre race qui ne laissent place à aucune critique de notre présent. Le mot : « France », dans sa douceur, a pour eux quelque chose d'inaltérable, qui commande à jamais la partialité. Ne vous avisez pas, vous Français, ne fût-ce que par courtoisie, de déplorer trop ouvertement devant eux ce dont vous croyez devoir vous plaindre en France. Ils ne vous le permettront pas. Ils savent pêcher par omission. « La France n'a pas de vrai défaut, me dit un jour l'un d'eux en souriant — quelques imperfections, peut-être... et encore...» Ainsi parlent de vrais amoureux.

A la Collection Morgan, c'est l'histoire des lettres françaises qui trouve, pour moi, son culte le plus émouvant. Je garde encore aux paumes de mes mains le poids d'un simple manuscrit : « Eugénie Grandet »... tout le fruit d'une province de France.

L'entrée du trésor Morgan offre en soi-même quelque chose de magique. Un poète y retrouverait les allusions du symbolisme. Un grand salon hanté d'allégories vous prépare au mystère de votre initiation, par un stage lointain dans la plus pure intimité de très belles peintures italiennes. A l'une des extrémités de ce salon une porte basse, assez épaisse. C'est le coffre-fort. On pousse avec lenteur deux portes aussi pesantes que dociles et l'on se trouve, de plain-pied, dans une petite pièce rectangulaire : là toutes les merveilles de l'esprit s'éveillent à votre rencontre... « Vous êtes Française, me dit une charmante secrétaire, vous avez bien droit à ceci » : et, pour le ravissement des yeux, pour la délectation du toucher, elle me passe une admirable Bible bourguignonne aux enluminures si fraîches qu'elles semblent nées d'hier... Ainsi, flattée de toutes parts par les plus pures confidences de ma race, seule dans cette

« armoire aux chefs-d'œuvre », avec mon inlassable guide, je pourrais toute une journée m'attarder en compagnie de Rousseau, de Flaubert, de Balzac... Je pourrais, à loisir, confronter cette joie familière avec l'émotion nouvelle que me cause la vue de l'Endymion de Keats, une illustration originale de Thackeray... Je pourrais... Mais que dis-je? Ne suis-je pas à New-York, où la mesure faite à chaque chose ne saurait jamais atteindre le superflu ?

*
* *

« On ne dort jamais bien à New-York, m'a dit un Américain, mais on y vit toujours bien plus qu'à sa mesure ».

Entre cette vie américaine, dévorée par l'action, et notre vie française, dévorée par la pensée, ne peut-on concevoir une commune mesure?

A New-York, semble-t-il, on ne prend pas le temps de rien digérer : le correctif du « chewing-gum » fut inventé pour suppléer à l'insalivation. A New-York, semble-t-il, on n'imaginerait pas de prendre un taxi sans but précis et immédiat. Je demandais à un chauffeur de me faire faire le tour de la ville : « De quelle ville ? » m'a-t-il dit, en m'éclatant de rire au nez. « Manhattan?... Broadway ?... Brooklyn?... Pourquoi pas la Ville d'en haut, les terrasses des « sky-scrapers » ?... Cela ferait beaucoup d'argent. Alors autant vous décider... Moi, à votre place, j'irais tout simplement aux « five and ten stores », chez Woolworth! » C'est ainsi que je me suis trouvée déposée, malgré moi, au seuil d'un de ces Babels ahurissants, où, pour 2 fr. 50 c., vous obtenez n'importe quoi, depuis la marmite pot-au-feu jusqu'au plus attrayant des peignoirs de bain. De cette matière intarissable comme l'entraille d'un volcan, le flot des articles manufacturés semble s'écouler, jusqu'à la voie publique, dans une ivresse de prodigalité, mimant la gratuité. Et la bonne humeur est donnée par-dessus le marché... Verreries de Baccarat, services de ruolz, coffrets de savon, tours de cou en lapin-zibeline, petits vêtements de faux chinchilla, tout, avec la même hâte et la même bonne grâce, vous est livré en bel emballage, sous la même faveur rose. Quatre

grains de gui en plus et une feuille parsemée d'étoiles d'or : « C'est l'approche de Noël », me dit une vendeuse...

***

Qu'il s'agisse d'édition ou de vie théâtrale, le même rythme électrique parcourt la vie américaine, soulevée par instants de ces vagues de fond qu'une habile technique de publicité ne suffirait pas à expliquer. Comme une épidémie saisonnière, toujours quelque « mode » sévit à l'arrivée du visiteur étranger.

Depuis mon départ du Havre, tous les Américains lisaient un même livre : « Gone with the Wind ». Quel sociologue m'analyserait le processus du triomphal succès rencontré par l'œuvre de Mrs Mitchell (une série d'épisodes sur la Guerre de Sécession)? « Gone with the Wind » traînait sur toutes les chaises du bord. « Gone with the Wind » m'obsédera à toutes les devantures de libraires. J'ai pu interroger dix Américains sans trouver plus de deux en défaut : ils avaient tous lu « Gone with the Wind ». 500 000 exemplaires vendus en moins de quinze jours. Et la vie de la romancière livrée au public sous l'éclairage le plus romantique.

N'est-on pas toujours sûr d'éveiller chez ce peuple réaliste, si « matter of fact », un goût attendrissant pour les aventures romanesques? Dernière nouvelle d'Amérique : le mot « love » désormais ne sera plus taxé sur les formules télégraphiques...

A mon arrivée à New-York, j'ai voulu voir jouer la pièce à la mode. C'était « Hamlet », deux fois joué. Sur une scène le célèbre acteur américain Leslie Howard, sur une autre scène le célèbre acteur anglais Gingould. Les préférences allaient à Gingould, et je dois avouer que je n'ai jamais entendu interpréter l'œuvre de Shakespeare avec un tel sens de l'hallucination, un tel dédoublement de la personnalité.

Je pense, d'autre part, à ce réalisme immédiat, si cher au public anglo-saxon, qui s'incarnait jusqu'au détail physique dans l'art d'une Helen Hayes, la grande créatrice de « Regina Victoria ». Un don de mimétisme, encore plus que d'interprétation, nous restituait tour à tour l'autoritaire et charmante figure de Victoria dans sa jeunesse, puis l'émouvante maturité

d'une Victoria surprise par l'amour, et puis enfin, dans sa vieillesse, la coutumière incarnation de la Reine Victoria. A ce dernier terme de l'évolution, les joues fraîches d'Helen Hayes se muaient véritablement en joues flasques et molles (« Je parle, me dit-elle, dans le dernier acte avec une pomme sous chaque joue... ! »).

Par ce souci du revêtement physique, de la figuration extérieure, poussé jusqu'au scrupule, l'art théâtral américain diffère profondément du nôtre, beaucoup plus symbolique et moins matériel. Un art aussi concret peut être plus véridique pour l'œil tout en l'étant moins par l'esprit. Il suppose en tout cas d'autant plus d'abnégation chez l'acteur qu'il exige de lui moins de psychologie. Un Français sur la scène a trop à faire de recréer pour oublier d'être lui-même ; un Français au surplus est trop individualiste pour se mettre jamais complètement dans la peau d'un autre personnage. Un Américain, au contraire, s'identifie tellement à son sujet qu'il finit aisément par n'être plus lui-même.

Inutile d'ajouter que, dans la logique d'une telle conception, les décors doivent être d'une absolue fraîcheur, la mise en scène très poussée, les figurants choisis et adaptés comme autant d'éléments nécessaires à cette synthèse vivante d'un spectacle qui sollicite plus et moins qu'un regard de l'esprit.

Des coulisses américaines, je ne dirai rien. Je ne connais que la loge d'Helen Hayes, où j'ai trouvé une femme exquise, simple et naturelle, si prompte à confesser la fatigue de son rôle épuisant. « Dire que je vais être obligée de jouer ce rôle pendant encore sept ans ! » (car après deux ans de succès à New-York, la pièce devra passer dans tous les théâtres de province des États-Unis).

Mais plus que l'art du Comédien ou du « Producer », c'est l'art du Dramaturge que j'eusse aimé juger sur la scène américaine. J'ai vu seulement « Dead-end », représenté depuis plus de deux ans. Trois actes de même décor : un faubourg pauvre de New-York touchant à de riches appartements; les enfants pauvres s'amusent et se disputent au bord d'un ruisseau. Nulle affabulation pour soutenir le mouvement de ce simple spectacle, pour prolonger le thème de cette « tranche sociale ». Une peinture animée, de tendance assez avancée, destinée, sans

action, à mettre en relief le seul contraste entre la vie des miséreux et celle des milliardaires de New-York. Une pareille pièce sur nos scènes françaises susciterait du malaise, des manifestations violentes, des polémiques. En Amérique elle tient toujours l'affiche, sans inspirer, semble-t-il, aucune haine de classe, sans provoquer rien d'autre, par moments, qu'un rire sympathique.

*
* *

Faut-il chercher dans le climat de New-York le secret de cet optimisme qu'on y respire, dès le réveil, comme une leçon d'indulgence, de libéralisme et d'alerte cordialité.

7 h. 30 du matin. Rideaux tirés sur un temps clair; froid sec; ciel magnifiquement bleu. Je ne connais rien de comparable à cette vivacité de l'air de l'automne new-yorkais. Une sorte d'allégresse semble parcourir, comme un champ magnétique, la couche atmosphérique au-dessus de la vaste cité, et des changements de température assez brusques, comme des sautes d'humeur, y viennent rompre à propos toute stagnation. Les fumées même, ni la poussière, ne sauraient prévaloir contre ce je ne sais quoi de salubre et de neuf, qui entretient entre ciel et terre, avec l'illusion de la pureté, la nourriture la plus stimulante. Sentiment de bien-être et d'euphorie, comme celui qu'on éprouve aux sports d'hiver. Cela explique peut-être le caractère naturellement enjoué du peuple américain, sa joie de vivre et son incomparable bonne humeur, ce « ressort », en un mot, qui donne toute sa saveur à l'épithète américaine : « springy ». Et certes, il en faut, pour entrer chaque jour du même pas dans une course aussi précipitée.

« Bonjour, Madame, vous avez fini de dormir? ». Et la jeune personne de douze ans, fille de mes hôtes, qui est entrée dans ma chambre avec une charmante décision, m'interroge déjà sur mon ordre du jour.

Tout en parlant d'autorité, elle a déposé sur mon lit deux journaux... je pourrais dire deux volumes. Comment se fait-il qu'un peuple aussi ménager de son temps puisse

s'accommoder d'une presse dont la lecture suffirait à remplir la journée?... Les annonces?... De quoi rêver!... 800.000 francs de publicité par jour, nourriture moyenne d'un grand journal de New-York.

On m'apporte trois jus de fruits. J'ai le choix entre un incomparable grape-fruit, de l'orange de Californie et le plus parfait des jus de tomates. (S'il y a encore des Européens pour considérer la tomate comme un légume, qu'ils aillent en Amérique faire amende honorable). Mais s'attarder à la saveur du fruit serait un fol espoir. Voici déjà l'irruption des premiers coups de téléphone. « Madame, comme Parisienne, peut-être vous intéressez-vous aux chiens aveugles? »... « Madame, j'ai à vous annoncer la fondation d'une très intéressante association, où je me propose de vous inscrire comme Membre d'honneur... » « Madame, puis-je vous demander une interview d'actualité? Comment pratique-t-on le divorce en France?... Les Françaises aiment-elles vraiment leur mari?... Aimez-vous les éléphants ou les ânes (les Républicains ou les Démocrates)?... Quel est maintenant le nombre d'étages dans les nouvelles constructions parisiennes?... Pouvez-vous nous dire si les fortifications françaises du XVIIe siècle valaient la construction en ciment armé?... ». Se précipiter dans son bain pour sauvegarder à temps l'organisation de sa journée.

*
* *

J'ai une carte spéciale pour la visite d'une prison. Il faut y être à 9 heures si l'on veut assister au filtrage des arrestations de la nuit. Usage bien américain, que tous les malfaiteurs arrêtés la nuit doivent passer en jugement le matin même.

Le dernier coup de filet de la police new-yorkaise me permettra-t-il d'examiner de mes yeux un de ces personnages fabuleux qui tiennent le milieu entre le condottiere et l'assassin : le « gangster » des grandes rubriques de presse, qui dispute la vedette aux plus romantiques personnages du cinéma, et dont le visage masqué, autant que les armes mystérieuses, hante partout ici l'imagination des jeunes collégiens?

A la prison de X... j'ai pu voir de la graine de « gangsters », mais cette graine n'avait pas encore fructifié.

Dans une pièce immense et nue, des fauteuils sont rangés comme dans un théâtre. Une toile blanche tendue, violemment éclairée par des projecteurs, forme le fond de « la scène ». Entre les spectateurs (l'école des détectives), et la toile, une sorte de chaire, où siège le juge. Deux policiers amènent les accusés, qui gravissent, un à un, l'estrade. Et l'interrogatoire commence :

« John, dit la Fleur Bleue, vous êtes accusé d'avoir commis un vol important dans la bijouterie de X... Est-ce vrai? » — « Oui, Sir » — Et la Fleur Bleue sourit gentiment. Il est correctement vêtu, parfaitement poli. On le prendrait pour un gentleman farmer prêt à retourner sur ses terres.

Frankie succède à la Fleur Bleue. « Détectives, regardez bien cet homme, qui se fait prendre pour un policier. Regardez-le bien! ». En fait, Frankie a vraiment l'air d'un policeman. Il est grand, bien balancé, élégant et flegmatique, mais cette froideur métallique cache une âme sournoise. Ses petits yeux gris se rétrécissent sur quelque chose d'implacable. « Un vrai gangster », murmure mon voisin. Et je ne m'étonnerais pas si celui-là devait occuper un jour la presse américaine.

Voici un pauvre diable qui semble sortir d'un tuyau de poêle. Ses cheveux, son front, sa barbe, ses vêtements, tout est fondu dans une couleur de suie. « Votre métier? » — « Chômeur. » — « Vous êtes accusé d'avoir volé trois choux et six carottes à la devanture d'un maraîcher. » — « Oui, Sir, j'avais faim ». — « Passez », dit le juge d'une voix étrangement nouvelle.

Une brute à cheveux roux occupe maintenant la scène. Chemise ouverte et maculée de sang, face sordide sous le poil, il tord, entre ses gros doigts velus, une sorte de chapeau mou défoncé que, par instants, il presse sur son cœur comme un fétiche. Mélange de férocité et d'hébétude, cette trogne d'ivrogne est belle comme une violente ébauche de Goya. « Vous êtes accusé de trafic de stupéfiants. » — Pas de réponse. « Votre nom? » — Pas de réponse. « Votre âge? » — Pas de réponse. « Êtes-vous sourd? » — On le saisit par les épaules et on l'entraîne hors de la scène.

Après cette « beauté rougeaude », comme l'appelait un détec-

tive, c'est le tour d'une grande négresse, tout empêtrée dans sa crinoline de faille usée. Des lambeaux de rubans et de plumes lui font un cortège d'illusoires atours. Sur sa tête, une étrange capote de marabout blanc et noir. « Mimi Pinson, vous êtes accusée de faux ». L'accusée laisse échapper quelques petits gloussements, et le juge, en silence, considère une pauvre fille égarée, trop naïve et trop jeune, peut-être, pour être bien méchante. « Vous ne recommencerez pas, n'est-ce pas? » — « Oh! non, Sir »... Pour descendre de la scène, Mimi Pinson trouve un grand geste charmant, éparpillant comme un bouquet desséché sa traîne de haillons, qui laisse aux planches quelques débris échappés d'une fête.

... Et la séance continue, du même train, avec ses épisodes, tour à tour inquiétants ou comiques, qui jettent parfois d'étranges lueurs sur la complexité du problème social en Amérique.

Je vois défiler en quelques minutes toutes les races, tous les pays. Équivoque résidu de toutes les déchéances au fin fond du creuset d'une société nouvelle. New-York est bien le lieu du monde qui réunit l'espèce humaine la plus hétéroclite. Pour saisir toute la variété de cette faune, il faudrait la surprendre dans certains repaires que je ne puis fréquenter. Je devrai me contenter de la classique visite aux grands quartiers ethniques.

*
* *

L'étonnement est grand de passer brusquement du New-York aérien au New-York italien. La ville nette et blanche et comme abstraite, la haute ville rigoureuse jusqu'au dépouillement de toute matière vile, fait place au monde provisoire où tout n'est que couleur, profusion et désordre. Aux devantures d'humbles boutiques, les panières d'osier frais mêlent aux fruits éclatants les denrées périssables. De jeunes garçons se battent à coups de grands navets, pendant qu'un essaim de petites filles en haillons se passent autour du cou des colliers faits de pommes d'api. Les femmes vêtues de velours noir, les poings aux hanches, caquètent hardiment sur le pas de leurs portes. Leurs yeux allongés ou violents, leur croupe large, leur

gorge haute, la nonchalance et la désinvolture de leur maintien, tout conspire à nous restituer un morceau de littoral italien, avec la chaude et volupteuse promiscuité de ses rapports humains.

Suis-je vraiment à New-York ? Le marchand de pâtes, sur la chaussée, trouve le temps de flâner en regardant avec complaisance son étal illustré de constructions en spaghettis. Des odeurs de citronelle, de thym et de muscade s'échappent des soupentes. Au coin d'une rue, un grand diable à l'échine misérable, dont les yeux sont plombés par la fièvre, chante au son de l'harmonica, sur un ton sarcastique, une mélodie amoureuse... Des cris d'oiseaux m'invitent aux fenêtres... Et puis l'intimité charmante des petites cages de perruches, après m'avoir fait escorte pendant des kilomètres, me délaisse soudain à l'orée d'un autre monde. Je perds la trace du quartier italien à l'instant précis où une rumeur abstraite m'annonce le reflux de New-York, ses rues sans âme et sans passé.

... Une reprise du film connu, ... quelques raccords sans intérêt, ... une coupure brusque : et d'Europe, je saute en Asie.

*
* *

Me voici attablée avec deux amies dans un restaurant chinois. Huit Chinois parlent entre eux, d'une voix sans accent et sur un mode très mystérieux, qui contraste avec l'exubérance italienne. Plus qu'ils ne mangent, ils goûtent, semble-t-il, une nourriture raffinée et subtile, aussi peu substantielle que possible. L'un d'eux sort un cornet animé d'un gros dé. Les yeux de ses compagnons s'éclairent..

Dans cette pièce en sous-sol, saturée d'épices et de thé au jasmin, dans cette pièce hors du temps où se compose goutte à goutte je ne sais quel philtre de silence et d'attente, où se tisse brin à brin je ne sais quelle trame de complots et d'intrigues, je cède doucement à la nostalgie d'un monde que j'ignore, cheminant à pas lents dans les fumées du songe, aux soieries suspendues d'un haut paysage d'Asie... « Étrange d'être là depuis si peu de temps... » me dit soudain une de mes compagnes. Et je compare alors sa petite figure claire et studieuse d'enfant sage, son frais visage de Virginienne aux

masques hermétiques de ces hommes coulés dans une autre matière de l'esprit et du cœur.

Les Chinois de New-York ont trouvé à leur convenance des ruelles étroites et montantes, des maisons à trois ou quatre étages, des devantures de bois. Affranchis de la verticale, ils propagent leur quartier comme un palétuvier. Pas un vrai magasin, mais partout des échoppes, des bazars, toutes sortes de bric-à-brac où l'on vend tout pêle-mêle, depuis les baguettes de parfum jusqu'aux longues robes somptueuses de belle soie brodée : lanternes peintes à grands traits, porcelaines fleuries, écuelles de laque, bols de cuivre et mille choses comestibles dans leurs boîtes fossiles... « Douce merveilles... » songe ma jeune Virginienne, qui voudrait tout acheter. (Hésitations entre l'éléphant de jade gros comme une noix et une main de Boudha en ivoire).

Cependant, plus merveilleuse encore nous surprend, comme une révolte de grillons derrière les volets de bois d'une boutique close, l'aigre dispute musicale d'un vieux disque de Chine : chant des grands acteurs femmes de Shanghaï sur fond de batteries de corne et de violons à deux crins...

Et la maison voisine est celle du barbier, où l'on voit aux vitrages, sur fond de laque blanche, des visages de buis tourner aux mains d'hommes plus souples que des femmes...

Tant de ferments pour l'imagination, tant d'amorces pour le songe, est-il possible que ce soit un repli de New-York qui nous en garde la surprise? Vivre à New-York, l'eussions-nous cru ? c'est sentir à tout instant, de la façon la plus imprévue, se dérouler sous nos pieds le tapis volant du magicien...

MARTHE DE FELS

(A suivre.)

TECHNIQUE DE LA CONFIANCE

Il ne faut jamais revenir sur le passé, ni refaire l'histoire. Je ne supposerai donc pas que le suffrage universel n'ait pas mis un terme brutal à une politique qui exigeait sacrifices et persévérances. Je n'analyserai même pas les méthodes financières que le Gouvernement actuel a mis à l'honneur. Car, quelles que soient les lignes générales de la politique suivie, on l'a dit, on l'a même trop dit, la clef qui ferme ou ouvre la voie qui conduit aux résultats, c'est la confiance.

Quelle confiance? Comment l'acquérir? C'est ce que je voudrais rapidement rechercher.

La réalité essentielle sur laquelle repose la confiance, c'est la monnaie. C'est en elle que croient ou que croyaient les hommes. Est-ce l'effet de la vieille habitude qui permettait avant 1914 d'obtenir de l'or en échange de billets? Est-ce au contraire un cas typique de la tendance innée de l'homme à faire confiance aux images de l'autorité du pouvoir public et plus généralement de l'organisation sociale? Je n'explique pas. Je constate seulement l'acte de foi que nos grands-pères et nous-mêmes refîmes quotidiennement.

Nous avons résisté longtemps à la réalité : nous ne pouvions pas admettre que le billet de banque pouvait changer de valeur réelle. Il nous apparaissait comme la valeur en soi, comme celle qui domine les autres et règle leurs relations entre elles. C'est donc toute une éducation à refaire, si vraiment la monnaie ne doit plus être qu'un instrument de politique commer-

ciale, de politique sociale ou de politique tout court. L'adaptation serait particulièrement difficile en France, car c'est précisément la marque des Français de croire en la pérennité des contrats et, malgré leur esprit frondeur, d'accepter pour valable tout ce qui porte l'estampille officielle. C'est pourquoi, bien qu'ils aient fait dans le domaine monétaire autant d'expériences que quiconque, ils restent accrochés à la monnaie, même quand on décroche celle-ci de l'or.

Peut-on espérer leur donner un autre caractère? Pour ma part, j'en doute. En tous cas, avant d'essayer de les diriger vers d'autres destinées, il faudrait connaître quelles sont ces destinées et savoir tout ce qu'on abandonne pour tâcher de les atteindre sans être sûr de jamais les rejoindre.

Disons-le nettement : c'est un des liens mêmes qui unissaient la veille au lendemain et qui, par là, donnaient à la vie une signification autre que quotidienne qu'on est en train d'éliminer en ruinant la foi dans la monnaie. Nos pères n'analysaient pas les raisons de leurs épargnes. Quand ils économisaient pour leurs vieux jours ou pour leurs enfants, ils pensaient instinctivement que l'avenir tiendrait les promesses du passé. Et c'est sur un sentiment du même ordre que repose le mécanisme même d'une banque d'émission et du crédit sous toutes ses formes. Sur quoi se base en effet toute opération d'escompte ou de crédit, sinon sur la quasi-certitude, fondée sur le travail accompli dans le passé, que le travail de l'avenir immédiat ou éloigné entretiendra le capital et lui permettra de produire des intérêts?

Arrêtons-nous là un instant. Je le sais : le passé peut quelquefois peser lourd sur le présent. Je n'ignore pas que les débiteurs les plus honnêtes ont quelque raison souvent de souhaiter qu'on amenuise le fardeau qu'ils supportent. Les prix peuvent s'abaisser, rendant plus lourd le poids effectif des charges. C'est entendu. Mais il ne faut quand même pas oublier qu'en sacrifiant le passé au présent, en tenant toujours plus compte des besoins vrais ou supposés de ceux qui savent parler fort, on sacrifie du même coup l'avenir, et qu'on risque d'empêcher le producteur de demain de retrouver les concours grâce auxquels le producteur d'aujourd'hui a vécu jusqu'à présent.

Je l'ai dit : je ne veux pas revenir sur le passé. Admettons qu'après les élections dernières, qu'après la condamnation par le suffrage universel de la politique jusque là suivie, l'heure était venue de procéder à l'allègement du fardeau qui pesait sur les débiteurs et sur le plus chargé d'entre eux, l'État. Ce qu'on appelle « l'alignement monétaire » est censé y avoir pourvu. Mais, on l'admettra bien, la dévaluation est une expérience qu'il suffit d'avoir imposée deux fois à une même génération. La répéter une fois encore donnerait le sentiment trop aigu que la croyance dans la pérennité de la monnaie n'est qu'un fétichisme sans fondement. Par là même, les hommes seraient amenés à ne vivre plus qu'au jour le jour et toute entreprise qui aurait à compter sur l'avenir serait abandonnée. Qu'on le veuille ou non, les aspects industriels de la civilisation ne subsisteront que dans la mesure où se raffermiront et la monnaie et l'idée que la valeur de la monnaie durera plus que les réalisations qu'elle permet.

Je le sais bien : à la constance de la valeur de la monnaie on oppose celle du pouvoir d'achat. Je constaterai seulement que cette opposition est de date récente et qu'aussi longtemps qu'on a honoré la monnaie comme elle méritait de l'être, les variations des prix qui se produisent aujourd'hui en quelques années, voire même en quelques mois, s'étalaient autrefois sur de si longues périodes qu'elles n'apportaient aux producteurs qu'une gêne passagère. Il n'y a eu d'exception que pour les lendemains de guerre. Et je pense ici aux jours sombres qu'a vécus l'Angleterre après sa résistance aux entreprises napoléoniennes. Les problèmes, eu égard aux ressources dont on disposait alors, étaient aussi vastes qu'aujourd'hui. La misère des peuples, combien plus grande ! Et l'on a su trouver les formes d'exploitations et les formules de politique qui devaient permettre, sans sacrifier le passé au présent, sans engager l'avenir, de sortir des impasses et d'adapter un monde en pleine évolution à des principes qui étaient encore plus sentis que définis.

Quels sont ces principes? Comment les réintroduire dans notre action ? C'est ce que je voudrais maintenant essayer d'exposer brièvement, sans séparer les finances publiques et les finances privées, car elles sont indissolublement liées.

Première idée : le crédit n'a sa justification que dans la mesure où il n'est pas artificiel. Il doit venir au moment où l'augmentation de la consommation impose à l'industrie et au commerçant d'élargir leurs installations au delà de leurs moyens actuels ou bien les oblige à étoffer leur fonds de roulement. L'exemple britannique est là pour le montrer : si la politique d'argent à bon marché suivie par la Banque d'Angleterre a produit les effets d'ailleurs indiscutables qu'on lui attribue, c'est qu'elle a permis de financer la réorganisation de l'industrie anglaise. Celle-ci, elle-même, avait à satisfaire une consommation de produits nationaux accrus du fait que l'établissement du tarif douanier en 1932 rendait plus difficile l'approvisionnement du Royaume-Uni en marchandises étrangères. Le crédit a été distribué selon les besoins effectifs des producteurs, c'est-à-dire selon les besoins effectifs des consommateurs, sans intervention de la puissance publique. Je crois que toute autre méthode et qu'en particulier celle qui consiste à obliger, on peut presque le dire, les entreprises à emprunter ne peut qu'aggraver le désordre économique.

Ensuite, est-il souhaitable, comme le pensent certains théoriciens, de créer à tout moment du crédit ? Tel n'est pas mon sentiment. Je ne suis pas opposé par principe à l'endettement, lorsque cet endettement correspond à des fins productives. Mais justement, c'est le volume des richesses à créer en un instant déterminé qui limite le volume des emprunts qui peuvent et doivent être émis. Lorsque par exemple, vers 1850, on a construit tout l'équipement français en chemins de fer, l'endettement correspondait à un enrichissement indiscutable du pays.

Mais si l'endettement n'est destiné à donner aux habitants d'un pays que des satisfactions d'ordre surtout psychologique, il faut faire bien attention. Dans un pays qui n'est qu'insuffisamment producteur de matières premières et qui produit très cher celles qu'il produit, les statistiques du commerce extérieur accusent un déficit rapidement croissant qui, dès l'instant où on ne le compense pas par d'autres revenus, prouve tout simplement que l'on vit sur le capital accumulé dans le passé sans se préoccuper des ressources qui lui succèderont.

Mais, dira-t-on, s'il ne faut prêter que pour créer de la richesse, l'État ne devrait jamais emprunter. Ce serait exact si l'État n'avait à faire face qu'à des dépenses annuelles de caractère régulier et ne se voyait imposer, soit par les circonstances internationales, soit par la nécessité de se substituer pour certains grands travaux à l'initiative privée, d'entreprendre des tâches dont les unes pèsent sur le présent tandis que d'autres profiteront à l'avenir. Mais, même lorsqu'il s'agit de grands travaux, encore faut-il examiner avec attention s'ils correspondent effectivement à des besoins et également si la collectivité qui les entreprend n'a pas déjà engagé pour longtemps toutes ses ressources. On aura beau réformer les finances locales, multiplier les organismes, d'ailleurs sans ressources, chargés de les alimenter, on n'empêchera pas que beaucoup de nos collectivités locales sont déjà tellement accablées qu'il ne peut plus y avoir pour elles d'endettement productif.

Quant à l'emprunt qui peut être rendu nécessaire par un déséquilibre du budget provoqué lui-même, mettons par les obligations de la défense nationale, je serai le dernier à en contester la légitimité. Mais plus que jamais je voudrais que l'on se souvînt que seule la productivité des capitaux investis dans les entreprises privées dote le prêteur éventuel des ressources grâce auxquelles il souscrira, en même temps qu'elle alimente la fiscalité par l'intermédiaire de laquelle l'État se procurera les fonds nécessaires au service des emprunts contractés.

C'est donc la rentabilité présente et celle des années immédiatement à venir qui déterminent le volume des emprunts que l'État peut penser à lancer sur le marché. La plus élémentaire prudence exige qu'on ne spécule qu'avec discrétion sur cette rentabilité subordonnée à tant de facteurs. Il serait bon à cet égard de s'inspirer de l'exemple véritable de la nation dont on dit qu'elle sait mieux que toute autre manier le crédit, je veux dire l'Angleterre. Le Gouvernement Macdonald n'a pas emprunté pour créer la prospérité, il n'a lancé sa première opération de crédit à long terme qu'en 1933, c'est-à-dire à un moment où la preuve était faite que l'industrie britannique avait, dans son ensemble, retrouvé des marges de profit.

*
* *

Ce n'est pas par hasard que je reviens presqu'à chaque instant sur l'exemple de l'Angleterre, car son histoire, au cours des cinq dernières années, forme la contre-épreuve des idées que je viens d'exprimer. Et je ne saurais mieux faire pour étayer mon raisonnement que de retracer les étapes principales de l'expérience britannique, dont on sait qu'elle au moins a abouti à des résultats concluants.

On se souvient des conditions dans lesquelles la livre a été, en 1931, décrochée de l'or. Les Britanniques n'avaient pas choisi leur heure. Mais, s'ils l'avaient choisie, elle n'aurait pas pu être plus favorable.

Dans le monde entier, les prix sont à la baisse et les stocks à liquider. Aux forces de déflation en œuvre, la dépréciation du sterling apporte son entier concours. Les prix britanniques se rajustent assez rapidement, sans intervention, aux prix mondiaux en forte baisse. Ceux des débiteurs de l'Angleterre qui détiennent de l'or veulent profiter de la prime inespérée avec laquelle ils peuvent se libérer. Ils envoient à Londres leur métal précieux et ainsi reconstituent un stock monétaire qui, grâce à une politique financière très stricte, va permettre au taux de l'argent de tendre vers les niveaux les plus faibles.

L'introduction, en 1932, d'un tarif douanier général incite l'industrie anglaise à se rééquiper pour fournir au marché national des produits achetés jusque là en totalité ou en partie à l'étranger, en même temps que sont prises toutes les précautions pour que les droits d'entrée ne protègent que les corporations où sera tenté un effort pour l'amélioration des prix de revient. Dès juillet 1932, les industries qui travaillent pour produire des biens de production commencent à s'animer et cette animation va crescendo. Dès la fin du premier semestre 1933, des marges bénéficiaires sont retrouvées, le chômage diminue, la masse des salaires payés augmente. Aussitôt la fraction du pouvoir d'achat qui peut être affectée aux biens de consommation se trouve accrue et les industries travaillant à leur production voient augmenter leur volume d'affaires.

La situation budgétaire autorise, en juillet 1933, le Gouver-

nement à tenter une vaste conversion qui s'achève triomphalement. La baisse du taux de l'intérêt en est consolidée. L'industrie du bâtiment, du coup, reprend, et son activité ne cesse de se développer jusqu'aux derniers mois de 1935, date à laquelle le réarmement intensif provoque une nouvelle vague de commandes à l'industrie, cependant que, à partir de la même époque, l'amélioration très nette de la situation dans les pays producteurs de matières premières, clients de l'Angleterre, permet aux industries exportatrices (textile, automobile, constructions navales) de récolter des commandes importantes.

Tel est le processus des événements dont l'Angleterre a donné le spectacle. Je ne dirai pas que l'économie y ait été libre. Mais j'affirme, avec preuves prêtes à être données, qu'elle n'a été truquée par aucune intervention arbitraire. Les Anglais ont su se servir de toutes les données favorables à l'heure où elles se sont présentées. Ils ont fait preuve d'une méthode et d'une maîtrise de soi admirables. Ils ont usé de patience. Ils ont su corriger par de lentes approximations les facteurs qui jouaient contre eux. Ils ont tenu compte de l'élément temps. Et encore reconnaissent-ils la fragilité de l'œuvre accomplie et proclament-ils bien haut qu'elle a besoin encore des plus grands ménagements.

Nous sommes loin des théories simples exposées à la tribune du Parlement ou à la radio par le ministre français de l'Economie nationale, plus loin encore des affirmations définitives de M. Vincent Auriol et des attitudes « a-prioriques » du Président du Conseil.

On voit tout ce qui sépare des hommes d'État qui ont compris de quoi est faite la confiance et un Gouvernement qui croit que l'optimisme officiel suffit à tout.

MARCEL RÉGNIER
Sénateur, ancien Ministre.

LES ÉCOLES DU SENTIMENT

I

J'ai fait la connaissance de Philippe Desgenins à la rentrée de « quatrième », un de ces matins d'octobre où les lycéens, la serviette garnie de livres et de cahiers frais, épient les nouvelles figures de copains et, d'emblée, orientent leurs sympathies. Je me souviens mal : je ne distingue plus au juste comment Philippe était en troisième, en seconde, car les images que j'ai de lui se superposent. Jours de « composition » où la classe bourdonne à peine, tandis que le professeur, qui nous a donné en pâture coriace un texte de Sénèque, trône dans sa chaire, insensible au regard que je lève sur lui entre deux combats avec le dictionnaire et le philosophe. Philippe, assis devant moi, ploie son buste mince et n'a pas l'air d'hésiter, tant sa plume avance régulièrement... Puis voici un souffle de vent aigre sur les pelouses galeuses de la Muette où nous jouions parfois au foot-ball. Mais Desgenins s'essoufflait vite, et la mèche brune déplacée par le jeu et collée à sa tempe lui donnait soudain l'air claqué... Surtout je revois les innombrables rentrées coude à coude, après le lycée, dans les après-midi de printemps qui font les souliers poudreux. Il habitait avec sa mère, près de chez nous, avenue de Messine, l'entresol du même immeuble que ma grand-mère. Le hasard de ce voisinage avait resserré notre camaraderie qui baguenaudait volontiers devant les devantures. Celles des libraires de quartier nous retenaient : j'avoue que

j'y guignais surtout les illustrés — et les moins décents — agrafés derrière les vitres. Desgenins était moins curieux que moi, ou curieux de choses moins légères. En somme, je ne savais rien de son cœur, ni lui, du mien. Aussi averti que nous tous à quinze ans, il ne recherchait pas, comme tant d'autres, les sujets scabreux et ne disait pas de gros mots. Mais je me souviens des brusques accès de gaîté qui continuaient de rire dans ses yeux verts après que son visage régulier avait repris sa gravité.

A vrai dire, je n'ai remarqué tout cela que beaucoup plus tard, par la résurrection des souvenirs, puisqu'un adolescent n'est guère attentif qu'à soi-même ou aux actes encore mystérieux des adultes. Pourtant je sais que je trouvais beau ce camarade. J'enviais sa tournure, la soyeuse docilité de ses cheveux, les miens, crépus, demeurant rétifs à la brosse mouillée et aux plus puissants cosmétiques. Il parvenait à n'avoir jamais les mains sales. Ses cravates aussi m'impressionnaient : souvent venues de Londres, elles semblaient nouées avec un rien de nonchalance. Mes parents connaissaient un peu madame Desgenins, sa mère veuve, et je la savais riche, à en juger par le coupé bien attelé qui, les jours de très mauvais temps, menait parfois Philippe au lycée ; et il m'arrivait de croiser, selon la saison, ce coupé ou une victoria, traversant au pas le Parc Monceau, avec une jolie dame blottie dans sa pénombre ou souriante sous une ombrelle. Mais les remarquables cravates de mon camarade, et certain porte-mine en or, me semblaient des signes de luxe plus décisifs encore, parce que plus immédiatement convoitables par un lycéen. Quant à nos études, nous y faisions, lui et moi, figure assez ordinaire pour n'avoir point à nous jalouser. Le bachot de rhétorique, passé côte à côte et sans éclat mais non sans des anxiétés communes, cimenta une camaraderie proche déjà de l'amitié.

Au début de notre « philo » — nous avions seize ans et demi — Desgenins manqua fréquemment le lycée. Il m'avoua qu'il devait se reposer, souffrant d'une hanche. Ses absences, vers Noël, se multiplièrent. Dès lors, j'allai souvent lui porter des notes prises en classe. Lui dont l'élégance m'avait toujours légèrement ébloui, me devenait soudain plus proche, à

cause de son état. Allongé sur un divan, les pieds sous un châle, et le visage un peu serré, il m'accueillait avec la vivacité d'une parole ou d'un regard qui semblait vouloir compenser l'immobilité forcée du corps. Bien des fois j'ai ramassé la pile de livres et de cahiers qu'il avait culbutée du guéridon sur le tapis, en me tendant vite la main. Certains dimanches, avant de monter dîner au second chez ma grand-mère, je passais de plus longs moments avec lui. Et, tandis que la pluie de février brillait sur les vitres, nous évoquions — déjà ! — l'étouffante Sorbonne de juillet et le trac renouvelé d'un bachot qui nous obligerait à disserter de métaphysique, ce que nous redoutions par-dessus tout.

Près de cette chaise longue, j'étais embarrassé, comme la jeunesse l'est devant la maladie. Je craignais d'humilier Desgenins par ma sympathie et n'osais, pourtant, n'avoir l'air de rien. Je me rappelle un crépuscule où, après un silence, et comme j'allais le quitter, il proposa que nous ne nous appelions plus par nos noms de famille, comme au lycée, mais par nos prénoms.

— A présent, tu viens à la maison, tu connais ma mère, tout ce qui m'entoure, mon cher Henri.

Il avait presque l'air gêné. Il me sembla que nous faisions brusquement un grand pas l'un vers l'autre.

— Ce pauvre petit Desgenins, — me dit mon père à table — il faudrait l'emmener à la mer ou à la montagne...

Ma mère avait rencontré madame Desgenins qui lui avait parlé de Philippe. Et là, entre mes parents, le ton de voix de mon père, les tristes yeux bleus maternels, me firent soudain, plus que mes visites à mon camarade immobile, comprendre qu'il était menacé. Lui, il plaisantait toujours :

— Sacrée croissance ! Mais bientôt, tu verras ça... Quand je serai sur pattes, j'aurai encore grandi et tu auras l'air d'un nain, toi !

Nous riions un peu. C'est une forme de la pudeur chez les garçons.

Je fus invité à passer les vacances de Noël en Suisse. Un mot de Philippe vint m'y annoncer qu'il partait pour Berck-

sur-Mer, que ce serait rasant — défense de marcher — qu'on le roulerait sur la plage dans une petite voiture chaise longue. « En daumont comme M. Loubet ! Mais les brises marines chargées d'iode me rendront, paraît-il, un aplomb de discobole. Et je travaillerai avec un ancien Normalien devenu je ne sais quoi, là-bas. »

J'ai retrouvé hier, jaunie, dans un volume de Kipling, cette petite lettre. Cela m'a lancé à la chasse de mes souvenirs, tant d'années après.

Or, l'absence de Philippe dura. Nous nous écrivions parfois. Ses lettres, d'un entrain factice, ne me parlaient pas de son état. Mais j'étais à présent renseigné par ma mère, car une de ses amies d'enfance, que j'appelais jadis « tante Hatty », madame Armandier, intimement liée avec madame Desgenins, était rentrée à Paris après trois ans passés à Londres où son mari était à l'Ambassade. Elle créait un nouveau lien entre Berck et nous. Sa fille de seize ans, Muriel, était la filleule de madame Desgenins.

— Henri Marlier, vous êtes une espèce de cousin — me dit Muriel dès notre première rencontre en avril, à une matinée dansante chez les Legrère dont le rez-de-chaussée ouvrait sur les lilas d'un jardinet clos de grilles, en bordure du Parc Monceau.

Je ne trouvais pas jolie cette grande fille, peut-être à cause de sa hardiesse où je crus voir du dédain. Ses cheveux blonds pâles bouffaient sous un ample chapeau de paille. Nattés en huit sur la nuque, ils y formaient un motif brillant, soutenu par un nœud de moire aplati. Elle portait une robe demi-longue, en mousseline, qui me rappela Charlotte, vue à l'Opéra-Comique en février, près de son ami à bottes et pistolets. Les longs pans d'une ceinture bleue se soulevaient autour de Muriel dansant. Son buste, assez épanoui déjà, et sa taille aussi, gardaient un peu de l'épaisseur enfantine. Je décidai en moi-même qu'elle était encore « backfish » — car une sensation d'amour-propre blessé m'irritait à fleur de peau et, laissant là Muriel, je m'élançai vers une de mes jeunes amies qui m'épiait et qui passait pour ravissante.

Vers la fin de l'après-midi, je me retrouvai devant Muriel Armandier dans l'embrasure d'une porte-fenêtre que voilait le crépuscule. Les deux salons s'étaient presque vidés. Seuls, quelques couples fervents et las y bostonnaient encore. Les mères, — elles accompagnaient en ce temps-là leurs filles dans le monde, même l'après-midi, — les dernières mères puisaient un ultime courage dans des tasses de café glacé, au delà du piano et du violoncelle, devant une jardinière de grands hortensias. Les chaises or et cramoisi, le long des murs, étaient désertes. Muriel tenait levée sa figure, une figure de chatte aux yeux noisette. Je la crus prête, encore, à se moquer de moi : n'était-ce pas un rire proche qui gonflait à peine son cou nu? Elle faisait une moue. J'ignorais que ce fût l'expression involontaire d'un visage encore inconscient de sa coquetterie, et je n'éprouvais que la certitude ambiguë de ma propre maladresse. Muriel devait avoir un an de moins que moi. Quinze ans... Pour la première fois je sentais qu'une de mes danseuses était une femme. Non qu'elle me troublât ou me tentât autrement que ses pareilles. Mais je percevais soudain, entre une créature de mon âge et moi-même, une forme d'hostilité possible, ou de complicité, qui m'inspirait quelque orgueil tout en me déconcertant. Or, elle ne m'avait presque rien dit. Alors, sans un mot, je lui pris la taille et nous nous mîmes à danser.

— Philippe Desgenins est votre ami? — prononça-t-elle bientôt dans mon oreille que grattait l'aile du chapeau. — C'est aussi le mien.

Il me sembla qu'elle devenait soudain docile, flexible, elle, d'abord un peu raidie dans mon bras.

— Pourquoi donc, Mademoiselle, disiez-vous que nous étions presque cousins, vous et moi?

— Parce qu'au temps où ma mère vous tutoyait, vous l'appeliez tante Hatty, je crois...

Je l'entendis rire. La musique se tut, je me sentis très bête.

— Moi, je vous appellerai peut-être Henri, la prochaine fois.

— N'attendez pas.

— Si... je veux d'abord savoir mieux qui vous êtes... — dit-elle avec froideur.

Nous étions face à face, hors des bras l'un de l'autre.

— Philippe et moi sommes intimes, — déclarai-je d'un ton destiné à convaincre cette nouvelle venue de son infime importance.

Muriel tira son gant jusqu'à son coude. Elle se tenait les pieds écartés, comme une petite fille. Elle riposta :

— Je vais à Berck, cette semaine, en séjour chez ma marraine. Que dois-je dire à votre ami intime?

Décidément, c'était elle qui, ce jour-là, mènerait ou romprait à sa guise notre entretien. Par bonheur, sa mère lui faisait signe. Madame Armandier, grande, mise à ravir, me plaisait beaucoup, non sans m'intimider. Cependant, Muriel, d'un ton d'enfant qui récite :

— Avant que nous vivions à Londres, je passais toujours avec ma mère les vacances de Pâques dans le Berry, à Boëcy, chez Philippe... enfin chez ma marraine. Vous connaissez Boëcy?

— Non.

— Pas possible! Oui, j'adore Philippe. Miss Jones désapprouve beaucoup que je le tutoie. Vous a-t-il parlé de moi?

— Pas un mot, Mademoiselle.

Je crus alors marquer un point : nous rejoignions madame Armandier, Muriel tourna vers moi un regard mordoré sous des cils obscurs : un regard que je sentis me toucher le visage, me faire les joues chaudes. Comme elle était agaçante!

— Nous parlerons de Philippe, Monsieur, la prochaine fois... Allez-vous chez les Gillabaud, dimanche?

— Oui, — fis-je, soumis.

Le soir, à la maison, une idée m'irrita continuellement : pourquoi Philippe m'avait-il toujours tu l'existence de Muriel? Était-ce qu'il la tenait pour « nulle et non avenue », comme nous disions. Ou bien, au contraire...?

— Tu as l'air bien grognon, — observa mon père. — As-tu bu trop d'orangeade?

Je n'ose croire que cette remarque m'ait fait prendre une mine beaucoup plus amène. Et je me retirai noblement pour aller travailler. Mais je lus du Francis Jammes et, désorienté, mélancolique, je me demandai si c'était, au fond, bien difficile d'écrire des vers ravissants sur les jeunes filles, aimées ou non...

*
* *

Après Pâques, le bachot approchant, je résolus de ne plus danser. Non pas qu'ainsi je travaillasse beaucoup mieux, mais je me figurais faire un sacrifice propitiatoire qui amadouerait les dieux, c'est-à-dire, d'avance, mes futurs jurés que j'évoquais comme Eaque, Minos et Rhadamante, examinateurs aux Enfers.

Or, à la mi-juillet, ayant franchi l'épreuve avec une aisance que je juge encore miraculeuse, je partis, muni d'une raquette et d'une admirable valise toutes neuves et commémoratives, pour passer trois semaines à la mer, à Eastshore, plage modeste, récompense promise depuis longtemps. Dès le quai de Douvres, j'eus la sensation d'être un homme, — et un homme nouveau, — rien qu'à négocier en un anglais laconique l'achat d'un *tea-basket* avec un gamin qui parlait si couramment sa langue maternelle. A Eastshore, quelques heures plus tard, j'ouvrais la valise admirable — elle avait déjà une éraflure ! — dans un cottage-pension de famille recommandé à mes parents pour son bon genre et ses prix doux. J'étais donc à l'étranger, — sans Mentor, ce qui me plaisait plus que tout. Mon père, au départ, m'avait dit quelques mots sibyllins, affectueux, et mal écoutés par moi, sur mes devoirs envers moi-même... Sans doute faisait-il allusion aux femmes. A vrai dire, une de mes cousines, mariée à un Britannique, passait un mois dans un hôtel d'Eastshore et constituait une vague délégation familiale près du bachelier soi-disant libre de gouverner sa dix-septième année. Or, ma cousine m'introduisit dans deux villas amies, puis, parfaite, s'effaça. J'avais trouvé des compagnons de bains, de périssoire, de tennis. Le monde est petit : mes cousins s'étaient rencontrés à Londres avec les Armandier. Ils nommèrent Muriel en passant.

Je l'avais revue plusieurs fois, ce printemps-là. Et, à l'infime palpitation que son nom me donna, sur la terrasse d'un *Excelsior* d'où l'on voyait, à l'horizon de la mer anglaise, diminuer un vapeur noir, je m'aperçus que Muriel, au fond de moi-même, attendait.

Ce soir-là je sortis, dans mes meilleurs pantalons de flanelle

blanche. Et comme j'errais seul sur le môle au bord de la vague amère et calme qui devenait obscure peu à peu, je me mis à penser à cette curieuse fille. J'en laissai éteindre ma pipe B.B.B. *(best british briar)* que j'avais fumée jusqu'à cette minute avec ma piété coutumière. Des mouettes, en s'éloignant, piquaient leur cri comme une aiguille dans le doux grondement du flot. La première étoile tressaillit. Je croisais des garçons nonchalants en *blazers*, des jeunes filles encore claires dans le crépuscule, des couples en tenue de soirée. Je saluai certains de ces promeneurs estompés. Mais ce que je voyais nettement en moi, c'était une amie de seize ans, aux cheveux pâles : une adversaire à la voix un peu narquoise, un peu rauque.

N'était-ce, au fond, qu'une petite fille? D'emblée nous en étions tous deux arrivés à une espèce de camaraderie : ma mère et la sienne, ranimant tous leurs souvenirs communs, se voyaient sans cesse. Un soir, — après un « dîner presque de famille », comme l'avait spécifié madame Armandier en m'y invitant avec mes parents et deux intimes, — nous avions bavardé, Muriel et moi, sans penser à nos paroles, je crois, côte à côte sur un canapé, à l'écart des « ancêtres ». Elle tenait serrés l'un contre l'autre ses escarpins tout neufs. Sur ses genoux joints s'ouvraient ses mains aux ongles d'enfant. Une petite aigue-marine cernée d'émail blanc luisait ingénument à l'annulaire gauche. Sous la lampe du salon maternel, combien Muriel devenait différente ! Moins libre, moins assurée, quoique rapprochée de moi par le consentement — et la distraction — de nos parents. Une enfant, oui, faite pour obéir, se tenir droite, brosser sagement ses cheveux qui bouffaient au-dessus du front et de l'oreille avan tde se nouer en catogan. J'étais troublé de la voir ainsi chez elle, au milieu de ses habitudes. Sa mère, causant avec la mienne, l'interpella :

— Va chercher la ceinture que je t'ai donnée hier, chérie, pour la montrer.

Quand Muriel revint, balançant la courroie cramoisie, je vis qu'elle s'était repeignée : tout à l'heure une mèche s'échappait au bord de l'oreille. Et, aussitôt, Muriel m'apparut plus familière et pourtant plus mystérieuse, parce qu'elle sortait

de sa chambre déjà préparée pour la nuit, sans doute. Sa chambre, endroit si voisin et si secret.... Mais elle se mit à servir l'orangeade avec application. Et sa mère, en souriant :

— Je pense que vous avez parlé de Philippe, tous les deux. Car Muriel est, elle aussi, sa grande amie.

— Bien sûr, Madame.

Nous n'avions pas même prononcé son nom. Mais l'expression attendrie, complaisante, de madame Armandier me déplut. Pourquoi Philippe, toujours?

Au moment du départ, Muriel qui se trouvait en arrière avec moi me dit, un petit éclair dans l'œil :

— C'est drôle! vous avez l'air gêné, ici. Avez-vous peur?

Peur! Je pris sa main qui pendait à côté de la mienne, le long de sa robe rose. Elle me la laissa quelques secondes, puis se dégagea et s'en fut vers « les ancêtres » qui, proférant des adieux, ne nous regardaient pas.

. . . . . .

Au bout de la plage d'Eastshore, je rencontrai un groupe de camarades, filles et garçons. Après quelques « hallos! », nous marchâmes ensemble vers les falaises où le clair de lune s'essayait, filtrant parmi les nuages tièdes. Me souvenais-je alors de Muriel? Je me disais que rien n'est fallacieux comme ces futures femmes, seules accessibles pourtant à un garçon de dix-sept ans qui se sent devenu homme sans l'avoir encore prouvé à une autre, ni à lui-même. Inexpérience, convoitises et timidité se battaient en moi, dans cette nuit marine et bénigne, auprès de ces inconnues proches, prêtes à tant de choses peut-être. Age de l'ignorance et de l'impureté, où un garçon prétend tout savoir parce qu'il croit avoir « tout lu » — et le pire! — sur ce qu'il imagine être l'amour. Déshabillages des affreux petits journaux de papier rose. Propos grivois entre copains; lectures sournoisement fiévreuses qui nous font surprendre une paysanne de Zola culbutée dans le foin, une femme de chambre de Mirbeau, ou Valmont, le souffle court, dans l'alcôve de Cécile, ou *Aphrodite*... Et jamais pourtant nous ne serons, de toute la vie, aussi prêts à rêver au regard baissé de Clara d'Ellebeuse, ou à enfermer dans le boîtier de notre montre, après un pique-nique, un myosotis. On espère

toutes les femmes sans savoir encore si l'on sera cruel avec elles toutes ou bien dupé, ni qui, d'elles ou de nous, sera le plus souvent victime de l'autre.

... A mon côté, une grande fille d'Angleterre, assez âgée, — vingt ans, je pense, — ralentissait le pas, en arrière du groupe où deux garçons indifférents et familiers grommelaient parmi leurs compagnes qui cherchaient à nommer les étoiles. Ma compagne à moi m'assurait avec douceur, en s'appuyant contre mon coude, que je parlais *such a perfect English*. Puis elle se tut. Les haies de sureau devenaient très hautes, à gauche et à droite du chemin : je retins Lilian par son bras, maigre sous la manche. En ce temps-là, le bas des jupes touchait l'herbe. Les tailles, même de vingt ans comme celle-là, étaient corsetées ; les chemisettes d'été, au col montant, semblaient ne vouloir ne laisser libre et offert que le visage où la bouche sans fard gardait un effacement mystérieux.

— Je suis si triste ! — venait de murmurer Lilian qu'un certain Jim, en effet, ne regardait plus depuis une semaine. — Mais vous êtes trop jeune pour comprendre, quoique de Paris !

Elle habitait le même cottage-pension que moi. Or le clair de lune touchait les flèches de feuillages, appelait les effusions. En avant de nous, les quatre autres étaient cachés par un tournant, et le bourdonnement de mon cœur m'empêchait de savoir s'ils se taisaient, s'embrassaient ou épelaient encore des constellations. Et, tout à coup, j'enlaçai Lilian dans son tailleur de toile dont ma main écarta la longue jaquette ouverte. Nous chancelâmes vers une sorte de banc rustique. J'étais plein d'orgueil.

— Je suis si triste, soupirait-elle. Ne soyez pas méchant... *Don't be naughty*... Vous êtes si jeune...

Je compris bien que, si elle m'abandonna ses lèvres immobiles, ce n'était pas vraiment moi qu'elles accueillirent, mais un absent, un infidèle. Et moi de même : j'embrassais non pas Lilian, mais une ombre, une occasion de n'être plus seul. Puis, sur cette bouche qui céda, j'aspirai soudain, comme un philtre qui faisait de moi un homme, l'étrange soupir de cette fille, de son désir, de son abandon. Elle s'écarta, replaça d'aplomb son grand canotier — si incommode ! — et se mit à marcher vite comme pour se fuir soi-même, plutôt que

pour obéir aux coups de sifflet des *boys* qui, là-bas, essayaient de nous rallier.

Dix minutes après, dans une espèce de kiosque illuminé près des hôtels, j'offrais trois glaces à mes compagnes, tandis que leurs compatriotes, des hommes de dix-neuf ans, me faisaient boire mon premier whisky, un peu amer. Lilian ne regardait personne, semblait étonnamment réservée. Et déjà j'entrevoyais que, l'un de ces prochains jours, j'aurais peut-être en elle une maîtresse clandestine, anglaise, et très convenable.

... Hélas, quand je me rembarquai à Newhaven, je n'emportais pas des Iles britanniques la palme de ce triomphe-là. Non : avec ma valise et ma raquette, à peine quelques minces lauriers amoureux... Je les avais cueillis d'une main encore timide, une après-midi d'orage, dans un creux de falaise où Lilian — secrétaire d'un avocat londonien — avait voulu que nous allions lire Omar Khayyam sous un ciel qui nous étouffait. Il y eut aussi un soir où le vilain petit salon du cottage fut désert autour de nous, grâce à un feu d'artifice qui fascinait tout Eastshore sur le môle. Nous étions dans l'obscurité, sous un palmier — artificiel, je crois, — au bord d'un sofa rouge où Lilian, un peu essoufflée, mais résolue dans sa demi-résistance, m'assurait que je n'étais qu'un enfant épouvantable et qu'elle ne songeait, elle, qu'à se marier. Tenait-elle essentiellement à m'en convaincre? Je ne sais : mais j'avais tout juste dix-sept ans — et je la crus.

. . . . . .

... Avant de rejoindre mes parents en Haute-Savoie, j'étais invité à passer quelques temps à Boëcy, dans le Cher, chez madame Desgenins.

*
* *

Un côté du parc de Boëcy était longé par une étroite rivière bordée de trembles et de frênes où, même à travers le feuillage d'été, on distinguait, çà et là, comme des boules sombres, les nids abandonnés par les corbeaux. Un pont enjambait l'eau immobile à l'entrée d'une longue avenue qui menait, sur une

éminence modeste, à la maison d'époque Louis XV, coiffée d'ardoises, que les villageois appelaient le « château ». Je lui trouvai fort bon air, en l'apercevant de loin dans la torpeur d'août, vers la fin d'une après-midi sans soleil.

Je roulais vers Boëcy dans le *dog-cart* à roues jaunes venu me chercher à la gare avec un alezan au trot décidé et un vieillard-cocher en vareuse grise, dont le mutisme et les gants fauves me paraissaient d'assez grand style.

Sans avoir revu Philippe depuis son départ pour Berck, je savais que les craintes au sujet de sa hanche se dissipaient et qu'il marchait de nouveau, mais aidé de cannes. Je ne lui avais rien écrit de mes aventures anglaises, mais je m'étais promis, non sans plaisir, des récits plus ou moins discrets et enjolivés sur mes débuts d'expérience amoureuse.

Le cheval s'était mis au pas. Tout à coup, j'entendis à mon côté un rire et un coup de timbre. Et, contre ma main, sur le bord verni du *dog cart*, s'abattit une petite main brune. Muriel Armandier, tête nue, à bicyclette, venait de rattraper la voiture et se faisait tirer par elle.

— Vous ne pensiez pas me voir, hein? — elle riait. — Je vous souhaite la bienvenue!

Muriel à Boëcy! Elle avait l'air railleur. Je lui dis ma surprise, mon plaisir : elle pédalait lentement, dans sa robe d'indienne rayée qui laissait voir alternativement le bas de ses mollets allongés. Le cocher restait impassible, ce qui gênait d'autant plus la conversation.

Un léger coup de soleil avait rougi le teint de Muriel; nous étions tout près du « château », elle lâcha la voiture qu'elle dépassa, soulevée sur ses pédales.

— A tout à l'heure.

Elle s'envola par une allée entre des bosquets. Et, ô surprise, le cocher muet proféra :

— Mademoiselle Muriel est joliment leste!

L'alezan reprenant le trot, nous arrivâmes devant les longues marches du perron.

...Bien sûr, je ne me rappelle pas tout. Mais des images de mon arrivée et de mon séjour se succèdent et s'ordonnent peu à peu en moi. Elles complètent quelques photos de kodak,

retrouvées tout à l'heure, verdies, dans un album oublié.

...Philippe est debout dans le salon où l'on m'introduit. Un salon haut de plafond, où règne une fraîcheur inattendue malgré les pans de soleil qui tombent sur le beau parquet par les fenêtres rapprochées. Philippe, vêtu de clair, me paraît grandi, aminci. Il se tient au dossier d'un fauteuil de tapisserie auquel pend une canne à corbin ; mais il ne s'avance pas vers moi. Son affection, sa bienvenue sont dans son sourire et sa voix. Et c'est moi qui m'élance pour lui prendre les mains — il ne faut pas avoir l'air de voir qu'il se meut avec précaution. Il s'est assis sur un canapé où s'entassent plusieurs coussins. Et, d'abord, nous ne nous disons que de ces phrases tronquées, exclamatives, par lesquelles des adolescents expriment leur plaisir d'être ensemble, leur embarras d'en avoir trop long à se raconter.

Madame Desgenins est entrée, dans une robe de toile mauve, du rouge aux lèvres et, comme toujours, si bien coiffée, avec son chignon roulé et ses cheveux bombés, oxygénés certainement — ce qui me paraît assez hardi. Je la trouve très jolie et j'aime — quoique cela me déconcerte encore un peu — qu'elle me traite d'une façon désinvolte, camarade. Elle m'appelle « cher ami », comme si j'étais un homme.

Derrière le domestique et le plateau du thé, Muriel est apparue. Tout de suite elle m'a dit bonjour comme si nous ne nous étions pas déjà vus.

— Cher ami, — me demanda madame Desgenins, — saviez-vous que cette jeune personne était ici avec sa mère ?

— Non, — interrompit Philippe. — Je ne le lui ai pas écrit — et, me regardant avec gaîté : — C'est vrai que vous avez fait connaissance depuis mon départ de Paris. Dire que nous ne nous sommes jamais encore trouvés ensemble, tous les trois !

Muriel, avec un sourire flottant, assise devant la table à thé, beurrait des tranches de pain bis dont elle tendit deux à Philippe.

— Tu dois engraisser, toi ! fit-elle.

Une jolie lueur glissa dans le regard du garçon. Mais sa mère, et madame Armandier arrivée par la terrasse, m'interrogeaient sur l'Angleterre et sur mes « exploits » — sans préciser, heureusement ! Pour me taquiner, je pense... Madame

Armandier avait toujours son air rêveur et tendre. Madame Desgenins, elle, riait, me demandant si j'étais « subjugué par les Anglaises », et me regardait dans les yeux sans écouter mes réponses décousues. Déjà elle parlait d'un pique-nique en forêt, organisé le lendemain par des amis de Bourges.

— Philippe n'y va pas. Mais vous êtes invité, naturellement.

— Moi, dit Muriel, je resterai avec toi, Philippe.

Je me promis d'en faire autant. Et madame Desgenins me conduisit jusqu'à ma chambre ; je crois bien qu'elle plaisanta encore, dans l'escalier, sur ce que j'avais « tellement changé » depuis quelques mois.

D'emblée, tout me parut charmant à Boëcy. Dans ma chambre, tendue de cretonne et qui donnait sur de grands prés, je trouvai une femme de chambre, assez pimpante, aux joues rouges, et totalement muette (comme le cocher), qui déballait ma valise. Tandis qu'elle déposait dans la commode mes mouchoirs, je vis qu'elle en examinait le chiffre brodé, en plissant un peu sa bouche ronde. Et, je ne sais pourquoi, je me félicitai d'avoir apporté ma plus jolie douzaine, et les quatre de soie blanche pour le soir. En revanche, mes pantoufles n'étaient plus très fraîches. Cela me vexa. N'importe, je me changeai vite, car Suzanne, en se retirant, venait de me dire, le dos tourné, qu'on « servait » à sept heures et quart.

Madame Desgenins faisait régner autour d'elle une gaîté légère, une sorte de frivolité fleurie que je perçus plus agréablement encore pendant le dîner auquel prirent part deux voisins. La maîtresse de maison s'adressait plaisamment à chacun de nous, — à moi surtout, me sembla-t-il, — ce qui, déjà, ne m'intimidait plus. Elle portait une toilette rose un peu décolletée. Madame Armandier, comme toujours, avait un air plus calme, plus discret. Dehors il faisait encore jour. Oui, tout semblait vouloir sourire : les abricots et les pêches dans les coupes, et aussi la douce flamme des bougies, la fraîcheur des robes et des vins et, — aperçues par les fenêtres ouvertes, — les fleurs mêlées de deux plates-bandes que je voyais s'allonger, puis s'arrondir autour d'un bassin. Les plus beaux nuages, d'un gris çà et là doré, dérivaient au-dessus des cimes d'arbres lointains où le crépuscule avançait. Phi-

lippe, en face de sa mère dans un fauteuil où deux coussins le calaient, s'animait de plus en plus. Je remarquai aussi combien Muriel était à l'aise, riant, causant bien plus que le soir de Paris, chez ses parents. Vraiment, le dîner paraissait donné pour elle, Philippe et moi, autant que pour les grandes personnes qui joignaient librement leur bavardage au nôtre.

Avant dix heures, sur un signe de sa mère, Muriel se leva, dit bonsoir comme une enfant docile. Philippe semblait fatigué. Il avait refusé mon bras pour revenir de la salle à manger, et j'avais senti un malaise à le voir avancer entre ses deux cannes aux bouts caoutchoutés. Pauvre vieux ! A peine Muriel sortie, il m'adressa un regard que madame Desgenins surprit. Elle pria ses amis d'excuser son fils qui devait se retirer. Et je l'accompagnai lentement ; ses épaules remontaient, car il crispait ses poings sur ses cannes, s'y appuyant avec une sorte de faiblesse contractée.

Dans l'escalier, maladroit moi-même auprès de lui, je le soutins un peu. Nous gagnâmes sa chambre.

— Certains soirs, je suis encore assez fatigué... mais je vais tellement mieux ! — affirma-t-il vite.

Il n'y avait pas l'électricité à Boëcy. Au seuil de la chambre de Philippe, nous croisâmes Suzanne, vêtue de coutil bleu, qui venait d'allumer sur la table la grosse lampe à pétrole. Philippe passa dans une alcôve-cabinet de toilette en insistant pour se déshabiller sans mon aide. Puis il reparut dans une robe de chambre légère et s'allongea sur son lit. Un seul côté de son visage était éclairé ; il garda les yeux levés vers le plafond.

— Ce n'est pas très gai, tout ça ! murmura-t-il.

— Quoi donc, mon vieux ? Ta jambe ?

Il haussa les épaules et, d'une voix brusque :

— Oh ! je vais guérir... Mais être ainsi arrêté, c'est dur. Tu as une veine d'avoir passé cette philo ! D'ailleurs, je t'avoue que j'y pense à peine, moi. Le pire, c'est d'être à part des autres, qui se baladent. C'était chic, Eastshore ?

Je n'osais plus, à présent, lui parler de ces plaisirs-là, des baignades... Ni de Lilian, surtout. Je donnai quelques détails sur le paysage.

— Et les jeunes filles, Henri ? Les femmes ? — Son ton âpre,

fiévreux, me surprit, et cette question, venant de lui : — ...Voyons, raconte ! Pas la moindre aventure ? Allons donc !

Il eut un petit rire de gorge que je ne lui connaissais pas.

— Ah, Henri ! Ce qu'on peut rêvasser comme ça, immobile, tout un printemps, tout un été !... — il étira ses bras le long de son corps — Oh ! je vois bien que tu ne veux rien dire...

— Mais si ! Eh bien, il y avait une grande fille châtain qui se prétendait malheureuse... — à mon tour j'eus un petit rire assez vilain — alors, il fallait bien qu'on l'embrasse, par ci par là...

— Rien de plus ?

— A peine. Elle était d'ailleurs assez bien fichue. Oh ! pas toute jeune : au moins vingt, vingt-et-un ans... Avec ses airs passionnés, figure-toi qu'elle devenait tout à coup tellement sévère et banquise ! C'est assez bizarre, les Anglaises, tu sais...

Il répliqua sèchement :

— Non, je ne sais pas ! Alors quoi ?... Que faisiez-vous, ensemble ?

— Je te l'ai dit... Et je n'ai pas voulu perdre mon temps avec cette espèce de compliquée... Non, le mieux, à Eastshore, outre la mer, c'était le tennis. Nous avions un bon « quatre » et, tous les jours...

Mais je sentis que ni lui ni moi ne pensions au sport. Et le silence dura un peu.

Par la fenêtre ouverte montaient les voix des gens d'en bas, sortis pour voir la nuit. Et, en même temps, j'entendis dans le couloir, derrière la porte, quelqu'un qui chantonnait comme pour signaler son passage.

— Muriel n'est pas encore couchée ! — fit-il. — Elle va se faire attraper.

— Ça lui arrive ? Je la croyais plutôt libre.

— Libre ? Que veux-tu dire ?

— Rien... Mais elle a un air décidé...

— En tout cas, elle est d'une gentillesse pour moi ! Une espèce de petite sœur...

— Mettons : de cousine, tout au plus ! — fis-je un peu narquois. — Elle te couve des yeux, mon vieux Philippe.

— Oh, tu sais... une fille de cet âge...

— Est-ce très différent de nous? Plus dégourdi, peut-être...

— Autrement, — murmura-t-il. — Et ton Anglaise, quel âge avait-elle?

— Vingt ou vingt-deux ans, je t'ai dit.

— Une vraie femme, elle.

Le silence retomba. Je regardais mon camarade couché sur le dos : je le sentis plein de pensées qu'il me cachait. Entre nous deux s'établissait soudain un ordre tout nouveau d'échanges, ou de malentendus. Gauches comme des adolescents, nous devenions presque complices, comme des hommes autour de qui rôde la passion et que la même fièvre travaille, sans qu'ils l'avouent. Tout cela, je l'ai compris plus tard. Ce soir-là, je me bornai à bougonner qu'il était temps pour Philippe de « roupiller », et pour moi aussi.

— Demain, ce pique-nique, — fit-il comme je le quittais, — ne t'en prive pas à cause de moi.

Pourquoi lui demandai-je s'il tenait à rester seul avec Muriel? Couché sur le dos, il tourna subitement son visage vers moi :

— A quoi penses-tu?...

Je n'aurais su le lui dire. Mais, en gagnant ma chambre, je me figurais que le séjour à Boëcy ne serait peut-être pas aussi léger que je le croyais quelques heures plus tôt, en sautant du dog-cart.

*
* *

Voilà plusieurs jours que je suis à Boëcy. Jours d'un vaste beau temps que la moisson finissante enrichit d'une brume d'or jusqu'au soir. Avec la facilité de la jeunesse, j'ai pris mes habitudes dans cette maison qui reste fraîche malgré la canicule, et aussi dans le parc où flâne l'étroite rivière. Çà et là une tanche y crache ses bulles entre les plantes aquatiques. Une petite écluse-barrage longée d'une passerelle sous les trembles, crée dans un creux d'ombre un remous d'eau plus profonde. On a envie de s'y tremper... J'ai joué au tennis avec Muriel, qui joue mal, sous les yeux de Philippe installé près du grillage et qui comptait les coups, un peu moqueur. Muriel,

aux mains bronzées, porte des robes lâches à la taille et assez courtes. L'été sème quelques taches de rousseur en haut de ses joues. Il est certain qu'ici elle est plus enfant qu'à Paris, plus « nature », par la liberté de ses allures, ses fuites à bicyclette, sa manière de rire, à plat ventre dans l'herbe, où « c'est fou ce qu'on découvre de choses ! », assure-t-elle. Pourtant elle me semble aussi plus femme, peut-être parce que son corps a encore mûri depuis trois mois, comme un fruit se forme. Il est plus visible, plus présent sous les étoffes d'été que dans les vêtements de la ville. Hier — nous revenions du tennis — elle m'a dit en se tamponnant le front avec son mouchoir :

— Ce serait bon de se baigner dans le Cher. Il est bien plus large que cette rivière de quatre sous. Et il y a du soleil, du courant... J'y suis allée une fois... avec des voisines. Mais, à présent que vous êtes là, maman pousserait de ces cris !

Philippe nous suivait d'un peu loin sans pouvoir nous entendre. J'ai dit :

— C'est vrai qu'on étouffe...

Et, à ma surprise, elle a déclaré, négligemment :

— Ces jours-ci, je ne mets plus de corset. Et pourtant le mien était bien peu gênant. Mais, avec cette chaleur...

En cette époque lointaine, — début du siècle — c'était là un très intime aveu. Mais Muriel, sans doute, parlait et agissait comme une enfant.

JACQUES CHENEVIÈRE.

(La fin dans le prochain numéro.)

VERS L'ÉQUILIBRE DE L'EUROPE

Nous l'avons déjà écrit à maintes reprises : pour réussir à établir une entente avec l'Allemagne, il est nécessaire de connaître, aussi complètement que possible, son état d'esprit et ses désirs. Il faut écouter attentivement les voix « d'au delà de la frontière ». Aussi sommes-nous heureux de publier une nouvelle étude du baron Rheinbaben sur les rapports franco-allemands. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu l'occasion à plusieurs reprises déjà de lire des études de l'éminent homme politique et écrivain allemand. Ils se souviennent même peut-être que nous avions antérieurement, dans des notes placées au-dessous de ses textes, discuté certains jugements du baron Rheinbaben qui nous paraissaient en contradiction nette avec les points de vue français. Nous nous abstiendrons aujourd'hui de toutes réserves de ce genre. Mais nous publierons dans notre prochaine livraison une étude de M. Jean Mistler, président de la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des députés, qui sera précisément une réponse à l'article du baron Rheinbaben.

(N.D.L.R.)

Qu'on me permette d'évoquer, tout d'abord, deux souvenirs personnels :

Au printemps de 1914, j'assistai, en tant que membre de l'ambassade d'Allemagne à Paris, à plusieurs conférences à l'École libre des Sciences politiques. J'entendis entre autres M. André Tardieu exprimer l'avis que la Triple Entente était bien plus faible que la Triplice et qu'il était urgent d'attirer l'Italie, « notre sœur latine », au sein de la Triple Entente, afin de rétablir « l'équilibre européen ».

Je suivis ensuite le cours d'un professeur aimable et sagace, qui brossait un tableau de l'histoire de l'Europe au XVIIIe siècle. Je me rendis compte alors, pour la première fois, combien

différemment cette histoire se reflète dans un exposé allemand et dans un exposé français. A la fin d'une des leçons, le conférencier, retraçant la situation de l'Europe en 1740, termina par les paroles suivantes : « La France conserva l'hégémonie en Europe. » *(Vifs applaudissements du nombreux auditoire.)*

Je me rendis avec un intérêt croissant aux leçons suivantes, où le conférencier devait dépeindre l'essor de la Prusse et les guerres de Frédéric le Grand. A chaque fois que le professeur prononçait le mot « Prusse » ou le nom de « Frédéric le Grand », l'auditoire, composé en majeure partie de jeunes Français, manifestait une vive mauvaise humeur. Il était évident qu'aux yeux des auditeurs l'état de choses si sympathique de 1740 avait été désagréablement troublé par la Prusse. L'« équilibre européen » s'était quelque peu déplacé dans un sens défavorable à la France.

Au printemps de 1932 j'assistai, en tant que délégué allemand, à la conférence du désarmement à Genève. Dans l'une des commissions constituées à cet effet, le représentant de la France — personnage animé d'intentions excellentes d'ailleurs et digne de vénération — prononça un long discours, mûrement réfléchi, en guise d'introduction aux débats. Je suivis son exposé avec attention. Après avoir insisté sur le caractère pacifique du peuple français, il parla des « trois invasions », que la France pacifique avait eu à subir au cours d'un seul siècle : 1814-15, 1870-71 et 1914. Je demandai la parole; je réfutai en quelques mots la thèse française des trois invasions et je proposai — avec succès d'ailleurs, il faut le noter tout de suite — de recourir à d'autres méthodes de discussion, car sinon je n'attendais pas grand'chose des pourparlers entrepris par la commission. Afin de mettre en lumière le bien-fondé de ma proposition, je me bornai à signaler que, malgré toute sa grandeur, Napoléon était le type le plus frappant, que nous présente l'histoire, du conquérant qui envahit, les armes à la main, le territoire d'autres pays. Je déclarai vouloir me borner à ce seul exemple. Quand je me fus rassis, on me passa un billet écrit par un des délégués anglais les plus éminents et où il m'exprimait son plein assentiment à mes déclarations.

Ces deux souvenirs personnels me reviennent à l'esprit à

l'instant où je me prépare à écrire aujourd'hui, en février 1937, sur « l'équilibre européen ». Mais que ne pourrait-on rattacher à ces deux souvenirs, si l'on se remémore les événements de 1914 à 1937? La conception si hétérogène, pour ne pas dire radicalement différente, de l'histoire de part et d'autre, en Allemagne et en France, ne prouve-t-elle pas à tous égards que les deux nations partent, non seulement dans les livres, les journaux et les discours, mais au fond même de leur pensée intime, de conceptions diamétralement opposées! Chaque volume de mémoires, plus ou moins historiques, qui paraît de nos jours, confirme à nouveau, pour le passé, la vérité de cette assertion. Chaque tentative faite pour instituer « le nouvel ordre européen », appelé par tant de vœux ardents, a échoué jusqu'à présent parce qu'épousant la divergence des conceptions fondamentales, les notions de « paix » et d'« Europe » ont une signification totalement différente dans les deux pays. Il ne serait pas sans intérêt de confronter, d'après les meilleures sources historiques, en des exposés objectifs, français et allemand à partir de 1688, l'année de la mort du Grand Électeur de Brandebourg, les traits principaux caractéristiques de la politique étrangère officielle des deux pays : d'un côté le Brandebourg, la Prusse, l'Allemagne, et de l'autre la France. Une telle juxtaposition ferait comprendre nettement, à tous ceux qui se consacrent de nos jours à l'œuvre pénible du rapprochement, qu'ici aussi « des siècles nous regardent ». Celui qui s'est mis à l'œuvre avec un bagage intellectuel désuet ou trop peu fourni et se contente de répéter des lieux communs, rougirait alors de la « gratuité » déplorable de ses propres déclamations et se remettrait à l'étude pour atteindre des vérités plus profondes.

Chers lecteurs français, vous avouerez sans doute qu'il n'est pas tout à fait vraisemblable que seuls les historiens français, les auteurs et les hommes politiques français aient raison et que leurs collègues allemands aient toujours tort! Ce qui a séparé, ce qui sépare encore l'Allemagne et la France, ce n'est pas un plus ou moins grand amour de la paix caressé par le fameux « Français moyen » si paisible ou par l'Allemand occupé, lui aussi, de travaux de paix et de projets d'avenir. Cet amour de la paix existe, vivace, de part et d'autre de la fron-

tière. Personne ne songe à le contester. Mais l'histoire montre que les divergences des deux pays ont des raisons bien plus profondes. Ce qui sépare les deux nations, c'est la conception diamétralement opposée de la situation qui doit être celle de chaque pays dans la communauté européenne, ce sont les grands objectifs futurs de politique étrangère. L'histoire nous apprend ensuite qu'il y a eu pourtant de longues périodes de paix, durant lesquelles s'était réalisé un « équilibre de puissance et d'intérêts » entre les deux nations. L'histoire nous apprend en troisième lieu qu'après des ruptures appréciables de cet équilibre entre les deux nations les plus importantes de l'Europe, le pendule a oscillé, tôt ou tard, de nouveau en sens contraire, rétablissant ainsi peu à peu un nouvel équilibre. Mais l'histoire doit prouver, quatrièmement, en ce qui concerne le présent et l'avenir, que le vieux Jules Cambon ne pouvait avoir eu raison quand, faisant ses adieux au secrétaire d'État von Jagow, en août 1914, il prophétisait — présage funeste — une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne, chaque fois qu'une nouvelle génération aurait grandi, ignorante des horreurs de la guerre précédente. Non — après la rupture de l'équilibre européen provoquée par la guerre mondiale et par la paix de Versailles, avec ses injustices particulièrement humiliantes pour l'Allemagne, nous devons tout mettre en œuvre, dans les deux pays, pour que l'équilibre se rétablisse, dans la mesure où cela est en notre pouvoir, sans guerre nouvelle. La question qui se pose est celle-ci : Sommes-nous aujourd'hui, au commencement de 1937, sur une voie pacifique pouvant nous conduire vers un nouvel état d'équilibre européen ?

I

Si nous voulons résoudre ce grave problème, il nous faut examiner une question préalable, à savoir : comment un patriote allemand envisage-t-il l'évolution des événements depuis 1919 jusqu'à nos jours ?

Le traité de Versailles avait essayé de maintenir le pendule à l'état fixe de 1919. La France, grâce à son alliance avec un grand nombre d'États européens et avec les États-Unis — puis

à partir de 1920 grâce à la méthode de Genève, répondant merveilleusement à l'esprit français — entendait maintenir l'Allemagne aussi longtemps que possible dans un état d'infériorité et d'impuissance. Il y a plus : les premières années de l'après-guerre furent remplies par de très sérieuses tentatives, faites par la France qui espérait profiter de l'infériorité allemande de 1919 pour abattre et démembrer l'État allemand. Cet état de choses a duré de 1919 à 1924. La « paix » signifiait alors pour la France le maintien de cette situation qui répondait à peu près à la situation politique de 1740 : la France possédant l'hégémonie en Europe. L'Angleterre, de guerre lasse, voulait jouir de la paix conquise au prix de tant de sacrifices, et, bien que ses intérêts réels fussent orientés dans un tout autre sens, elle n'entreprit jamais, pas même en 1923 alors que Lord Curzon était ministre des affaires étrangères, une tentative sérieuse pour mettre obstacle à la politique française. M. Lloyd George, pour citer aussi son nom, était le prisonnier de l'action qu'il avait entreprise pour influencer l'opinion publique anglaise. Il est certain qu'il a plus ou moins compris la nécessité de ne pas détruire complètement l'équilibre historique européen. Cependant, effectivement, il a plus agacé la politique française qu'il ne l'a influencée réellement. Au début, l'Italie avait d'autres chats à fouetter : ses propres soucis et ensuite la constitution de l'État fasciste accaparaient toute son attention. Sous le régime bolcheviste, la Russie s'efforçait avec prudence de conclure des accords économiques avec les grandes puissances européennes; mais elle n'était d'aucun poids dans le concert européen. La Belgique, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie se rallièrent à la France. Les autres États se tenaient plus ou moins à l'écart de la grande politique. *Pax Gallica!* L'Europe, c'était la France! La balance de la puissance européenne penchait lourdement du côté de la France et de ses amis.

Ce n'est que bien lentement que cet état de choses changea. L'Allemagne luttait pour sortir du dédale organisé par le *Diktat* de Versailles. Petit à petit, elle se reconstituait une modeste défense militaire. Entravée par les rivalités partisanes et par l'oppression odieuse de tout élan national, par l'action aussi d'une majorité parlementaire, elle dut supporter que cette « querelle allemande » fût mise à profit, par les en-

nemis du dehors, pour affaiblir davantage la nation allemande. Il lui fallut attendre longtemps pour qu'enfin les troupes étrangères, occupant la Rhénanie, quittassent son territoire et pour que, après bien des vicissitudes, après qu'elle eut été saignée à blanc, économiquement et financièrement, les réparations cessassent. Parallèlement le pays se ressaisit et recommença, bien lentement et imparfaitement, à jouer un rôle modeste dans le concert des puissances européennes.

Cependant la France s'aperçut d'emblée qu'il y avait quelque chose de changé et elle mit tout en œuvre pour enrayer cette évolution. Simultanément l'Italie et la Russie gagnaient en vigueur. L'Angleterre commença à comprendre qu'il fallait des actes positifs, de sa part, pour restaurer l'Europe. En contact intime la plupart du temps avec la France, mais par moments aussi avec les Etats-Unis, elle s'efforçait de restaurer la « paix européenne » telle qu'elle l'entendait. Je passe sous silence les diverses étapes de cette évolution. A coup sûr l'état de choses qu'elle entraîna ne répondait plus, même dans les dernières années déjà avant l'avènement du national-socialisme en Allemagne, à la situation de 1919. La France parla en maugréant des grands « sacrifices et concessions » qu'elle avait faits, en faveur de la « paix », vis-à-vis d'une Allemagne ingrate. Celle-ci au contraire ne parvenait pas, avec la meilleure volonté du monde, à découvrir le moindre indice de progrès accompli dans le sens d'un équilibre européen, où elle eût retrouvé des droit égaux. Ainsi la tentative d'un rapprochement, dont on parla tant sous Briand, resta au bout du compte inopérante. La seconde période de l'après-guerre s'acheva sans avoir apporté la moindre clarté. Mais l'influence de la France continuait à s'exercer en maîtresse en Europe.

Nous arrivons au 30 janvier 1933. Une nouvelle ère commence en Allemagne et bientôt ses répercussions, en ce qui concerne la distribution des forces se manifestent. Entre le 30 janvier 1933 et le 17 avril 1934 se présenta la grande chance qui fut offerte à la France — et cette occasion ne se reproduira pas — de parvenir à une entente avec l'Allemagne sur une base qui lui eût assuré contractuellement, du double point de vue militaire et politique, pendant bien des années encore, une prépondérance en Europe. La France a laissé passer, de propos délibéré,

cette chance. Elle entendait réaliser d'autre façon sa conception de « l'équilibre européen ». Elle étendit le réseau déjà existant des alliances et des traités — Belgique, Pologne, Petite Entente — par le pacte funeste avec la Russie soviétique, introduisit les bolchevistes à Genève et s'efforça, plus encore que par le passé, de mettre la Société des Nations, délaissée par l'Allemagne, au service d'une constellation de puissances orientées contre Berlin. Sans doute s'agissait-il là d'une campagne en faveur de la « paix », en ce sens du moins qu'on renonçait à la méthode d'une guerre préventive. Par ailleurs cependant, cet entrelacement des intérêts français avec ceux de tant d'autres pays européens, les grands crédits d'armements que cette politique comportait et l'intime collaboration des missions militaires et des états-majors représentaient purement et simplement une nouvelle tentative pour encercler l'Allemagne et par conséquent — pour reprendre l'image de la balance — pour faire pencher le fléau du côté de la France et de ses amis. Ce que, d'autre part, l'Allemagne a entrepris depuis 1933 n'est — à considérer les choses sous l'angle de l'histoire et d'une politique réaliste — rien autre chose qu'un déplacement de cette distribution de l'équilibre européen. L'Allemagne est redevenue elle-même un poids réel dans la balance européenne. A chaque initiative allemande, ce fut un tollé général et des cris : « Violation des traités » ! Or, on sait que du point de vue même du droit formel, depuis la violation du traité préliminaire de 1918, jusqu'à nos jours, un grand nombre d'arguments pourraient être invoqués en faveur de l'Allemagne et justifieraient son attitude aux yeux d'une cour d'arbitrage internationale, au point que la thèse de « l'action unilatérale » paraîtrait singulièrement caduque.

Mais la considération qui l'emporte, sur le plan historique, c'est que la politique française et, avec elle, la politique d'autres pays ont tendu à refuser systématiquement à une grande nation, qui se ressaisissait après de pénibles années de défaite et d'humiliation, le même droit auquel la France et ses amis prétendaient sans cesse pour eux-mêmes. L'histoire — que j'ai invoquée tout à l'heure avec tant d'insistance — sera ici aussi un juge impartial et équitable. La conscience de l'Allemagne est tranquille.

Seulement il est inopportun de charger le présent et l'avenir des fautes et des griefs du passé. N'en parlons plus et songeons plutôt à reconstituer une Europe nouvelle. Lorsque, dans son discours de Lyon, le Président du Conseil français a renoncé à répéter la vieille rengaine des « armements massifs de l'Allemagne » et du « coup de la Rhénanie », je considère qu'il a eu une attitude sage et courageuse, conforme aux idées que je viens d'exprimer, et digne d'un véritable homme d'Etat. Ce n'est qu'ainsi que nous marcherons de l'avant.

Terminons par une nouvelle question : Quels sont les indices, les signes pouvant donner à croire que le grand œuvre de l'apaisement pourrait mieux réussir cette fois-ci qu'antérieurement?

II

Pour trouver une réponse à cette nouvelle question, il nous faut analyser brièvement la situation de l'Europe au commencement de 1937. Il est tout naturel de prendre comme point de départ les graves événements d'Espagne. Est-il vraiment opportun de dresser et de motiver, à cet égard, une thèse allemande en regard d'une thèse française, anglaise, voire même soviétique? Evidemment non. Je n'aime pas la polémique. Je me borne à constater avec satisfaction qu'il s'est produit, dans les derniers temps, une détente marquée. Or, l'exemple des troubles espagnols prouve qu'on pourrait fort bien aboutir, sans menace de guerre soudaine ou sans user de n'importe quels moyens coercitifs, à une certaine forme de collaboration, à condition que les parties en cause et les grandes puissances intéressées y mettent un peu de bonne volonté. Point n'est besoin, à cet effet, d'un pacte écrit. Au contraire, on s'en passe fort bien, du moment qu'on est animé de la ferme volonté de sauvegarder la paix et de se mettre à la place des autres partenaires sans renoncer aucunement, pour cela, à ses propres conceptions et objectifs nationaux. Dans cet ordre d'idées l'Allemagne et l'Italie croient être allées jusqu'à la limite des concessions. Les

tentatives frivoles ou malveillantes, entreprises au début de cette année-ci afin d'étouffer en son germe cette nouvelle tendance européenne, ont précisément éclairci l'horizon. Elles ont montré de toute évidence où se trouve le foyer de discorde. Il faudrait se le tenir pour dit et, la fois prochaine, donner sur les doigts de ces fauteurs de discorde, plus vite encore qu'on ne l'a fait vers la mi-janvier. Mais en somme ce cauchemar s'est dissipé. Nous avons pu établir une distinction nette entre les menées belliqueuses et la volonté de paix et cela nous servira de leçon à l'avenir. Ainsi nous sommes en droit d'espérer que, sur la base acquise désormais, se réaliseront les conditions préalables nécessaires pour conduire l'Espagne, sans complication européenne sérieuse, vers un meilleur avenir.

Mais voilà que nos pensées anticipent déjà sur l'avenir, alors que nous n'ambitionnons que d'expliquer le présent. A ce propos où en sont les deux projets de pactes à l'Est et à l'Ouest, proclamés d'abord *urbi et orbi*, à grand renfort de publicité, et qui devaient apporter à l'Europe, dans leur conjugaison, la paix idéale? A voir les choses du côté allemand, voici ce qui s'est passé : le pacte oriental, proposé par Paris, du consentement de Londres et avec l'assistance amicale de Moscou, était un si misérable avorton, qu'il s'est empressé de quitter, à peine né, ce monde méchant et de rendre l'âme. Laissons-le reposer en paix dans la tombe. Toutefois, avant d'expirer, il a mis au monde un enfant et... la recherche de la mère est interdite! Cet enfant-ci, quelque difforme qu'il soit, vit encore : c'est le pacte entre la France et la Russie, auquel s'est associée la Tchécoslovaquie. Ce pacte pèse lourdement, de tout le poids de ses conséquences possibles, sur l'Europe. En concluant ce pacte, la politique française a détruit l'ancien pacte de Locarno de 1925 et, par voie de conséquence, une solidarité politique de premier ordre qui lient les puissances occidentales et l'Allemagne, solidarité dont on aurait fort bien pu imaginer qu'elle se développerait et durerait. En introduisant la Russie soviétique dans l'engrenage de Genève et, par voie de conséquence, dans les affaires intérieures de l'Europe, la politique française a assumé une très lourde responsabilité dans l'histoire. Les affaires d'Espagne ne se fussent jamais aggravées à tel point et jamais nous n'eus-

sions assisté à l'éclatante immixtion du bolchevisme dans cette guerre civile, si les Soviets n'avaient trouvé un si fort appui en France. Tout Allemand est d'avis que la course aux armements européenne et tous les inconvénients économiques, financiers et sociaux qui s'y rattachent, ont été dictés, si l'on veut bien songer à leur ampleur et à la rapidité avec laquelle elle se développe, par la Russie des Soviets.

Dans cet ordre d'idées, voici le point le plus important : les armements immenses et si menaçants de la Russie soviétique se poursuivent, de l'aveu même de leurs auteurs, non en vue de la défense du territoire national — comment d'ailleurs et dans quel but l'Allemagne, séparée de la Russie soviétique par la Pologne, entreprendrait-elle une campagne dans les vastes plaines de la Russie? — mais afin d'appuyer les visées bolchevistes d'expansion et d'agression, tendant à provoquer la révolution dans d'autres pays. Ignore-t-on en France, en Angleterre et dans les autres pays nourrissant des sympathies pour le bolchevisme, que chaque soldat soviétique doit prêter serment de se sacrifier pour faire progresser la révolution mondiale? Vraiment, dans ce cas-ci, aucun homme d'État ayant le sens des responsabilités, n'a le droit d'adopter la tactique de Nelson, en rade de Copenhague, plaçant sa longue-vue devant son œil aveugle pour ne pas voir le signal hissé!

Il semble bien, malheureusement, qu'il existe une grande et profonde divergence de vues, dans ce domaine, entre l'Allemagne et la France. L'Allemagne se considère comme le rempart européen le plus important contre le bolchevisme et se sent dangereusement menacée par les alliances militaires qui s'étayent sur la France et la Russie. La France, par contre, croit devoir s'allier à un nombre aussi grand que possible d'États afin d'assurer l'équilibre européen tel qu'elle le conçoit. En ce qui concerne le pacte avec la Russie soviétique, il s'y est ajouté dans les derniers temps, depuis l'avènement du cabinet Blum, un lien d'ordre sentimental, étant donné que le gouvernement français actuel est soutenu par un fort parti communiste. Dans la mesure où cette tendance de la politique française se traduit dans le domaine des armements, on remarque le phénomène suivant : la France aspire à un système de secours mutuels étendu à toute l'Europe. Dans l'éventualité d'une guerre euro-

péenne, la France entend combattre au sein d'une grande coalition. Or, quant aux armements sur terre, sur mer et dans l'air, la France compare toujours ses effectifs en hommes et matériel aux effectifs de l'Allemagne et vise au moins à les égaler et, si possible, à les surpasser. Dès lors si, de son côté, l'Allemagne se voit obligée d'armer contre la menace d'une coalition de puissances, supérieure numériquement, agissant en commun et préparée jusque dans les moindres détails — et sur ce terrain l'Allemagne imite l'exemple de la France — la France à son tour arme fébrilement pour restaurer au moins la parité avec l'Allemagne, accélère l'allure des armements et stimule les efforts accomplis par l'Allemagne pour assurer sa défense nationale. L'Angleterre, l'Italie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, etc., emboîtent le pas, chaque pays naturellement au nom de sa propre thèse.

C'est ainsi que se forme le cercle vicieux. Il peut paraître simple et commode d'imputer à l'Allemagne la responsabilité exclusive des armements grevant de plus en plus les budgets de tous les pays européens — mais cette imputation est dénuée de fondement. La vérité est ailleurs : si, sur le territoire de l'actuelle Russie soviétique, régnait un gouvernement, un système politique se consacrant uniquement au développement national intérieur et bornant ses armements à la défense des frontières, il est probable que l'Europe aurait retrouvé depuis longtemps le calme, l'équilibre des intérêts et la collaboration pacifique. De plus, l'attitude antibolcheviste de l'Allemagne n'est inspirée en aucune façon par des sentiments d'animosité à l'égard du peuple russe, avec lequel l'Allemagne, durant tant de générations, a entretenu des rapports amicaux. Mais, d'autre part, au moment où Adolf Hitler, en déclarant caduc l'article 231 du traité de Versailles, vient d'absoudre solennellement l'Allemagne et le peuple allemand (d'accord en cela avec ce qu'en 1927 avait proclamé le président von Hindenburg) de la responsabilité exclusive de la guerre, un coup d'œil sur les tendances de la politique étrangère actuelle de Moscou évoque le souvenir de la période antérieure à 1914. A cette époque c'était le panslavisme qui poursuivait, par delà les frontières de la Russie, des visées d'expansion précises aux dépens d'autres États. A l'heure actuelle, c'est le bolchevisme, tendance infi-

niment dangereuse et opposée à toute pacification de l'Europe, tendance s'exerçant en dehors des frontières de la Russie, d'après les directives du chef du gouvernement moscovite. Comment se fait-il que tant de Français, d'Anglais, etc., s'aveuglent sur cette similitude de situations? On n'a qu'un seul mot à la bouche; on semble ne redouter que le croquemitaine du « pangermanisme » et l'on se livre à ce propos à de folles récriminations contre l'Allemagne. Or l'Allemagne ne songe à aucune agression ou expansion au delà de ses frontières. Ce que le gouvernement allemand réclame en faveur des Allemands vivant en dehors des frontières du Reich, c'est uniquement l'égalité des droits civiques et la sauvegarde de la culture et de la langue allemandes. Ces droits-là leur ont d'ailleurs été reconnus expressément et internationalement par les traités de 1919.

Étant donné cette profonde divergence de vues entre l'Allemagne et la France en ce qui concerne l'avenir de l'Europe — et non une question touchant exclusivement les intérêts propres de l'une des deux nations, notons-le bien — il n'y a rien de surprenant à ce qu'aucun progrès diplomatique n'ait été réalisé, à l'ouest. De ce côté les négociations traînent en longueur. On ne sait par quel pacte remplacer Locarno. Au fond, la France n'a jamais pris en sérieuse considération les propositions de paix du Führer allemand et, d'autre part, les projets français collectifs, que nous avons vus sortir, sous des formes diverses, des tiroirs du Quai d'Orsay, portant sur l'organisation de la paix européenne, restaient fatalement des publications unilatérales, surtout faites pour fournir de la matière aux articles de fond des journalistes politiques.

Me reprochera-t-on un scepticisme exagéré? Si cette idée venait à l'esprit de l'un ou l'autre de mes lecteurs, je m'autoriserais des paroles de M. Édouard Herriot. Le 20 janvier dernier, dans un discours où il chantait les louanges de la Société des Nations, M. Herriot reprochait à la France d'avoir commis une injustice à l'égard de celle-ci : la France n'avait-elle pas mené, à côté de la politique de la S. D. N., la politique des ententes à deux, à trois, à quatre, à cinq, tout comme au XIXe siècle. De pareilles méthodes, ajoutait-il, ne laissent pas d'être périlleuses : on ne voit plus clair au milieu de ces complications.

Mon regard tombe sur le *Times*. J'aime à rendre hommage à ce journal : c'est grâce à lui que nous avons tous appris à penser « européennement », quoique, selon ses déclarations du moment, les uns le critiquent et les autres le louent. Le *Times* donc dénonçait récemment, dans un long article, le pacte entre la France et la Russie soviétique comme un grave empêchement à la pacification générale de l'Europe. La Belgique, de son côté, préoccupée par l'idée qu'elle pourrait être entraînée par ce pacte dans un nouveau conflit européen, a déclaré revenir à la neutralité. La Pologne s'est assurée contre les inconvénients éventuels de ce pacte par une politique souple tant à l'égard de la France, son alliée, qui lui a accordé de nouveaux crédits d'armements, qu'à l'égard de l'Allemagne, sa voisine, avec laquelle elle entretient des rapports amicaux depuis 1934. Ces quelques constatations suffisent à prouver que l'Allemagne n'est pas seule à critiquer cette dangereuse alliance. Ce qu'en pense l'Italie, tout le monde le sait. Nul doute d'ailleurs que, dans les derniers temps, bien des délégués, sincèrement attachés à la S. D. N., n'aient fait *in petto* la grimace en voyant le premier délégué de Moscou se poser en défenseur du Saint-Graal, je veux dire l'idée de la S. D. N., et prêcher à tous les États européens la croisade contre l'Allemagne.

Pour me résumer : aujourd'hui, au commencement de 1937, il semble bien que tout ce qui contenait des germes d'une collaboration européenne générale, tout ce qui était de nature à susciter des espoirs dans ce sens, tout cela s'est peu à peu effrité ou fané. Ce qui a subsisté, c'est le système des alliances de la France (rongé du reste par les velléités d'indépendance de certains de ses partenaires); une amitié franco-anglaise, incontestablement resserrée; une nouvelle et ferme amitié entre l'Allemagne et l'Italie; un accord anglo-italien relatif à la Méditerranée, en vue de liquider les difficultés résultant de la guerre d'Éthiopie. Nous voyons se dresser ensuite, devant nos yeux, le bolchevisme agressif, se targuant du pacte franco-russe et exerçant ses fureurs surtout en Espagne pour le moment. Enregistrons en outre le succès des pourparlers directs entre Dantzig et la Pologne; une entente amicale, saluée des deux côtés avec une grande satisfaction, entre l'Allemagne et l'Autriche; une détente visible, dans les Balkans, résultant

du pacte d'amitié perpétuelle entre la Bulgarie et la Yougoslavie, anciens adversaires. Qu'aperçoit-on encore? Une amitié éprouvée entre l'Allemagne et la Hongrie; une nouvelle amitié entre l'Allemagne et la Yougoslavie et enfin... une Société des Nations languissante, ayant grand besoin d'être réformée. Mais, ce que chacun peut constater, c'est la tension politique résultant de cet imbroglio, tension qui, attisée sans cesse par des forces occultes, peut mener à chaque instant à une complication dangereuse, sinon à une explosion. Finalement le regard se pose avec scepticisme sur ce qui reste des négociations entreprises pour réaliser des pactes, ou limiter des armements. L'énorme charge de ceux-ci pèse de tout son poids sur les peuples européens, anxieux de savoir où les mènera, en définitive, politiquement et économiquement, cette étrange politique. C'est ainsi que l'Europe est entrée dans l'année nouvelle 1937. Elle ressent douloureusement l'instabilité de son « équilibre ».

III

En présence de cet état de choses, les dirigeants de la politique française et de la politique anglaise ont jugé bon d'adresser, par-devant le tribunal de l'opinion publique mondiale, un appel à l'Allemagne, l'invitant à collaborer sans réticences à la restauration de l'Europe. Ce faisant on partait de l'hypothèse, que si la collaboration européenne ne réussissait pas à s'établir, c'était la faute de l'Allemagne. Comme bien souvent déjà, en d'autres circonstances, on a prononcé, tant du côté français que du côté anglais, de graves paroles sur les rapports de la politique et de l'économie, de l'économie et des armements et des armements et de la politique. M. Eden a exigé le retour de l'Allemagne dans le giron de la S. D. N., il a demandé aussi à l'Allemagne de se prêter à la conclusion de pactes avec la Russie soviétique, dans le cadre d'un règlement européen général, et promis en revanche une aide économique à l'Allemagne, si celle-ci voulait accepter ces propositions et sortir de son prétendu isolement.

Le Président du Conseil français a fait siennes ces thèses anglaises en insistant de son côté sur le fait que la France était prête à s'entendre avec l'Allemagne à propos d'un règlement européen; mais non, bien entendu, sous la forme d'une entente à deux. Tous les amis alliés devaient, d'après lui, être associés à cette entente. C'est absolument la même thèse que j'ai discutée ici-même, dans cette Revue, il y a bien des années. Elle n'a guère changé, sous les divers gouvernements français. Elle semble profondément ancrée dans la pensée des hommes d'État et politiciens français et il faut donc en tenir compte, jusqu'à un certain point, si l'on veut restaurer l'équilibre européen.

Pour comprendre à fond la situation, telle qu'elle résulte des propositions françaises et anglaises, il faut avoir une claire vision des grandes réalités politiques. A tort ou à raison, la France croit que sa propre sécurité, en face de l'Allemagne, ne peut être assurée que si elle peut compter militairement, en cas de guerre éventuelle, sur un grand nombre d'autres puissances, pour le moment surtout sur l'Angleterre et la Russie soviétique. Tout le reste, et même le péril de contagion du bolchevisme, s'efface derrière cette thèse principale. L'Angleterre officielle ne connaît pas le bolchevisme dans son propre pays et le traite en quantité négligeable. Sous l'angle de la politique mondiale, elle considère même l'État soviétique, dans la mesure ou il est orienté vers l'Asie, comme un utile contre-poids aux velléités d'hégémonie du Japon en Extrême-Orient. Sur le continent européen, l'Angleterre ne désire pas que l'Allemagne joue un rôle éminent sur les ruines de l'ordre européen actuel et enfin, s'inspirant en cela à la fois d'idéaux spécifiquement anglais et de considérations pratiques, elle tient au système de la S. D. N., tout en n'assumant prudemment, en ce qui la concerne, qu'un nombre restreint d'engagements précis.

Or l'Allemagne a dû quitter la S. D. N. parce que cet organisme, sous l'égide de la France et de l'Angleterre, lui refusait l'égalité des droits et s'opposait de toutes ses forces à tout progrès dans le sens d'un véritable équilibre européen. Aux termes des déclarations les plus solennelles de son Führer, l'Allemagne n'a plus, vis-à-vis de la France, la moindre pré-

tention territoriale ou autre. Vis-à-vis de l'Angleterre, l'Allemagne a témoigné pratiquement, par la limitation volontaire de sa flotte à un peu plus d'un tiers des effectifs de la flotte britannique, combien sérieuse est sa volonté de ne plus jamais croiser le fer avec l'Angleterre. Et, pourtant, les armements français et anglais sont motivés en première ligne par le péril allemand. Sans même mentionner le facteur russe ni les menées visibles du bolchevisme en Europe, on impute à l'Allemagne la responsabilité du non-apaisement, de l'absence de pacification réelle en Europe. L'Allemagne décline cette responsabilité. Il n'y aura pas de réel apaisement en Europe aussi longtemps qu'on ne tiendra pas compte des motifs véritables de la discorde internationale. C'est dans ce sens que, répondant aux discours des ministres anglais et français, le Führer-Chancelier allemand s'est efforcé, le 30 janvier dernier, d'apporter une contribution nouvelle à la connaissance des faits et des causes, afin d'éclaicir une situation embrouillée.

IV

Je me réfère à l'énumération, faite par le Führer, des actes positifs, accomplis par l'Allemagne au cours des dernières années et visant directement à la paix. On ne peut parler sérieusement d'un isolement de l'Allemagne. Il faut mentionner ici, comme une réalité de premier ordre dans la grande politique européenne, l'amitié entre l'Allemagne et l'Italie. J'ai eu l'impression, à maintes reprises, qu'on sous-estimait d'une manière bien peu amicale l'importance de l'Italie dans le concert européen. On fait semblant d'ignorer, à Paris et à Londres, la communauté des intérêts italiens et allemands; pourtant M. Mussolini en parle comme d'un « axe » de la politique européenne. Il faut voir les choses telles qu'elles sont réellement. Le cours des événements en Europe et, last not least, l'expérience malencontreuse des sanctions de la S. D. N. ont eu leurs conséquences : il s'est accompli, en politique, un changement effectif dans la répartition des poids sur la balance

européenne. Le « front de Stresa » d'avril 1935 s'est disloqué; les pourparlers européens relatifs aux pactes dont j'ai parlé ont échoué. En somme au cours de ces quatre dernières années, il s'est présenté plusieurs possibilités de parvenir, avec l'appui de l'Allemagne nationale-socialiste, à une entente à trois ou à quatre, sur une base qui eût été agréable à la France et à l'Angleterre. On eût ainsi assurément établi la paix de l'Europe sur une assise bien plus solide que tous les pactes du monde, que toutes les amitiés particulières, voire même que la Société des Nations. Vraiment, ce n'est pas la faute de l'Allemagne si ces chances n'ont pas été mises à profit.

Nous vivons à une époque bien mouvementée et la roue de l'histoire ne cesse de tourner. Au lieu d'essayer de lui faire rebrousser chemin, on ferait mieux de tirer des conclusions des vicissitudes historiques. Quant à l'Allemagne, elle a fait, le 30 janvier, ce qu'on a réclamé d'elle si souvent dans les derniers temps. Elle a apporté une contribution substantielle à la restauration de l'Europe par le fait même que son Führer a dressé un bilan de l'évolution européenne tout en exposant clairement, sans réticence aucune, la manière de voir allemande. Sans doute peut-il être malaisé, pour nombre de politiciens français, anglais ou autres, d'admettre ce fait; mais enfin il n'existe absolument pas d'autre moyen de marcher vers la paix universelle que d'essayer sans cesse à nouveau de comparer et de mettre en harmonie autant que possible les conceptions différentes des divers états. Étant donné que les tentatives faites jusqu'à présent n'ont fait que creuser plus profondément le fossé entre certains grands États européens, il faudrait s'appliquer sérieusement à méditer cette question : la méthode de collaboration particulière, préconisée et pratiquée avec succès par l'Allemagne, ne permettrait-elle pas de faire des progrès ou n'offrirait-elle pas du moins une issue à l'impasse où s'est trouvée jusqu'à présent engagée la politique européenne.

Qu'avait donc à dire, à ce propos, le 30 janvier, l'Allemagne? Quelles étaient les principales idées allemandes sur l'état actuel de l'Europe?

Notons tout d'abord que l'Allemagne a proclamé son atta-

chement à la paix, sous la forme la plus solennelle qu'on puisse imaginer.

Imbue de la conviction qu'il ne peut exister pour l'Europe un bien supérieur à la paix, l'Allemagne est résolue à être elle aussi un soutien de l'idéal d'une paix européenne universelle et à en assumer toutes les responsabilités. Ce que, dans le détail, l'Allemagne pourra faire pour réaliser cet idéal, elle le fera loyalement. L'ère des « surprises » est close. Ayant retiré sa signature de l'article 231 du traité de Versailles, en même temps qu'elle proclamait le caractère pleinement allemand de la Reichsbank et de la compagnie des chemins de fer, l'Allemagne a retrouvé son honneur et la pleine égalité de ses droits. A l'avenir elle ne signera que les traités compatibles avec son honneur.

Constatons, ensuite, que l'Allemagne ne songe nullement à s'isoler, mais désire étendre ses relations d'amitié à d'autres États, relations du même ordre que celles établies d'ores et déjà avec l'Italie, la Hongrie, l'Autriche, la Pologne, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Grèce et l'Espagne. Rappelons, une fois de plus, qu'il n'existe aucun sujet de litige entre l'Allemagne et la France et qu'il est humainement impossible d'en imaginer aucun. Avec l'Angleterre, l'Allemagne désire pratiquer une collaboration franche et cordiale. En tout état de cause, l'Allemagne a été et reste disposée à garantir la neutralité de la Belgique et des Pays-Bas.

L'Allemagne envisage le bolchevisme comme un péril insupportable pour le monde entier. Tant que ce pays colportera le poison du bolchevisme, l'Allemagne ne veut entretenir avec la Russie soviétique que les relations d'État à État strictement nécessaires. L'Allemagne décline tout pacte d'assistance mutuelle avec ce pays.

L'importance des armements défensifs d'un pays est fonction des dangers qui le menacent. L'Allemagne entend en déterminer l'ampleur, en ce qui la concerne, en pleine indépendance, comme le fait de son côté, par exemple, la Grande-Bretagne.

Le plan quadriennal allemand est une nécessité économique. Il sera exécuté. Toutefois il ne vise en rien, bien au contraire, à limiter le volume du commerce extérieur allemand dans le

trafic international. Il vise, en première analyse, à assurer au peuple allemand du travail et du pain. L'Allemagne ne peut faire dépendre son indépendance économique de promesses étrangères ou de la chance de telles ou telles opérations de crédit.

En Espagne, l'Allemagne n'a que des intérêts économiques; elle aspire à voir s'augmenter les ressources économiques européennes par la réintégration de l'Espagne dans le commerce européen. L'Allemagne espère que l'Espagne parviendra à consolider sa vie nationale. Elle est prête à mettre tout en œuvre pour contribuer au rétablissement de l'ordre dans ce pays.

Vis-à-vis des pays qui ne lui ont pas enlevé de colonies, l'Allemagne n'a aucune prétention coloniale. Les exigences coloniales de l'Allemagne ne poursuivent aucun objectif militaire, mais uniquement des buts économiques. Dans un pays à population dense, ces exigences ne sont que trop naturelles et elles seront affirmées sans cesse.

Si elle entend accomplir la mission qui lui est dévolue, la Société des Nations devra se transformer en un organe de raison et d'évolution et répudier toute inertie réactionnaire. Elle devra prendre ses résolutions en considération des besoins vitaux naturels des États.

En ce qui concerne le traitement réservé aux minorités, il faut tenir compte des sentiments légitimes de fierté nationale et de conscience nationale de celles-ci.

V

On voit d'emblée que le discours du Führer n'a pas mis sur le tapis un nouveau plan de paix. Il proclame au contraire les principes qui présideront à l'avenir aux actes politiques et économiques de l'Allemagne et à la lumière desquels l'Allemagne désire voir apprécier son activité pratique ultérie re par les autres États européens. Ces thèses sont par elles-mêmes assez éloquentes pour se passer de commentaire. Aussi bien la dis-

cussion internationale, à ce propos, est-elle à peine amorcée. Les « moyens », que propose le discours du chancelier allemand, sont multiples. Ils se complètent mutuellement, mais on peut les considérer séparément. La leçon la plus importante à tirer de cette déclaration expresse et solennelle de l'homme qui préside aux destinées allemandes, c'est que, du moins en ce qui concerne l'Allemagne, une période révolue de l'évolution européenne est close et une ère nouvelle peut être inaugurée par des méthodes nouvelles. Étant donné que les thèses dont nous venons de parler constitueront la contribution allemande à la restauration de « l'équilibre européen », nous voulons examiner, en guise de conclusion, la manière dont cette restauration pourrait être conçue.

VI

Que faut-il donc entendre par « équilibre européen » en 1937? Il ne s'agit nullement d'établir un pacte européen universel, rigide; il ne s'agit pas non plus de peser les différents facteurs de puissance européens sur une balance réelle, ni d'exprimer leurs poids en kilos ou en tonnes, mais il faut entendre par là, en premier lieu, un système ou une méthode de politique européenne. Dans ce système, les rapports mutuels de l'Allemagne et de la France jouent un rôle extrêmement important. Sans doute existe-t-il, dans l'Europe actuelle précisément, des forces et des tendances, n'émanant ni de l'Allemagne ni de la France et susceptibles pourtant d'agir puissamment dans le sens de la paix ou de la guerre, de l'ordre ou du chaos. Mais voici qui est incontestable : si l'Allemagne et la France orientent leur politique l'une contre l'autre, il en résultera des tensions intolérables dans toute l'Europe, et parler, dans une pareille éventualité, d'équilibre européen, serait perdre son temps. Si, au contraire, nous parvenions à un état de choses qui permettrait à l'Allemagne et à la France d'accorder, en une entente commune, les grandes lignes de leur politique européenne, il y aurait de grandes chances pour que l'Europe arrivât à un

état d'apaisement tel qu'elle n'en a pas connu depuis plusieurs dizaines d'années. Il paraît plus que probable que des États comme l'Angleterre, l'Italie, la Pologne — pour ne nommer que ceux-ci — se féliciteraient de cette évolution. Nous nous rendons parfaitement compte, en Allemagne, de l'intimité de certaines relations entre quelques-unes de ces puissances. D'ailleurs, comme nous l'avons indiqué plus haut, nous avons cimenté nos propres amitiés. Mais, étant donné que ces amitiés existent, on ne progresse pas d'un mètre en employant des formules générales telles que la « collectivité des alliés et amis de la France en tant que participants d'un règlement européen universel ». Il nous faut aller jusqu'au fond des choses.

Dès lors, et comme il s'agit avant tout de mobiliser les bonnes volontés, il importe que chacun des deux gouvernements, allemand et français, assume la responsabilité entière de trancher personnellement le problème « Europe » tout d'abord, dans un sens ou dans l'autre.

L'Allemagne a fait son choix. Elle a lancé un appel en vue d'inaugurer une nouvelle ère de politique européenne d'après-guerre, dans laquelle, par des actes pratiques, pas à pas et le regard constamment fixé sur la solidarité européenne, on s'efforcerait d'édifier un nouvel « équilibre ».

Qu'entend l'Allemagne par là?

Aucune hégémonie d'une grande puissance quelconque ou d'un groupe de puissances. Comme la France avait érigé, après 1919, une hégémonie de ce genre et que l'Angleterre avait toléré, voire même soutenu parfois cette ambition, l'Allemagne a été astreinte à gravir un long calvaire sous le joug du « diktat » Versailles. Elle s'est ressaisie, malgré la résistance des « vainqueurs » d'antan. Cette période est close une fois pour toutes. On ne peut plus envisager comme possible une hégémonie exercée par les puissances qui donnèrent à la paix de Versailles sa forme et son contenu. Il en va de même de cet équilibre européen de naguère, appelé en Angleterre « Balance of Power » et qui assurait à l'Angleterre, en présence d'un continent partagé en groupements rivaux, une position prépondérante dans chaque cas où il s'agissait de prendre une décision importante, c'est-à-dire d'exercer encore une espèce d'hégémonie. La paix ne pourrait pas davantage être réalisée par la situation dominante,

l'encerclement ou un empiètement expansif des puissances pactisant avec le bolchevisme et qui s'efforceraient d'imposer leur volonté à l'Allemagne, à l'Italie et à d'autres États. L'Europe actuelle ne supporterait plus, à la longue, un tel état de choses ni une telle distribution des forces. Sinon, à tout instant, la paix serait compromise. Il nous faut donc chercher d'autres systèmes. D'autre part, un retour au système des alliances ou des groupements d'avant la guerre est-il à désirer? Poser la question, c'est la résoudre une fois de plus par la négative. Ce fut précisément, à l'origine, la tâche assignée, comme but sublime de paix, à la Société des Nations que d'empêcher le retour au système des alliances, des coalitions militaires et des pourparlers d'états-majors plus ou moins secrets. Par suite de la prépotence des grandes puissances dans son sein, la Société des Nations n'a pas pu remplir la tâche qui lui incombait. Sans doute, les délégués des États qui s'y assemblaient parlaient-ils d'une « Société des Nations », mais en réalité ils ne cherchaient qu'à maintenir par de belles paroles pacifiques et d'habiles formules, dans l'intérêt de leurs gouvernements respectifs, ce qui était impossible à maintenir et devait changer « dynamiquement » au cours des temps, selon les lois éternelles et non écrites de l'histoire mondiale. Ainsi, sous sa forme actuelle, la S. D. N. est parfaitement incapable de créer l'Europe nouvelle. Ce but pourrait encore moins être atteint en accumulant de nouveaux pactes, de nouveaux traités et promesses d'assistance mutuelle. Ce genre de liens et cette méthode ont finalement rendu tellement imminent le danger d'une scission définitive de l'Europe en deux camps opposés, que des millions d'Européens angoissés ne se posent plus la question : « La paix est-elle assurée? », mais cette autre : « A quand la guerre? »

Reste une troisième méthode pour rétablir l'équilibre européen : il s'agirait de s'attaquer à tel ou tel problème, dans tel ou tel cas, avec la volonté sincère de s'entendre. C'est la méthode même que l'Allemagne a pratiquée avec succès dans ses accords et conventions avec la Pologne et l'Autriche et surtout dans son entente avec l'Italie. Cette méthode séparerait-elle fatalement les puissances européennes selon leur état d'esprit, leur forme politique ou autres caractéristiques ? Nullement. C'est en sui-

vant cette méthode que l'Italie s'est entendue, naguère, avec l'Angleterre. Voici que, dans les Balkans, deux anciens adversaires se sont réconciliés sous ce signe et se sont garanti réciproquement une paix perpétuelle. En ce qui concerne la guerre civile espagnole, la volonté de paix de l'Allemage, de la France, de l'Italie, de l'Angleterre et d'autres puissances a permis une collaboration précieuse qui durera dans l'avenir, qui sera maintenue, espérons-le, à l'avenir. Pourquoi n'étendrait-on pas cette méthode ? Quelle que soit la manière dont on conçoive l'avenir éloigné d'une Europe unie, une seule chose est certaine : seule la méthode préconisée par l'Allemagne peut, dans les circonstances actuelles, aplanir les différends, réaliser une détente politique, mener à une convalescence économique et arrêter la course aux armements. Et peut-être réussirait-on ainsi à former une nouvelle Société des Nations. En un mot : seule une telle méthode peut créer un réel « équilibre européen », c'est-à-dire un système laissant à chacun ce qui lui appartient, aux grandes comme aux petites puissances, et protégeant ces dernières contre le danger d'être entraînées dans les combinaisons mouvantes ou périlleuses de certaines grandes puissances. Ce n'est qu'à ces conditions qu'une paix durable sera garantie.

VII

« L'Allemagne est mise en demeure de choisir » : tel était le mot d'ordre, hors d'Allemagne, dans les premières semaines de l'année nouvelle. Or, ceux qui parlaient ou écrivaient ainsi méconnaissaient les vrais problèmes européens, les véritables nécessités et les besoins vitaux de membres importants de la famille des nations européennes. Qui donc se trouve au pied du mur ? Qui donc est mis en demeure, aujourd'hui, de « choisir » ? Réponse : *tous les gouvernements* qui se considèrent comme les défenseurs attitrés de la culture et de la civilisation européennes ; tous en effet sont appelés à décider, s'ils entendent prêter l'oreille aux nécessités d'une nouvelle époque historique ou entendent poursuivre une politique inspirée par les an-

ciennes méthodes et les anciens préjugés. La destinée de l'Europe se fixera d'après les résolutions qu'ils prendront. Dans d'autres grands continents, durant la récente période de discorde européenne, le sentiment de solidarité s'est puissamment développé. Une ère nouvelle s'annonce de toutes parts. L'Europe s'engagera-t-elle dans la voie de « l'équilibre », qui est aussi celle de la paix et de la prospérité et qui lui permettrait de jouer, sur ce globe, le rôle qui lui est dévolu ?

BARON RHEINBABEN,
ancien Secrétaire d'État.

ANTHOLOGIE 1937

THÉRÈSE AUBRAY

FLAMME

Pardonne à l'ombre de ma vie
Sa gerbe de douleurs. Mes faims
Paissant le maigre champ des libertés permises
Avaient déjà sauté les relais. J'étais loin.
Maintenant je suis là. Je reviens délivré,
Tout est blanc, de mes hantises rejetées
J'ai perdu la mémoire,
Je ne ferme jamais les yeux mais je te vois dormir.
Je marche dans ton rêve et je saisis la trace
De ton désir.
La dure flamme à mon amour ravie
Revient vers toi. Mon feu cherche ta vie
Et brûle...
Sois de mon corps la forme consumée
Perds ton contour d'objet, la chose délivrée
Importe seule — et fière elle brûlait en moi.
Que j'aie tout arraché sauf elle, ce n'est rien,
Mais que toi, d'amour toute habillée
Tu doives refuser l'appui de ta douceur...
Détache la caresse à ton corps emmêlée
Les parures de bras, les larmes en collier,
La tendre bague ou j'avais mis ton doigt.
La flamme seule et qu'elle monte sans savoir,
Sans rien garder, sans rien promettre,
Et toi, durable d'être dans ta matière
Toute mêlée au feu.

AMOUR

Terrible force! et le pouvoir aux mains d'un autre...
Rends-toi,
Bien plus que le combat la défaite est brûlante,
Femelle où le divin prend un masque de chair
Et consent à la mort.
Auquel obéis-tu — homme ou nécessité?
Frôleuse de mystère et qui aux bras du temps
Cherche l'oubli de lui.
Rends-toi — la femme est terre et vol,
Sur ton amour comme une louve ramassée
Tu cèdes la victoire — à l'autre assujettie
Par plus puissant que lui : les germes du début et de la fin
Entre lesquels apparaît l'île, une vie d'homme.
Oh! douce et trop cédante au plaisir,
Toute attentive aux forces qu'un désir
Venu de plus profond que toi délie
Et précipite aux sources,
Longe son île. Doux relais de silence et de feu.
Où fondre ta matière et la reconquérir
Toute âme, aux origines ramenée.

RENÉ CHALUPT

RÉBUS

La fille qui se farde
A son miroir d'argent,
Qu'est-ce qu'elle regarde
En ses reflets changeants?

Elle voit une rose
Et deux fleurs en bouton;
Elle voit une rose
Et l'or de la moisson.

Le duvet d'une pêche
Doux à toucher et puis
Une eau dormante et fraîche
Captive de deux puits.

Le garçon qui se penche
Sur cette onde il y voit
Une colombe blanche
Qui s'enfuit à sa voix,

Le seuil d'un labyrinthe,
Une énigme sans clé,
Un grelot d'or qui tinte,
Deux masques accolés,

Son image qui souffre
D'une blessure au cœur;
Il aperçoit un gouffre
Si profond qu'il a peur.

PONTS

pour Tristan Klingsor

Sur le pont d'Avignon
L'on y danse, l'on y danse
Des danses et des contredanses
Et les danseurs s'y font des confidences
Entre les danses
Sur le pont d'Avignon.

Sur le pont de Waterloo
Les cokneys regardent couler l'eau.
Un orgue enroué moud un galop;
Le soleil frileux s'emmitoufle d'un halo
Sur le pont de Waterloo.

Sur le pont Louis-Philippe
Des Italiens vendent des bustes sur des cippes;
Un poète barbu fume sa pipe
Extasié devant le couchant qui se fripe
Sur le pont Louis-Philippe.

CHIROMANCIE

Madame, je lis votre chance
Dans la paume de votre main :
Votre vie allègre s'élance
Vers de triomphants lendemains.

Vénus aussi vous favorise;
Liée à votre char vainqueur
La Fortune vous est soumise.
Mais où est la ligne de cœur?

ANTOINETTE D'HARCOURT

TRANSPARENCE

Trop de geôliers aux portes des prisons,
Trop de papillons de nuit aux fenêtres,
Trop de bonheur impossible.

La muette écoute, un doigt au coin
Des lèvres. — Elle sourit.
Personne ne l'a regardée.
Le mot qu'elle ne pourra jamais dire
Reste suspendu dans l'air comme une
Cloche délaissée.
Ses yeux sont pleins de navires qui
Voguent vers d'autres rivages.
Et leurs voiles gonflées de tendresse
Atténuent la cruauté du ciel.

Quelle est celle-là qui dénoue
Les quatre points cardinaux du jour?
Ses mains sont des étoiles éteintes.
Je ne la connais pas.
Et pourtant elle est là,
Douloureuse comme un message trop
Longtemps attendu.

Elle recueille les feuilles mortes de mes rêves.
Elle vit en moi depuis que j'existe.
Plusieurs fois, d'un coup de poignard
Triste, amer, je l'ai tuée;
Mais elle renaît toujours,
Et à chaque nouvelle rencontre,
J'oublie de la reconnaître.

INCANTATION MARINE

Visage humide qui rongez les faces,
Œil profond, immense, où s'emplit le mien
D'un ange sage que l'amour efface
Quand il va s'y coucher lent comme un chien.
O regard pur submergé par la vague,
Songe liquide que la main élague.

Les lointains ne contournent plus la plaine.
Les continents sont devenus légers,
Et les hommes de fidèles rengaines
Ont voulu refaire des chants sacrés.
Seule, ma voix s'alourdit de la moelle
Du rêve et ma main cueille les étoiles.

Je suis restée avec cette harangue
Que je n'ai pu dire, enroulée autour
De mon cœur. Tous les mots qu'endort ma langue
Sont retombés en moi, rompus et sourds.
Et leur forte saveur est dans ma bouche
Comme un baiser qu'aucun baiser ne touche.

Regarde, mes pieds sont des zodiaques
Constellés où la mémoire des pas
Disparus s'éternise en larges flaques
De passé. Attentes, fuites, combats,
Hélas non? La terre n'est plus si ronde,
O mes pas, tous les arcs-en-ciel du monde.

Emporte mes yeux que la lune enchante.
Mes yeux, cet étrange et cruel pays
De miracles où, dans des cieux de menthe,
La Flamme dévore un noir paradis
De héros déchus, de bêtes, de mages,
Dont les fronts vengeurs tournent les orages.

Emporte aussi cette humaine poussière,
Le sillage léger de mes talons
Où flotte tout le triste cimetière
Aérien de mes lointains abandons.
Plaintes muettes, appels du silence,
Trop de bras tendus au fond de l'absence.

Ah! que ce corps devienne une colonne
Amère, un long remous entre tes doigts,
Un mystère béni par les madones
Au sourire usé, aux robes de roi,
Que les marins portent sur leurs épaules
Les jours de fête à la pointe du môle.

Je ne veux plus voir fleurir la malade
Au blanc buisson du trop fort idéal,
Ni refaire ces lentes promenades
Où s'épuisent les purs amours étals.
Frôlements mortels de pâles épées,
De genoux morts et de paumes fanées.

PIUS SERVIEN

LA NUIT

Sur les glèbes sans fin pose ta petite ombre,
sautant de roc en roc et de mare en buisson...
Quand la nuit sur le monde ancre son coude sombre

et, la tête en ses mains, semble écouter le son
que font en scintillant les étoiles perdues;
quand ses veines aux monts coulent leur lent frisson,

que pèsent de tes mains les ombres répandues,
ta marque profilée aux éclats du désert,
ce qu'obscurcit ta chair en ses courses ardues?

... Dans la nuit infinie où ta plainte se perd,
comme si te buvaient d'innombrables étoiles,
tes invisibles yeux mirent leur Chemin clair;

et ses détours lactés semblent les derniers voiles
qui retiennent encor tes humides regards;
comme un dernier frimas retient les bourgeons pâles,

Avant que les rosiers s'ouvrent de toutes parts.

ESPACES

Lune au scintillement glacé des nuits d'hiver,
ruissellement laiteux des banquises de l'air,
la neige des lueurs se mêle aux feux de l'Ourse,
figeant les profondeurs de ce pâle désert,
où la vie étonnée a retenu sa course.

Le passé qui pressait entre et s'arrête aussi.
Le temps repose enfin. Tout vient se taire ici.
Cimetière des feux qui brûlaient nos journées,
les cyprès de la nuit retiennent l'or transi
Des veilleuses priant sur la mort des années.

O jeune et douce chair des temps qui ne sont plus,
heureux pas remontant dans les sentiers connus...
ô cœur pris aux liens de la cruelle lune,
seul parmi les moments vaguement revenus!
main ouverte où la nuit seule met sa main brune.

UNE ENQUÊTE DANS LA MÉTALLURGIE

HOMMES, SALAIRES ET CONFLITS

L'an dernier, étudiant le problème du chômage, j'avais été fortement frappé par le spectacle émouvant qu'offrait, dans les centres de pointage et les salles de mairie, dans les comités de chômeurs, devant les guichets de paiement, une nouvelle classe de Français : celle des Sans Travail. Jamais la paix sociale rigoureusement conditionnée par la prospérité économique d'un pays ne m'était apparue aussi compromise par la misère et l'oisiveté d'une masse sans cesse accrue d'hommes et de femmes qui avaient perdu jusqu'au goût de vivre. Chaque être humain n'avait-il pas droit au travail ? N'avait-il pas le droit de recevoir en échange, un salaire qui, sous l'effet d'une demande accrue de travail tendrait à s'élever ? La masse, en consommant davantage n'accélérerait-elle pas ainsi le rythme des échanges de produits et de services ? Ces derniers n'étaient-ils pas les facteurs de l'accroissement du profit ?

Rien d'étonnant, qu'en avril dernier les Français, soumis à des conditions de vie totalement différentes, fussent pour la plupart excédés.

Je me rappelle que sous l'empire de cette conviction, j'allai consulter au seuil de la période électorale un de nos députés sortants :

— N'avez-vous pas envie de travailler dans du neuf ? Qu'imprimerez-vous sur vos affiches ? Que direz-vous, dans vos réunions, qui vienne du cœur ? Aurez-vous du génie ?

La réponse me confondit : « La France électorale est d'une stabilité déconcertante. »

— Enfin... la crise est là, d'où peuvent sortir la révolution et la guerre !

— Impossible pour un parti nouveau de s'affirmer chez nous, *en dépit de la complicité des événements*. Vous verrez...

Le dimanche suivant, nous pûmes tous voir dans les préaux d'école et les salles de mairie une foule ardente et farouche. Elle était composée de jeunes gens et d'hommes sans travail, de femmes exaltées, de vieillards soucieux. Tous désiraient, quels que fussent les moyens employés, que cela changeât. Nous savons le reste. Dans la semaine du 26 avril au 1er mai, une vague d'impatience soulevait plus de la moitié du pays et, par millions, les bulletins de vote appelaient au pouvoir un gouvernement de Front populaire à direction socialiste.

Un mois après éclataient les premières grèves suivies par les occupations d'usines et une convulsion sociale puissante engendrait le fameux accord Matignon dont *La Revue de Paris* dans son dernier numéro a précisé le caractère politico-économique sous la plume d'un de ceux qui en furent les négociateurs.

*
* *

Je m'excuse d'évoquer aujourd'hui des événements vieux de huit mois. Je regrette également d'avoir à rappeler, dans les lignes qui vont suivre, des incidents que nul n'ignore et dont nous avons tous été, de près ou de loin, les témoins passionnés, mais ces événements et ces incidents s'enchaînent trop étroitement pour être négligés. Ils forment en quelque sorte le préambule et la conclusion de cet « accord national » qui, rassemblant sous la signature-accolade du Président du Conseil les noms des représentants patronaux et ouvriers, a fait lever au cours d'une nuit historique les germes de nos actuels désaccords. A la lumière, d'ailleurs, de cette rétrospective apparaîtra mieux, à mon sens, le triple aspect, économique, politique et psychologique d'un problème dont rien, pour l'instant, ne laisse encore prévoir la solution.

Je rappelle brièvement la substance de cet accord.

Il reconnaît aux salariés le droit d'appartenir à un syndicat professionnel, d'affirmer leurs relations légales avec l'employeur sous la forme d'un contrat collectif de travail, de nommer des délégués ayant qualité pour présenter à la Direction certaines réclamations individuelles. Il octroie à ces mêmes salariés des congés payés, augmente leur salaire pour les ajuster au coût de la vie, et réduit obligatoirement la durée du travail hebdomadaire à quarante heures.

Bien qu'il existât en France des établissements où certaines de ces mesures étaient déjà appliquées, nous conviendrons qu'ainsi généralisées, elles concrétisaient une innovation dont les esprits impatients pouvaient se montrer satisfaits. La consultation électorale n'avait pas été inutile. Le Front populaire réalisait ses promesses et la vie sociale, dans les derniers jours de juin 1936 semblait traversée de courants nouveaux, perceptibles à tous, même aux étrangers. Un de mes amis américains se trouvant alors à Paris s'enivrait presque, en respirant l'atmosphère de ces journées capiteuses. « La longue pratique des libertés que vous avez conquises depuis un siècle et demi, me disait-il, vous permet de procéder aujourd'hui sans désordre à des réformes inévitables que d'autres pays ont accomplies avec effusion de sang. »

Fallait-il lui dire que nous avions été, la veille encore, bien près du coup de main sanglant et de l'émeute incendiaire ? C'eût été faire preuve d'un pessimisme indécent. L'opinion publique n'était-elle pas en somme favorable à cette révolution dans les mœurs industrielles ? Employés, techniciens, ingénieurs (et quelques-uns très haut placés) reconnaissaient eux-mêmes la légitimité du mouvement. « Les patrons méritent la leçon qu'ils reçoivent, disaient les plus modérés. Ils expient leur manque de prévoyance. Tant pis pour eux ! »

D'ailleurs, sages et disciplinées, les masses ouvrières exécutaient — il faut le dire — les mots d'ordre de leurs organisations syndicales et politiques, sans brimades excessives. Cette libération spontanée mais paisible ne déplaisait pas à l'opinion française restée frondeuse en dépit de sa prudence. Il ne fallait surtout pas gêner l'Expérience. On avait le devoir de la laisser s'accomplir jusqu'au bout.

Et, bien que les usines, les unes après les autres fussent occupées, bien que la production ralentît, bien qu'à des augmentations de salaires correspondît une diminution de travail, la masse des citoyens, intéressée par cette vague populaire génératrice, croyait-on, d'une énergie nouvelle, faisait crédit à l'autorité des dirigeants et au vieux bon sens de la classe ouvrière. Puisque, au mépris des dogmes de la doctrine patronale, la vie économique du pays continuait, pourquoi ne pas accepter la doctrine ouvrière qui garantissait à tous une vie plus facile conditionnée par des rapports de classes plus équitables.

Rappelons-nous ce que fut le 14 juillet 1936 où défilèrent, hampes enchevêtrées, drapeaux rouges et drapeaux tricolores ; où s'exprima en discours enflammés le patriotisme inattendu des chefs communistes ; où les ouvriers, dans la rue, souriaient et où les bourgeois, déshabitués de ce sourire, le croyaient ressuscité à leur intention. « A nous la liberté ! » Le bureau directorial cessait d'être un sanctuaire. Par contre, le cabinet du Président du Conseil devenait un temple où officiait un grand prêtre dont l'intelligence, la sincérité et la bonne foi n'étaient pas suspectées.

Des idées nouvelles et généreuses commençaient à se répandre. Elles laissaient entrevoir la solution pratique, inespérée la veille encore, des éternels problèmes sociaux. Un homme comme M. Jean Coutrot, dans un essai à la fois philosophique, technique et lyrique, trouvait pour exprimer sa pensée des formules inédites :

« *Les chefs d'entreprise, les directeurs qui passent la nuit et le jour dans leur poste de commandement, ont l'impression de vivre dans une atmosphère irréelle, non de cauchemar, mais de rêve ; dans une pièce de Pirandello. Si j'écris ceci, c'est pour les aider à percevoir plus vite qu'en effet, dans une partie de notre monde, celle des relations industrielles qui était à l'envers, vient en quelques jours, de se remettre à peu près debout. Pareille opération ne va pas sans vertige pour les passagers, ni parfois mal de mer. Rendons-leur aussitôt le sens rassurant de la verticale, direction exaltante des ascensions*[1].

1. *L'Humanisme économique.* (Document 4 des Éditions du Centre polytechnicien d'Études économiques.)

Si cette verticale de l'évolution nouvelle exaltait une partie de la population française, c'était celle des salariés, des huit millions d'ouvriers et d'employés qui bénéficiaient des nouveaux avantages. Les quatorze millions d'autres (agriculteurs, commerçants, fonctionnaires, hommes de profession libérale) ressentaient moins cette euphorie.

Certains arguments conservaient toutefois une singulière résonance à laquelle toute la « population active » du pays demeurait sensible. Le système déflationniste avait, à ses yeux, définitivement échoué. La diminution des prix de revient n'avait pas restauré le profit. Pourquoi ne pas tenter l'expérience contraire en augmentant le pouvoir d'achat des masses qui, par leur consommation accrue, provoquerait une reprise des affaires? Plus humaine, incontestablement moins sévère pour les humbles, la nouvelle méthode exigerait de la richesse acquise qu'elle fît, la première, un effort, car il n'était pas juste qu'on demandât toujours les premiers sacrifices à la masse des déshérités, en lui faisant vaguement espérer un mieux-être. Et la restauration économique qui devait suivre s'accomplirait en élargissant les conquêtes de la justice sociale.

Opinion exprimée par certains hommes réalistes et perspicaces qui demeuraient résolument optimistes. Je n'affirmerai pas toutefois qu'elle était partagée par les victimes du mouvement, ces patrons ou chefs d'entreprise qui avaient dû, enfermés dans leur bureau, défendre pied à pied les conditions de leur affranchissement. On ne riait pas de ce côté-là. On n'osait prévoir les répercussions que le nouvel état de choses aurait dans l'avenir. On préférait fermer l'usine pendant quinze jours et partir en vacances pour jouir d'une « décompression psychologique » inévitable au lendemain de ces dures journées. Et l'on verrait bien à la rentrée.

*
* *

La rentrée fut maussade. Les vacances avaient été gâtées par les événements extérieurs. Le « Frente popular » espagnol commençait à faire au Front populaire français une déplorable publicité. Et puis une décision importante avait été prise en

septembre : celle d'un « alignement monétaire » qui amputait notre franc. Prévue comme toujours par les spéculateurs, l'opération avait, une fois de plus, surpris les petits épargnants. On avait bien rassuré ces derniers en leur disant que les incidences de cette dévaluation resteraient faibles sur les prix intérieurs, que, par contre, notre balance commerciale s'en trouverait améliorée et que, grâce à l'assainissement de notre monnaie, nos industries d'exportation reprendraient une vigueur nouvelle, l'élan de la confiance générale faiblissait peu à peu. L'horizon immédiat restait trop confus, les menaces extérieures trop inquiétantes, l'agitation ouvrière trop ouvertement entretenue, les baisses de rendement trop perceptibles, pour que l'opinion ne fût pas troublée par le ton criard d'une presse profondément divisée, dont certains journaux cultivaient une mystique anti-capitaliste tandis que d'autres suscitaient des craintes déraisonnables.

Les prix de la vie courante montaient. Devant cette brusque ascension beaucoup de citoyens pondérés qui s'étaient déclarés partisans d'une expérience loyale sentaient leur bonne volonté fléchir, bien qu'ils eussent consenti dans une certaine mesure à accepter provisoirement la vie chère en échange des avantages qu'on leur avait fait entrevoir : augmentation du pouvoir d'achat des masses, résorption du chômage, accroissement de la production. Mais novembre s'était écoulé sans que ces promesses se fussent manifestées clairement par de réelles « tendances ».

Stimulée au début par les hausses de salaires, la consommation recommençait à être freinée par la hausse des prix. Le faible élan de reprise apparaissait par trop précaire pour que les industriels crussent le moment venu « d'étaler sur un plus grand nombre de produits les frais incompressibles de la production ». Autant dire qu'ils n'augmentaient pas le nombre de leurs équipes pour accroître le rendement.

Dans ces conditions il était difficile que le chômage pût se résorber. Bien plus, en décembre, de nouvelles grèves éclatèrent et la classe ouvrière recommença à s'agiter.

Son attitude était logique. Que lui avait-on promis ? Une augmentation de son pouvoir d'achat. Qu'obtenait-elle ? Un

salaire d'une valeur nominale plus élevée de 7 à 15 0/0[1] mais dont le pouvoir d'achat diminuait à chaque quinzaine. Il était facile de comprendre que les accords de juin ayant déclenché toute une série de hausses-mères, celles-ci devaient engendrer à leur tour des hausses-filles d'une incidence directe sur le coût de la vie.

Et, regardant sa paye de quinzaine dans le creux de sa main, l'ouvrier avait raison de se dire : « Puisque la vie a augmenté, il faut qu'on rajuste à nouveau mon salaire. »

Objectif des grèves de janvier.

I

Nous arrivons donc aujourd'hui, en dépit du chemin parcouru, au carrefour initial des dissentiments qui séparent le patronat de la classe ouvrière. Une fois de plus, la question des salaires se pose. Non, sous la forme d'un ajustement, mais d'un rajustement. Problème dont les données sont complexes. Les unes ne peuvent être comprises que par les économistes. D'autres sont d'un caractère nettement politique. Quant aux troisièmes, c'est au psychologue qu'il appartient de les définir.

Aussi me bornerai-je, au cours de cette rapide enquête, à vous rapporter ce que j'ai vu et entendu, en y ajoutant des impressions qui n'ont d'autre valeur que leur souci d'impartialité et de bonne foi.

J'ai interrogé quelques-uns de ceux qui se trouvent mêlés au conflit, soit comme patrons, soit comme ouvriers, soit comme ingénieurs, ne voulant recueillir uniquement que des opinions et des points de vue. Pour limiter le nombre de ces consultations, je les ai placées dans le cadre de la métallurgie parisienne. Cela, pour deux raisons : la première est que l'industrie métallurgique par l'importance des effectifs ouvriers qu'elle fait vivre[2], par l'énormité des capitaux qu'elle absorbe, par la diversité des industries qui dépendent d'elle (construction, mécanique, machines agricoles, travaux publics, chantiers navals, matériel ferroviaire, etc...) est un des plus puis-

1. En réalité de 20 0/0.
2. Elle groupe trois cent mille salariés dans la région parisienne ; un million dans la France entière.

sants facteurs de l'activité industrielle de la France; la seconde raison qui découle de la première, est que la Fédération des Métaux à la C.G.T. constitue l'aile marchante, la phalange extrémiste, l'avant-garde des troupes syndicalistes.

J'ai remarqué, en outre, que trois classes sociales au tempérament bien différent, affrontent leur point de vue dans cette branche importante de notre industrie : une bourgeoisie patronale, une classe moyenne d'ingénieurs et de techniciens, une classe prolétarienne d'ouvriers qualifiés et de manœuvres spécialisés.

Qui voir parmi les patrons? Fallait-il en interviewer un ou plusieurs? Et pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre? J'ai pensé que leurs points de vue pouvaient varier en fonction de l'importance de leur entreprise. Je résolus d'en consulter au moins trois. On m'excusera de ne pouvoir citer leur nom. Le premier dirige plusieurs milliers, le second plusieurs centaines, le dernier plusieurs dizaines d'ouvriers.

*
* *

Ces hommes ne sont pas contents. Mais ce sont des mécontents raisonnables dont les vues sont modérées, ou plus exactement réalistes. Peut-être leurs points de vue sont-ils particuliers, mais ils m'ont paru exempts de toute « démagogie patronale à laquelle les présidents de groupe sont parfois obligés de céder pour exprimer les desiderata de leurs adhérents[1].

Tous trois m'ont dit que la situation était grave, parce que leurs ouvriers prétendent aujourd'hui que la hausse des prix, due à la hausse des salaires, doit provoquer à leur profit une nouvelle hausse des salaires.

Tous trois ont été unanimes à reconnaître que l'évolution du mécontentement actuel provenait d'une faute initiale :

— *Si au moment où les hausses de salaires ont été décidées, les salariés avaient été nettement avisés que ces hausses se répercuteraient*

1. A dire vrai, les délégués patronaux ont connu de dures heures, à leurs réunions syndicales et essuyé d'amers reproches, car leurs mandants, surtout parmi les patrons de la petite industrie, se trouvaient atterrés, et souvent à juste titre, par l'adoption de certaines clauses.

(Cf. *Conflits du Travail,* dans la revue « Études » du 20 janvier 1937.)

nécessairement sur le coût de la vie, ils seraient peut-être aujourd'hui capables d'accepter cette répercussion. Mais ils ont eu l'illusion que leur gain était net et toute diminution de leur pouvoir d'achat leur apparaît aujourd'hui comme un vol.

— Pourquoi, dis-je, le gouvernement a-t-il refusé en temps utile d'informer les salariés de ces incidences inévitables?

— Parce que les socialistes au pouvoir craignaient que cet excès de franchise ne poussât leurs troupes à déserter, pour grossir les rangs des communistes.

Mais revenons tout d'abord à la question que je posai au chef d'une de ces usines « mammouth ». Il emploie plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Je lui demandai quelles répercussions avaient eu, dans son personnel, les hausses du tarif horaire et l'application de la semaine de quarante heures.

— Nous avions ici, me répondit-il, la réputation, avant même que l'accord Matignon fût signé, de payer convenablement. Notre personnel ouvrier se répartit en trois catégories : les ouvriers qualifiés ou professionnels, les spécialisés et les manœuvres. Sans vous encombrer de chiffres dont les barèmes sont assez compliqués, je me bornerai à vous dire qu'il y a un an, au début de 1936, la moyenne des salaires horaires s'établissait, pour ces trois catégories, de la façon suivante : ouvriers qualifiés : 7 francs de l'heure; manœuvres spécialisés : 5 francs de l'heure; manœuvres : 4 francs de l'heure. L'accord Matignon a eu pour conséquence immédiate d'élever le salaire horaire de l'ouvrier qualifié de 7 0/0. Ceux du manœuvre spécialisé et du manœuvre ont, par contre, subi une hausse de 15 0/0.

Vous savez, d'autre part, que l'application du contrat collectif a abouti à une réduction des heures de travail. Chez nous, on ne travaille plus que six heures et demie par jour au lieu de huit heures.

Les résultats de ces mesures se sont faits immédiatement sentir au désavantage de l'ouvrier qualifié. Celui-ci avait l'habitude de faire souvent des heures supplémentaires que l'application des lois sociales a supprimées. Moins augmenté que ses camarades, il n'a pas obtenu le droit de travailler plus. Aussi la paye qu'il reçoit en fin de quinzaine ne se trouve-t-elle pas

sensiblement modifiée. L'augmentation du coût de la vie rend cette hausse de salaire plus illusoire encore. *La semaine de quarante heures*[1] *lui donne plus de temps pour dépenser son argent, mais il n'a guère plus d'argent à dépenser.* D'où son légitime mécontentement. Le fait, pour lui, de posséder un métier sanctionné par un certificat d'aptitudes professionnelles ne l'avantage que faiblement sur le manœuvre spécialisé dont l'éducation se fait en quelques heures, ou sur le manœuvre ordinaire qui pousse une brouette d'un atelier à l'autre. J'ignore si les effets de ces mesures ont été voulus. Je constate qu'ils tendent à former un prolétariat nivelé, à confondre les intérêts de l'élite ouvrière avec ceux de la masse. Il y a là un danger. Je sais qu'un certain nombre de mes ouvriers qualifiés, après s'être réjouis des hausses horaires, commencent à prévoir avec inquiétude les répercussions qu'elles auront sur le rythme des commandes. Les clients pourront-ils longtemps continuer à acheter des voitures de vingt mille francs? Ils retirent actuellement leur argent des caisses d'épargne ou ils liquident leurs actions; ils dévorent le présent, mais cette vie sans budget ne peut durer que trois, quatre ou six mois, au maximum. Et après?

J'ai demandé si ce nivellement par la base qui avantageait, en fait, les uns au détriment des autres avait fait naître chez les ouvriers des scissions, déterminé des points de vue différents.

— Non. Ils peuvent se trouver divisés sur des questions secondaires, purement politiques, comme la nécessité d'une intervention en Espagne, par exemple. Mais ils sont unanimes — et c'est toute la force du mouvement syndicaliste — sur la nécessité d'une nouvelle hausse de salaires. Certes, des dissidences existent, au sein même des organisations syndicales, mais le patronat qui connaît bien ces zones de rupture et d'attraction se méprend sur leur véritable caractère. Il croit voir chez les dirigeants de la classe ouvrière des divergences profondes touchant à la conception même d'une revendication,

1. La semaine de quarante heures diffère essentiellement en effet des précédents projets de réduction des heures de travail. La loi de huit heures avait pour but d'améliorer les conditions d'existence des travailleurs. Avec la semaine de quarante heures, il s'agit de retirer du travail à un certain nombre d'ouvriers pour en donner à d'autres. C'est un « transfert ». (Cf. *La semaine de quarante heures, le chômage et les prix,* par Maurice Pinot.)

alors qu'elles n'existent que sur les moyens de l'obtenir : sur la nécessité, par exemple, d'une grève générale immédiate ou l'opportunité d'une grève de cinq minutes dite « d'avertissement ».

— Envisagez-vous l'avenir avec optimisme?

— J'espère que le bon sens reprendra le dessus. Une grande partie de la classe ouvrière a du bon sens. Certes, elle est grisée par son triomphe. « Nous avons eu trop longtemps le dessous. Cette fois, c'est fini, nous sommes les maîtres ». Mais déjà elle commence à distinguer la valeur nominale du salaire qu'elle reçoit et sa valeur réelle. Peut-être comprendra-t-elle un jour que les vérités économiques se laissent moins facilement codifier que les utopies sociales.

Quant à ceux qui, comme nous, dirigent de grandes entreprises, ils considèrent avec anxiété le mouvement irrésistible et lent de cette noria qui, élevant les salaires pour abaisser ensuite leur pouvoir d'achat, va bientôt les entraîner dans une nouvelle ascension.

Et, concluant : « On use de morphine, non pour guérir un malade mais pour le calmer. Je considère un nouvel ajustement de salaire comme une seconde piqûre de morphine. »

Il ajouta également ces mots qui méritent d'être rapportés : « Les problèmes nouveaux doivent être étudiés avec un esprit nouveau. Les patrons devront se montrer plus compréhensifs. Beaucoup d'entre eux qui se croyaient investis d'une autorité de droit divin, n'ont pas fait à temps les réformes nécessaires. Ils supportent aujourd'hui les conséquences de leur absolutisme. Nous savons d'autre part que les cégétistes s'essoufflent dans leur effort. Les cotisations ne rentrent plus dans leurs caisses que dans la proportion de 60 0/0. Quant aux meneurs communistes, ils sont obligés de harceler leurs troupes au cours de réunions fréquentes pour maintenir un moral revendicatif. C'est dans la lassitude des classes ouvrières et dans le nouvel humanisme patronal que naîtra, espérons-le, la détente à laquelle nous aspirons tous. »

*
* *

Ces déclarations du grand patronat m'ont tout d'abord semblé planer volontairement et d'assez haut sur les événements qui nous occupent. Mais, à la réflexion, peuvent-elles

être différentes? Un général de corps d'armée, lorsqu'il fait la critique de la manœuvre, ne parle pas comme le colonel d'un régiment ou comme un chef de section. Négligeant les incidences immédiates, il n'envisage que les faits à longue portée.

En écoutant parler un industriel moyen, nous allons être les confidents de soucis plus caractérisés, nés d'exigences plus immédiates :

— On parle surtout, — lui ai-je dit, — de l'incidence des nouvelles lois sociales sur les prix de revient. Mais, vous vendez le matériel que vous fabriquez. Ce prix de vente est, je le présume, égal au prix de revient majoré du bénéfice. Or, ce bénéfice constitue essentiellement le privilège patronal. Dans quelle proportion a-t-il diminué et dans quelle mesure cette diminution peut-elle atténuer la hausse?

— Prix de revient et prix de vente, — m'est-il répondu, — ne sont hélas aujourd'hui, pour les industriels moyens, qu'un seul et même prix.

— Il n'en a pas toujours été ainsi !

— Certes non. Et dans la période de prospérité l'industrie moyenne a même réalisé de beaux bénéfices. Une partie de ces bénéfices a favorisé la constitution de réserves. Pendant les quatre années de crise nous avons puisé dans ces réserves. Si les grosses industries en possèdent encore, les nôtres ont disparu. Les réserves, dans un organisme industriel, peuvent être comparées à la graisse dans l'organisme humain. Elles lui permettent de résister à la maladie, de vendre à perte, au-dessous du prix de revient, pour « durer », continuer à tourner en attendant des temps meilleurs. L'incidence des nouvelles lois sociales jouant directement aujourd'hui sur les prix de vente, influe automatiquement sur l'importance et le nombre de nos commandes. Que ces commandes diminuent et nous sommes obligés de diminuer notre personnel. Que leur chiffre tombe au-dessous d'un niveau prévu, et nous fermons l'usine.

» Ceci vous expliquera, — ajoute-t-il, — l'inquiétude avec laquelle nous envisageons l'éventualité d'un rajustement de salaires, ou le principe de cette échelle mobile déjà appliqué, paraît-il dans certaines régions. L'échelle mobile, à mon avis, enrayera définitivement toute reprise des affaires.

— Tel n'est pas l'avis de ses partisans. A pouvoir d'achat accru, disent-ils, consommation accrue.

— Ceci peut être exact pour les industries consommation, comme celles du textile (vêtements), de l'alimentation, du cinéma, de la T. S. F., et même de l'automobile, etc..., car elles satisfont des besoins privés qui se manifestent par des dépenses réelles et immédiates. En ce qui concerne les besoins courants, ces industries sont aujourd'hui nettement stimulées. On le constate. Nous n'en analyserons pas les causes.

» Mais l'entreprise que je dirige fait partie d'une industrie qu'on appelle industrie d'outillage. Je fabrique en effet des appareils de levage qui intéressent la métallurgie, les mines, les bâtiments et les travaux publics. Dans cette branche, l'activité est paralysée. Nous ne pouvons compter que sur les programmes d'État. Il est regrettable, certes, que le Gouvernement ait dû se résoudre à réaliser un plan d'armements en quelque sorte négatif mais il n'en alimenterait pas moins nos industries si nous étions en mesure d'y faire face en investissant de nouveaux capitaux dans un outillage plus perfectionné. Malheureusement, la confiance du public dans le sort des capitaux confiés actuellement aux industriels est très limitée. On entend dire que l'État veut restreindre ou absorber les bénéfices, on redoute la situation créée par ses nouveaux besoins de trésorerie, on a peur d'une nouvelle dévaluation provoquée par la hausse des prix nationaux sur le marché extérieur. Tout cela ne crée pas une ambiance favorable à l'investissement.

» Si donc, — conclut-il, — les salaires et traitements continuent à s'élever, nous allons droit à une nouvelle dévaluation. L'abstention des capitaux devenant définitive, les industries d'investissement crouleront et la recrudescence du chômage frappera les industries de consommation qui retomberont dans le marasme. »

*
* *

Il me reste à voir un petit industriel dont l'usine est située dans la banlieue parisienne, mais dont les bureaux sont installés au sixième étage d'un *building*, dans deux pièces exiguës. Cinquante ouvriers.

— Je ne me plains pas d'eux, — me dit-il, — ni de leur rendement, ni même de leur état d'esprit. Bien que la maîtrise fasse, toute entière, partie de la C. G. T. et qu'elle ait perdu, de ce fait, une grande partie de son autorité, la discipline est maintenue. Les délégués d'atelier sont chez moi bien choisis et conscients de leur tâche. Ce sont eux qui prononcent eux-mêmes tout renvoi justifié par des motifs professionnels d'incapacité ou d'insubordination.

— Réclament-ils des rajustements de salaires?

— Certainement, mais beaucoup d'entre eux ne voient pas sans inquiétude poindre à l'horizon de nouvelles grèves. La plupart désireraient s'en tenir aux avantages acquis.

— Pourquoi?

— Parce que les grèves coûtent cher. Récemment, une grève de solidarité a éclaté dans une usine d'accumulateurs occupant 400 ouvriers; 88 pour 100 du personnel n'en voulait pas. Elle a duré néanmoins vingt-cinq jours et 500 000 francs de salaires ont été ainsi perdus. Un phénomène du même ordre s'est produit dans une affaire de câbles. 450 ouvriers sur 650 étaient hostiles au débrayage. Le motif de la cessation du travail était le renvoi d'un ouvrier pour insubordination. Ces trois semaines de grève ont coûté au personnel 34 000 francs de salaires par jour. Troisième cas : une grève éclate dans une maison fabriquant un produit nécessaire à l'entretien. Le motif est singulier : les ouvriers ont exigé de la direction, au moment de l'application de la semaine de 40 heures, le droit de travailler 48 heures. Durée du conflit : six semaines. Coût de la grève : de 18 à 20 000 francs par jour[1].

» Ces incidents sont d'autant plus regrettables que, dans nos petites industries, le travail reprend. Nous retrouvons des clients que nous croyions perdus. »

— Vos ouvriers pensent-ils que de nouveaux rajustements peuvent compromettre l'existence de l'usine qui les fait vivre?

— Ils s'attachent à l'idée que de nouvelles augmentations devraient être prélevées sur les bénéfices du patron. Or, il n'y

1. Certes, la bienfaitrice C. G. T. est là, pour subvenir aux besoins des grévistes. Ses revenus mensuels atteignent actuellement, parait-il, 24 millions (si le chiffre des adhérents est réel). Mais combien de temps pourrait-elle subventionner une grève générale? J'ai entendu affirmer que, dans certains cas, la C. G. T. exigeait des Syndicats, en échange des secours qu'elle leur distribuait, une reconnaissance de dette.

a plus de bénéfice dans une industrie comme la mienne. Il n'y a que des frais généraux. J'incorpore les appointements qui me font vivre dans mes frais généraux.

— Et plus de réserves?

— Les réserves n'ont jamais existé chez nous qu'en écritures. Elles n'ont jamais constitué du « disponible ». Nous avons toujours travaillé sur des avances en compte, avec des combinaisons de prêts, des hypothèques... Aujourd'hui, nous avons « du découvert » partout. »

Ce petit industriel ignore évidemment ce que sera l'avenir. Il lui est impossible de faire un pronostic. Il ne peut que formuler un souhait : produire davantage. Il ne nie pas qu'une reprise se soit manifestée. Il garde l'espoir que le jeu oscillant des hausses, perdant son amplitude finira par se stabiliser, dans un équilibre définitif, atteignant un plafond qu'il faudrait s'efforcer de ne pas crever.

— Y parviendra-t-on?

Il pense que oui, si l'on produit davantage et si rien ne s'oppose à la loi naturelle qui veut que chaque entreprise ait la liberté de faire son effort avec le maximum d'ingéniosité. « Sinon, conclut-il, la production baissera et chacun, se couvrant derrière une irresponsabilité endormante, perdra ce goût de l'activité qui fait la force du pays. »

II

Quittant le camp des patrons, il me fallait à présent chercher à établir quelques contacts avec la classe ouvrière. Mon but, dans ce domaine, était plus difficile à atteindre. Je savais qu'il était nécessaire de vaincre une psychose de méfiance. Le préjugé des classes demeure vif chez ceux dont les aspirations tendraient cependant à l'abolir. Que pouvais-je espérer, au surplus, de quelques conversations décousues avec des sujets choisis au hasard? Il était plus simple d'aller voir un de leurs représentants qualifiés. On me conseilla d'entrer en rapport avec l'un des délégués syndicalistes de la Fédération des Métaux à la C. G. T.

Je signalerai, à cette occasion, que des liens d'estime, sinon de cordialité se sont établis entre certains délégués patronaux et leurs adversaires au cours des longues discussions qui les ont mis si fréquemment en présence pendant ces derniers mois. « Un Tel, m'a-t-on dit, est un « pur » 100 pour 100. Il vous paraîtra, si vous réussissez à l'interroger, imperméable, glacial, mystique. Vous ne recueillerez de lui que des phrases de tract, non qu'il soit incapable d'en dire d'autres, mais il les débitera pour être bien sûr, en vous parlant, de ne pas s'écarter de la doctrine. Celui-ci a les mains calleuses d'un homme qui travaillait, il y a quelques mois encore, à l'atelier. Il est intransigeant. Tel autre, au contraire, est plus compréhensif, plus humain. Tous, sans exception, sont fort intelligents. Ce sont des autodidactes, et non des primaires. Les uns, communistes, appartiennent à la C. G. T. U. ; les autres, socialistes, à l'ancienne C. G. T. Je les crois, ajouta mon informateur, à la veille d'un désaccord, car je ne pense pas qu'ils puissent masquer longtemps encore leurs divisions intestines. Elles sont profondes. Ceux qui les approchent souvent, s'en rendent compte. »

J'obtins très facilement de l'un d'eux un rendez-vous par téléphone. Mais je m'aperçus, introduit dans un des innombrables bureaux du caravansérail moderne qu'est le siège de la C. G. T., rue La Fayette, qu'il me serait impossible d'avoir avec ce chef syndicaliste, travaillant au milieu de collaborateurs attentifs à mes paroles, une conversation d'ordre général, analogue à celle que m'avaient réservée dans leur cabinet directorial, en tête à tête, les trois industriels dont j'ai rapporté ici les propos.

L'homme que j'avais en face de moi, penché sur de longues listes de salaires horaires, sans doute pour rédiger quelque additif à des contrats collectifs, exigeait une question précise. Je le sentais résolu à écarter toute discussion tendant à élever le débat, décidé à ne pas s'écarter des chiffres. J'abordai donc en sa présence une question qui me semblait importante : celle de l'incidence, sur le prix de revient, de la hausse des salaires :

— Dans quelle proportion, — lui demandai-je, — le salaire des ouvriers entre-t-il dans l'établissement du prix de revient ?

— Dans la métallurgie, — me répondit-il, — 25 pour 100 au maximum.

Je lui demandai de préciser : appliquait-il le mot *salaire* uniquement à la rémunération des ouvriers transformant la matière première en objet fabriqué ou tenait-il compte également de la proportion de salaires qui se trouvait déjà incorporée dans la matière première importée à l'usine?

Cet éclaircissement est important. Dans la grosse métallurgie, par exemple, où ce que j'appellerai le salaire direct s'incorpore au prix de revient dans la proportion de 18 pour 100, la matière première (coke[1] et minerai de fer) est elle-même du salaire direct dans la proportion de 70 pour 100. L'acier qui résulte de leur fusion va être « importé » au laminage ou à la mécanique. La hausse des salaires doit donc jouer sur l'ensemble des opérations où le travail de l'homme intervient dans la transformation du produit, depuis son extraction jusqu'à son apparition sur le marché commercial. Si l'on tient compte — comme il semble logique — du cycle complet de ces opérations, le salaire réel, dans le prix de revient définitif, intervient non plus dans la proportion de 18 à 25 pour 100, mais bien dans celle de 65 à 75 pour 100.

Le délégué syndicaliste en convint.

Il convint également qu'en résumé, de l'ensemble des hausses et lois récentes, il résultait :

1° Qu'un salaire *individuel* de 100, devenait en moyenne : 130 ;

2° Que le total des paiements, faits à *l'ensemble des salariés pour la même production*, passait de 130 à 138 ;

3° Qu'un prix de revient d'un produit industriel de 100 devenait 140 environ.

Ces chiffres n'étant donnés que comme des ordres de grandeurs moyennes, laissent place à des divergences considérables pour tel ou tel individu — tel ou tel produit.

— Si nous considérons, — repris-je, — que dans un budget normal les dépenses essentielles sont constituées par la nourriture, le loyer, les frais de transport, dont les prix ont peu varié depuis juin, à l'exception de certains produits agricoles,

1. Ce coke est en majeure partie du charbon qui représente 85 pour 100 de salaire direct.

nous pouvons admettre, avec certains économistes, que la hausse des prix industriels et commerciaux ne doit guère intervenir dans la composition de ce budget que pour la moitié de sa valeur, soit 20 pour 100. Mais la loi de quarante heures va être bientôt généralisée et nous n'avons pas fait intervenir la dévaluation. La hausse de la vie va donc ressortir à plus de 25 pour 100[1].

Le délégué syndicaliste me répliqua qu'il était d'accord avec moi. C'est bien pour cette raison, ajouta-t-il, que les ouvriers ne bénéficiant plus, actuellement, que d'un minime accroissement de leur pouvoir d'achat, réclament un rajustement de salaires établi sur une échelle mobile graduée d'après les indices de cherté de vie.

— Nous serons alors entraînés dans un cercle vicieux ! — dis-je.

En prononçant cette phrase, je m'aperçus presque immédiatement de son effet pernicieux. On eût dit qu'un écran invisible de méfiance glissait lentement entre nous. Notre bonne foi réciproque semblait altérée par le poison de vieilles amertumes. Discuter sur des chiffres n'avait déjà plus de sens ; il eût fallu remuer des idées dans une zone de discussion qui nous était interdite. Virtuellement, l'entretien était terminé. Je n'avais plus en face de moi un homme, mais un militant. Certes, il ne niait pas que les patrons pussent se trouver en face de sérieuses difficultés commerciales, mais ce problème n'entrait pas dans ses préoccupations. Il convenait également que l'application de la semaine de quarante heures n'avait guère diminué le nombre des chômeurs et que le chômage partiel seul en avait bénéficié, mais il en rendait responsable le remplacement par trop systématique, depuis 1930, de l'homme par la machine. Il n'abandonnait pas enfin l'idée que, pour résorber le chômage, il fallait produire beaucoup et augmenter le pouvoir d'achat des masses pour les inciter à consommer davantage. Les mots de normalisation, de spécialisation, de rationalisation n'éveillant chez moi aucun écho précis, la discussion n'avait plus d'objet et je battis en retraite.

Je conservais une ressource : celle de consulter un vieux

1. Cette hausse commence à dépasser sérieusement ce palier.

compagnon, actuellement chef d'atelier dans une grande maison d'automobiles. Les liens d'amitié qui nous unissent sont solides. Il consentit à me mettre en rapport avec des délégués ouvriers. Un rendez-vous fut fixé quelques jours après. Je m'y rendis. Ce fut pour m'entendre dire que, réflexion faite, les camarades, obéissant aux instructions de leur délégué principal, se refusaient à tout entretien.

— Pourquoi ?

Mon ami fit un geste d'épaules. Je lui demandai quels étaient les pouvoirs de ce délégué principal. « L'accord Matignon, dis-je, prévoyait des rapports entre les délégués d'atelier et la direction pour résoudre certains problèmes individuels touchant des questions professionnelles, d'outillage, d'hygiène, et non un délégué principal ! »

— Oui, — me répondit-il, — mais ces délégués ont formé presque aussitôt des comités dirigés par un chef, le « délégué d'usine » qui, souvent d'ailleurs, n'appartient pas au personnel de l'établissement.

— Une véritable soviétisation de l'usine. La direction l'a-t-elle supportée ?

N'obtenant pas de réponse, je changeai de conversation :

— Enfin, cette nouvelle hausse de salaires, toi, la trouves-tu juste ?

— C'est une politique, me dit-il. Je connais les patrons mieux que toi. Obligés de subir les hausses de juin, ils se sont dit : « Bon. On va vous les accorder, seulement *on* fera hausser les prix de la vie. » L'ouvrier répond : « Bon. Tu fais hausser le prix de la vie... Nous, on redemandera des nouvelles augmentations. Il faudra bien que l'un des deux finisse par céder, ou ce sera la ruine du pays. »

Il dit encore :

— Tu conviendras que la production a considérablement augmenté depuis la guerre. Grâce à quoi ? Au perfectionnement de l'outillage. Le patron, lui, a profité des inventions techniques, mais il a oublié d'en faire profiter la masse ouvrière. Et c'est injuste. Grâce au progrès du machinisme, il a employé un seul ouvrier là où, avant la guerre, il en fallait dix. Et qu'a-t-il fait des neuf autres ? A la porte. Au chômage. Quant au travailleur, on ne lui accordait pas le droit de réclamer.

Tu n'es pas content? On te balance. Il y a cent chômeurs qui attendent pour te remplacer!

» Aujourd'hui, — poursuivit-il, — il existe un esprit nouveau, plus fraternel, entre l'ouvrier, le contremaître et même le technicien. Je ne parle que de mon usine, naturellement. Il y a plus de confiance entre nous, et plus de solidarité. En juin dernier, les techniciens, pour venir en aide à la classe ouvrière, ont fait une collecte qui a rapporté 70 000 francs. Il se produit une sorte de détente. Le contrat collectif permettra à l'inférieur de parler d'homme à homme à son supérieur. Les contremaîtres n'ont plus le droit d'avantager leurs favoris aux dépens des autres. Cela crée une mentalité toute différente.

» La conséquence des lois nouvelles, — conclut-il, — c'est la marche vers une entente durable entre le capital et le travail. Si le haut patronat ne veut pas brouiller les cartes, *en raréfiant la production*, le pays s'en sortira. »

III

Sans vouloir apprécier la valeur de ces déclarations, je ne mets pas un instant en doute leur bonne foi. Elle est évidente. Mon camarade a dit ce qu'il avait sur le cœur. Pour lui, le fait qu'un patron « mette, comme il dit, ses sous dans une usine » lui confère un certain droit de propriété sur les bâtiments et le matériel. Mais, ajoute-t-il, que représenterait cette usine sans les ouvriers? De la pierre et de la ferraille. Donc, l'usine appartient aussi bien au capital qu'au travail.

Conception fort discutable, révélatrice pourtant, chez un homme qui n'est plus jeune et qui a conquis un à un ses grades dans la hiérarchie d'atelier. Elle dénote un état d'esprit partagé certainement par l'ensemble de la classe ouvrière. Les discours prononcés par les dirigeants communistes, lorsque les usines étaient occupées, ont, comme on le voit, porté leurs fruits : « *Surveillez bien les usines, entretenez soigneusement les machines, le patron les a achetées avec vos sueurs, elles sont à vous. On ne le dit pas encore, mais dans*

quelques mois ce sera officiel quand le gouvernement communiste prendra le pouvoir[1]. »

Sans avoir aveuglément adopté ces *slogans*, dont ils ont discerné avec un instinct sûr le caractère spoliateur, les éléments sains de la masse laborieuse n'en ont pas moins retenu la séduction. Et c'est, à mon avis, en quoi la nuit du 7 juin 1936 peut être appelée une nuit historique comme celle du 4 août 1789, à cette réserve près que le patronat, en cédant à la pression gouvernementale, sans abandonner ses privilèges, en a laissé contester la légitimité en aliénant une partie de son autorité dans la direction des usines.

Voilà qui nous ramène aux données psychologiques du problème, dont j'ai signalé l'importance au début de cet article.

En dépit des succès remportés récemment par les méthodes d'arbitrage, ces « états psychologiques » pèseront chaque jour davantage dans le règlement des conflits. Le gouvernement ne l'ignore pas. Il sait parfaitement que les malaises sociaux actuels posent deux ordres de problèmes : l'un est psychologique et met en question le principe de l'autorité patronale dans les usines. Il peut toujours être résolu à la suite de négociations laborieuses et subtiles conclues par un surarbitre. L'autre est économique : c'est le rajustement des salaires. Sa solution ne dépend pas de la clairvoyance d'un juge, fût-il au-dessus de la mêlée. Un problème économique, en effet, ne s'arbitre pas. Il se résoud.

Ces réflexions m'ont conduit à poursuivre mon enquête, en me livrant à un troisième ordre d'investigations.

Entre la classe patronale, qui défend aujourd'hui pied à pied ses positions, et la classe ouvrière, animée d'un esprit combatif, stimulé par les succès qu'elle a déjà obtenus, il existe dans le monde industriel une classe intermédiaire : celle des ingénieurs et techniciens. Elle a fait assez peu parler d'elle au début des conflits, mais cette réserve n'implique pas qu'elle s'en désintéresse. Sa récente attitude dans les grèves du Nord en est une preuve.

Solidaire du patronat par l'autorité qu'il exerce, mais

1. L'habitation, dans les usines. J. Coutrot. Document 4 du C. P. E. E.

aussi de l'ouvrier par sa condition de salarié, l'ingénieur — et, dans une certaine mesure, le technicien — occupe une situation mitoyenne qui peut souvent devenir l'occasion d'une fonction médiatrice. Eliminera-t-on ce troisième partenaire de débats où il pourrait intervenir avec autorité? N'y a-t-il pas pour lui un rôle à jouer dans ces luttes où un esprit légitime de conquêtes sociales affronte l'inhumanité des mécanismes économiques?

Ce rôle est encore théorique; j'en ai eu l'impression. Certes, au cours des visites que j'ai eu l'occasion de faire rue de Varenne, à l'U.S.I.C.[1] ou au S.I.S.[2] j'ai rencontré des hommes supérieurs, d'une probité de pensée indiscutable. Ils m'ont confirmé que, refusant d'adopter exclusivement les points de vue et les revendications des travailleurs manuels, les ingénieurs, dont la majorité est maintenant organisée syndicalement, ont maintenu leur droit à une représentation séparée qui correspond à leur rôle réel, original, dans la production.

— Au principe de la lutte de classe, — m'ont-ils dit, — nous opposons l'esprit de collaboration, qui n'a rien de commun avec l'esprit de servitude. A la négation du droit de propriété, nous opposons le droit pour chacun de posséder des biens personnels et d'en user librement dans les limites compatibles avec les justes intérêts de la collectivité.

J'ai questionné ensuite des ingénieurs d'usine :

— Considérant que sans votre collaboration technique aucune affaire industrielle n'est viable, n'est-on pas obligé d'admettre que, de votre attitude, dépendra, dans un proche avenir, l'évolution de la crise vers des fins extrêmes ou modérées? Sans vous, les ouvriers ne pourront jamais utiliser les usines qu'ils auront occupées ; sans vous, les patrons perdront toute raison d'être, dans un régime où l'activité industrielle du pays sera nationalisée. Quelle sera votre attitude?

— Les problèmes qui nous concernent, — me dit l'un, — ne peuvent être résolus comme ceux des ouvriers. Mais n'allez pas en déduire que nous sommes les mandataires des patrons.

Et cet autre : « Les patrons nous ont souvent abandonnés. Par des paroles bénignes, nous n'avons obtenu que des satis-

1. Union sociale des Ingénieurs catholiques.
2. Syndicat des Ingénieurs salariés.

factions d'amour-propre. Les enfants bien sages, paraît-il, n'élèvent pas la voix. Quand nous avons voulu faire entendre la nôtre, nous avons été traités de bolcheviks. »

— Nous ne connaissons que trop bien les grands chefs. Nous constatons et déplorons que la plupart d'entre eux ne mobilisent leur activité qu'au service des intérêts financiers et commerciaux de leur entreprise sans accorder une minute de leur temps à l'examen des problèmes sociaux. Pourquoi syndicats patronaux et ouvriers se sont-ils toujours refusés à nous laisser jouer un rôle dans l'ordre économique nouveau?

N'est-il pas anormal, en effet, que les patrons et les ouvriers soient seuls représentés au Conseil Supérieur du Travail, alors que les questions discutées intéressent au plus haut point les cadres techniques?

*
* *

J'ai demandé aux ingénieurs : « Pouvez-vous définir ce qu'est exactement un ingénieur? »

Le mot a une définition syndicale, mais il en a beaucoup d'autres.

— Le titre « d'ingénieur diplômé » a seul une définition légale. 88 écoles en France, officielles ou privées, sont autorisées à fabriquer des ingénieurs. Mais on peut considérer comme ingénieurs ceux qui remplissent certaines fonctions.

— Lesquelles?

— Elles sont assez mal définies par ceux qui ont eu pour tâche de rédiger les conventions collectives, dans la région parisienne.

Pour les syndicats, l'ingénieur est non seulement un homme diplômé, mais également un sujet qui, par sa culture générale et technique, est assimilé à un ingénieur diplômé.

Pour certains patrons, ne sont ingénieurs que ceux qui en remplissent la fonction. D'autres adoptent plusieurs catégories : L'ingénieur de recherches : l'homme de laboratoire. L'ingénieur d'atelier : celui qui copie, mais dont la souplesse d'esprit sait rendre pratique une idée demeurée jusque-là stérile. L'ingénieur ayant des connaissances générales d'administration, de droit, de finance le destinant à remplir un rôle

de chef. Il y a enfin celui qui se borne à calquer, qui « craticule », comme on dit dans l'argot de métier.

Et les techniciens, sont-ils assimilés aux ingénieurs?

Et dans quelle catégorie ranger les dessinateurs?

Je n'insisterai pas. On constate qu'en dépit du rôle prépondérant qui devrait lui incomber dans la médiation des conflits actuels, cette classe importante de « collaborateurs » (le mot est souvent prononcé par eux-mêmes avec un rire sceptique) est impuissante à faire écouter sa voix.

Il existe cependant des syndicats d'ingénieurs. Le premier date de 1892. Mais, à eux tous, ils ne groupent guère encore plus de la moitié de tous ceux qui pourraient, qui devraient en faire partie. Je crains que les particularismes, l'esprit confessionnel, l'esprit de caste ne les aient empêchés jusqu'ici de prendre conscience d'une solidarité qui constitue la force des classes ouvrières. La corporation des ingénieurs, en France (elle groupe environ 40 000 personnes dont 24 000 appartiennent à des syndicats), ne s'est pas encore prononcée clairement sur l'attitude qu'elle doit prendre dans le conflit. Se prononcera-t-elle un jour? Dégagera-t-elle des nuances d'opinions qui la divise, une doctrine? Saura-t-elle mettre à profit l'autorité qu'elle peut tirer de sa force collective?[1]

Il n'apparaît pas impossible que ces officiers de l'armée du Travail réussissent à s'entendre sur un programme minimum d'intérêts communs. Leurs trois grands syndicats[2] ont déjà compris, depuis quelques mois, qu'ils avaient intérêt à grouper certaines de leurs revendications dans un Comité de coordination.

*
* *

Si je me suis borné, au cours de cette enquête, à ne définir que des états psychologiques dans les trois classes aux intérêts distincts qui forment notre monde industriel, c'est parce que

1. Notons toutefois que dès les premiers jours de Juin l'U. S. I. C., qui groupe plus de 9 000 ingénieurs, a défini, dans un communiqué, sa position dans le conflit. Tout récemment, l'ensemble des trois grands syndicats d'ingénieurs a obtenu du ministre du Travail la reconnaissance de leurs organisations propres. Le ministre a reconnu que les techniciens, agents de maîtrise et ingénieurs occupent dans la production une situation particulière et ont des intérêts collectifs à défendre.

2. Le S. I. S. (Syndicat des Ingénieurs salariés), émanation de l'U. S. I. C.; Le S. P. I. D. F. (Syndiquat professionnel des Ingénieurs diplômés français); L'U.S.I.F. (Union des Syndicats d'Ingénieurs français).

les réalités d'aujourd'hui sont si mobiles, si fugitives, que les problèmes sont posés et résolus avant qu'on ait eu le temps de les étudier. Aujourd'hui : rajustement des salaires ; demain : échelle mobile ; après demain, — qui sait? — semaine de trente heures... Il est bien difficile de prévoir les répercussions de l'Économique sur le Social et du Social sur le Politique dans une période dite d'expérience.

L'impression d'ensemble qui peut se dégager toutefois de ces consultations n'est pas rassurante. Ce n'est pas que le bon sens fasse défaut à tous ceux qui ont assumé la lourde tâche d'engager la France dans cette aventure, c'est plutôt parce que ce bon sens ne s'exerce que dans des zones limitées, et, par ailleurs, étanches.

En présence d'un problème difficile comme celui du rajustement des salaires, le Gouvernement semble faire preuve de plus de tact que d'autorité. Au point où en sont les choses, le tact peut éviter ou ajourner les catastrophes, mais il n'est pas suffisant pour restaurer la confiance.

Or, si les classes sociales en présence sont actuellement divisées sur presque tous les points, elles semblent néanmoins unanimes à constater qu'il n'est qu'une tactique à employer pour sortir de l'impasse actuelle : *produire*. Comment produire si l'on ne restaure pas l'activité des industries d'outillage et d'exportation et comment ces industries redeviendront-elles actives si le capital, rapatrié, ne leur fait pas confiance?

— Il faut cependant, — me disait récemment une très haute personnalité du monde industriel dont les opinions sont loin d'être hostiles à l'expérience actuelle, — il faut que les prix français restent adaptés aux prix étrangers ; et cela ne peut se faire que par un arrêt de la hausse des salaires et traitements, ou par une dévaluation nouvelle qui ruinera définitivement la confiance du capital.

» Il faut que le Gouvernement soit ferme dans sa politique. Et doublement ferme. D'une part, vis-à-vis des dirigeants d'entreprises : les conquêtes sociales doivent être maintenues. De l'autre (l'attitude est plus difficile), vis-à-vis des salariés. Il faut faire comprendre à ces derniers que le retour à la prospérité générale n'est possible que si l'on ajourne tout principe de hausses nouvelles.

« Pour obtenir ce double renoncement chez les salariés comme chez les patrons, il faut convaincre les premiers qu'ils ne sont pas trahis, mais servis ; il faut assurer aux seconds qu'ils ne seront pas persécutés. Cette politique courageuse, nationale, en dégageant des apparences l'intérêt véritable de tous, exige une singulière faculté de persuasion. L'homme actuellement au pouvoir la possède mieux que tout autre. Qu'il agisse ainsi et le pays est sauvé. »

Je n'ajouterai à ces déclarations que l'impression toute personnelle d'un mélancolique regret. Les nouvelles lois nées de l'accord Matignon, n'ont engendré les conflits actuels que par la précipitation avec laquelle elles ont été appliquées. Il est dommage que la politique ne connaisse pas dans le domaine social l'avantage des plans à long terme. Vouloir en quelques semaines bouleverser notre vieille structure industrielle, c'était provoquer inévitablement les réactions fébriles d'un organisme anémié par les dures années de crise qu'il vient de subir.

Appliquées successivement et espacées par des trêves permettant aux expérimentateurs d'observer leurs effets sur la santé morale du pays, ces mesures eussent été acceptées avec un peu moins d'amertume par les classes patronales qui s'en trouvaient frappées.

Celles-ci d'ailleurs se refusent avec raison d'entrer dans la voie de nouvelles concessions. Le rajustement des salaires n'est plus de leur ressort. La mesure entraînant automatiquement une nouvelle hausse de la vie, aboutissant à une nouvelle dévaluation, échappe à la compétence des chefs d'industrie. Intéressant l'avenir économique et politique de la France, elle doit être prise par le Président du Conseil.

Espérons que son désir impatient de bien faire ne se révèlera pas, à l'inventaire final, aussi nuisible aux intérêts du pays que la routine du « laisser faire » dont nos difficultés actuelles sont la triste conséquence.

GEORGES LE FÈVRE

SERVITUDE HUMAINE[1]

Norah possédait le don féminin de la flatterie. Philip avait montré du courage en quittant Paris, faute de pouvoir devenir un grand artiste, et elle l'enchantait en lui exprimant son admiration. Il s'était souvent demandé si cette décision n'indiquait pas plutôt un manque de persévérance. Maintenant, voilà qu'il passait pour un héros... Elle s'aventura même sur un terrain où les amis de Philip ne se risquaient pas.

— Je ne te comprends pas de faire tant d'histoires pour ton pied — dit-elle.

Elle le vit rougir violemment.

— Les gens sont loin d'y penser autant que toi — insista-t-elle. — La première fois, ils le remarquent, et puis c'est oublié.

Il garda le silence.

— Tu ne m'en veux pas au moins?

— Pas du tout.

Elle passa le bras autour de son cou.

— Tu sais, je n'en parle que parce que je t'aime. Je ne veux pas que ça te rende malheureux.

— Tu peux me dire tout ce que tu voudras. Si, au moins, je pouvais te témoigner ma gratitude!

L'influence de Norah s'exerçait encore autrement. Quand il se mettait en colère, elle se moquait de lui.

— Tu fais de moi ce que tu veux, — lui dit-il, un jour.

— Le regrettes-tu?

— Non. J'aime ça.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier et du 1er février 1937.

Il avait la chance de comprendre son bonheur. Une épouse ne lui aurait pas donné davantage et il gardait sa liberté. Cette femme, l'amie la plus charmante qu'il eût jamais connue, lui témoignait une sympathie dont les hommes sont incapables ; leurs étreintes complétaient leur amitié sans devenir pour eux la chose principale. Ses sens satisfaits, Philip devint plus facile à vivre. Au souvenir de l'hiver où une hideuse passion l'avait obsédé, il se sentait plein de dégoût pour Mildred et d'horreur pour lui-même.

Les examens approchaient et Norah s'y intéressait autant que lui. Son impatience le flattait et le touchait. Elle lui fit promettre de venir lui dire tout de suite le résultat. Cette fois, il réussit sans difficulté dans les trois branches et, en l'apprenant, elle fondit en larmes.

— Je suis bien heureuse, j'étais si inquiète.

— Petite sotte, — dit-il en riant, mais l'émotion l'étouffait. Comment ne pas être ému par tant de sollicitude?

— Et à présent, que vas-tu faire? — demanda-t-elle.

— J'ai bien gagné mes vacances. Je n'ouvrirai plus un bouquin d'études avant le début du semestre d'hiver.

— Alors, tu vas aller à Blackstable chez ton oncle?

— Jamais de la vie. Je vais rester à Londres et m'amuser avec toi.

— Je préférerais te voir partir.

— Pourquoi? En as-tu assez de moi?

Elle sourit et lui posa les mains sur les épaules.

— Parce que tu as beaucoup travaillé et que tu as une mine de papier mâché ! Il te faut de l'air pur et du repos. Je t'en prie, pars.

Un instant, il garda le silence. Il la contemplait d'un regard tendre.

— Tu sais, je ne le croirais de personne autre. Tu ne penses qu'à mon bien. Que peux-tu bien voir en moi?

— Alors, monsieur me donnera un bon certificat avec mon congé? — dit-elle, gaiement.

— Je dirai que tu es la meilleure des petites femmes, la moins exigeante, la plus facile à contenter.

— Tu racontes des bêtises. Je suis simplement une des rares personnes dont les expériences n'ont pas été inutiles.

XII

Un matin, en se levant, Philip sentit la tête lui tourner et dut se recoucher. Tous les membres lui faisaient mal et il grelottait. Quand la propriétaire lui apporta son déjeuner au salon, il lui cria qu'il n'allait pas bien et demanda une tasse de thé et un toast. Peu après, on frappa et Griffiths entra. Depuis plus d'un an, ils habitaient la même maison sans avoir jamais fait plus que de se saluer dans le corridor.

— Vous êtes souffrant, il paraît, — dit Griffiths. — Je viens voir ce que vous avez.

Rougissant à son habitude, Philip s'efforça de plaisanter. Dans une heure ou deux, il n'y paraîtrait plus.

— Je vais prendre votre température, — dit Griffiths.

— En voilà une chose inutile !

— Laissez-vous donc faire.

Philip plaça le thermomètre dans sa bouche. Assis auprès du lit, Griffiths bavarda en attendant, puis il le prit et le consulta.

— Écoutez, mon vieux, je vais vous amener ce brave Deacon.

— Quelle idée ! Je n'ai rien. Ne vous embarrassez donc pas de moi.

— Mais il ne s'agit pas d'embarras. Vous faites de la température et il faut garder le lit. C'est entendu, hein ?

Ses manières avaient du charme, un mélange de gravité et de bonté infiniment séduisant.

— Comme vous savez prendre les malades ! — murmura Philip, en fermant les yeux avec un sourire.

Griffiths tapota son oreiller, défripa adroitement ses draps et le borda. Il passa dans le salon pour y chercher un siphon et, n'en trouvant pas, alla en prendre un chez lui. Il baissa le store.

— Maintenant, endormez-vous et je vous amènerai le patron, aussitôt après la visite des salles.

Le temps parut long à Philip. Il lui semblait que sa tête

allait se fendre et il se sentait sur le point de pleurer. Enfin, on frappa et Griffiths entra.

— Voici le docteur Deacon, — annonça-t-il.

Le docteur, un homme déjà âgé, s'avança. Philip le connaissait de vue. Quelques questions, une brève auscultation.

— Qu'en dites-vous? — demanda-t-il à Griffiths.

— La grippe.

— C'est bien ça.

Le docteur jeta un regard sur cette chambre d'hôtel meublé.

— Et si vous veniez à l'hôpital? On vous mettrait dans une chambre particulière et on pourrait mieux vous soigner qu'ici.

— Je préférerais rester où je suis, — dit Philip.

Il ne tenait pas à se déranger et sa timidité redoutait le changement. Il ne se voyait guère aux mains des infirmières et dans la morne propreté d'un hôpital.

— Je m'occuperai de lui, docteur, — intervint Griffiths.

— Bon.

Deacon écrivit une ordonnance, donna des instructions et partit.

— A présent, vous allez faire exactement ce que je vous dirai, — recommanda Griffiths. — Je représente à la fois l'infirmière de jour et la garde de nuit.

— Vous êtes bien gentil, mais je n'aurai besoin de rien.

Griffiths posa sur le front du malade une main large, fraîche et sèche.

— Je vais donner ceci au dispensaire pour qu'on le prépare, et je reviens.

Au bout d'un moment, il apporta la potion et en administra une dose à Philip. Puis il monta chercher ses livres.

— Si vous le voulez bien, je travaillerai dans votre salon cet après-midi, — dit-il, en redescendant. — Je laisserai la porte ouverte et vous m'appellerez si vous avez besoin de quelque chose.

Vers le soir, en sortant d'un sommeil agité, Philip entendit des voix dans son salon. Un ami était venu voir Griffiths.

— A propos, ne viens pas après le dîner, — disait Griffiths.

Un autre arriva.

— Que diable faites-vous là? — demanda-t-il à Griffiths.

Philip entendit la réponse :

— Je m'occupe d'un élève de seconde année qui a pincé la grippe, le pauvre bougre. Pas de whist ce soir, mon vieux.

Bientôt, Griffiths resta seul. Philip l'appela.

— Dites-moi, ce n'est pas à cause de moi que vous remettez votre réunion de ce soir, au moins? — demanda-t-il.

— Jamais de la vie. Je dois potasser ma chirurgie.

— Surtout, ne changez rien à vos projets. J'irai très bien. Inutile de vous soucier de moi.

— Ne vous inquiétez pas.

L'état de Philip empira. A la nuit, il se mit à délirer et, vers le petit jour, il s'éveilla. Il vit Griffiths se lever d'un fauteuil, s'agenouiller et, morceau par morceau, mettre avec ses doigts du charbon dans le feu. Par dessus son pyjama, il portait une robe de chambre.

— Qu'est-ce que vous faites là? — demanda Philip.

— Est-ce que je vous ai réveillé? J'essayais de faire du feu sans bruit.

— Pourquoi n'êtes-vous pas au lit? Quelle heure est-il?

— Près de cinq heures. J'ai préféré rester auprès de vous cette nuit. J'ai apporté un fauteuil. Sur un matelas, j'aurais dormi comme une souche et je ne vous aurais pas entendu si vous aviez eu besoin de quelque chose.

— Vous êtes vraiment trop gentil. Et si vous attrapez ma grippe?

— Alors, mon vieux, vous me soignerez, — dit Griffiths, en riant.

Au matin, Griffiths leva le store. Pâle et fatigué, après sa nuit blanche, il n'en était pas moins d'excellente humeur.

— A présent, votre toilette ! — dit-il, avec entrain.

— Je peux la faire seul, — répliqua Philip, confus.

— Quelle bêtise ! Si vous étiez à l'hôpital, l'infirmière viendrait vous laver et, ma foi, je vaux bien une infirmière.

Trop faible et trop souffrant pour résister, Philip laissa Griffiths lui laver les mains, le visage, les pieds, la poitrine et le dos. Il le fit avec une douceur charmante, tout en racontant force histoires. Puis il changea les draps selon la méthode des hôpitaux, secoua l'oreiller et remit les couvertures en ordre.

— Si la sœur Arthur me voyait ! Elle n'en reviendrait pas. Deacon doit venir de bonne heure.

— Pourquoi diable êtes-vous si épatant pour moi ?

— Ça m'habitue. C'est assez rigolo d'avoir un malade.

Griffiths lui donna son petit déjeuner et partit pour s'habiller et manger à son tour. Un peu avant dix heures, il revint avec une grappe de raisin et des fleurs.

— Je ne sais comment vous remercier, — dit Philip.

Il demeura couché pendant cinq jours.

Norah et Griffiths le soignèrent.

Griffiths avait l'âge de Philip. Mais il le dorlota comme eût fait une mère. Sa vitalité, son optimisme semblaient communiquer la santé à tous ceux qui l'approchaient. Peu habitué aux gâteries, Philip fut profondément touché par la tendresse féminine de ce grand gars robuste. Son état s'améliora. Alors, enfoncé dans le fauteuil au chevet de son malade, Griffiths tâcha de le distraire par le récit de ses amours. Frivole, capable de mener trois ou quatre intrigues de front, il se trouvait souvent acculé aux ruses pour se dégager. Tout ce qui lui arrivait se parait d'un charme romanesque. Il était criblé de dettes, tous les objets de quelque valeur qui lui appartenaient prenaient le chemin du Mont-de-Piété, mais il ne s'en montrait pas moins prodigue et généreux. Sa nature le portait aux aventures et il avait de nombreuses relations parmi les piliers de bar les plus louches. Des femmes de mœurs légères le prenaient pour confident ; elles lui racontaient leurs ennuis, leurs difficultés et leurs aubaines. Des bonneteurs, attendris de le voir sans le sou, l'invitaient à dîner et lui prêtaient parfois un billet de cinq livres. Il ratait un examen après l'autre, mais avec philosophie, et acceptait de si bonne grâce les remontrances familiales que son père, un médecin de Leeds, ne se sentait pas le cœur de lui en vouloir.

— Je suis bouché pour les livres, — disait-il allègrement. — Et puis, je suis incapable de travailler.

La vie était bien trop belle. Pourtant, quand il aurait jeté sa gourme et que, son diplôme en poche, il pourrait enfin pratiquer, il réussirait comme personne auprès de la clientèle. Il guérirait par le seul charme de ses manières.

XIII

Un après-midi, il rentrait de l'hôpital pour se changer avant d'aller prendre le thé chez Norah. Comme il engageait la clef dans la serrure, sa propriétaire ouvrit.

— Il y a une dame qui vous attend, — dit-elle.

— Moi ?

Il fut surpris. Ce ne pouvait être que Norah. A quoi rimait cette visite ?

— Je ne l'aurais pas laissée entrer, mais voilà trois fois qu'elle vient et elle a eu l'air si affolée de ne pas vous trouver...

Il la planta là au milieu de ses explications et se précipita dans sa chambre. Le cœur lui manqua. C'était Mildred. Elle se leva vivement, ne fit pas un pas vers lui et ne prononça pas une parole. Dans sa surprise, il ne savait plus ce qu'il disait.

— Que voulez-vous ? — demanda-t-il.

Sans répondre, elle se mit à pleurer. Les bras ballants, elle laissait couler ses larmes sans les essuyer. Une femme de chambre en quête d'une place n'aurait pas eu l'air plus humble. Des sentiments contradictoires assaillaient Philip. Il eut une soudaine envie de tourner les talons et de se sauver.

— Je ne pensais pas vous revoir jamais, — dit-il enfin.

— Je voudrais être morte, — gémit-elle.

Philip la laissa debout. Il ne pensait qu'à reprendre son assurance. Ses genoux tremblaient.

— Qu'est-ce qui se passe ? — demanda-t-il.

— Il m'a lâchée... Emil.

Philip tressaillit. Alors, il comprit. Il l'aimait aussi passionnément que par le passé. Jamais il n'avait cessé de l'aimer. Accablée et soumise, elle se tenait devant lui. Ah ! la prendre dans ses bras et couvrir de baisers son visage mouillé. Leur séparation avait été si longue. Comment avait-il pu la supporter ?

— Asseyez-vous donc. Je vais vous donner quelque chose à boire.

Il l'installa près du feu et lui prépara un whisky qu'elle but, encore toute sanglotante. Ses grands yeux tristes cernés de bistre restaient fixés sur lui. Jamais il ne l'avait vue aussi maigre et aussi pâle.

— Si, au moins, je vous avais épousé quand vous me l'avez demandé, — soupira-t-elle.

Philip sentit sa gorge se serrer. Incapable de conserver la réserve qu'il eût voulu observer, il lui mit une main sur l'épaule.

— Je suis navré de vous voir dans la peine.

Elle appuya la tête sur sa poitrine et éclata en sanglots. Son chapeau la gênait, elle l'ôta. Mildred dans un état pareil! Il l'embrassa. Cela parut la calmer.

— Vous avez toujours été bon pour moi, Philip, — dit-elle. — C'est ce qui m'a ramenée vers vous.

— Racontez-moi.

— Je ne peux pas, je ne peux pas, — s'écria-t-elle, en s'écartant de lui.

Il se laissa tomber à genoux et appuya sa joue contre la sienne.

— Ne sais-tu pas que tu peux tout me dire? Je ne te reprocherai jamais rien.

Petit à petit, elle avoua tout. Par moments, elle pleurait tant qu'il pouvait à peine la comprendre.

— Il y a eu huit jours, il est allé à Birmingham, en me promettant de revenir le jeudi. Le jeudi, personne. Le vendredi, non plus. J'ai écrit pour savoir ce qui était arrivé. Pas de réponse. Alors, j'ai encore écrit pour dire que si je n'avais rien de lui par retour du courrier, je prendrais le train pour Birmingham, et, ce matin, voilà que je reçois une lettre d'un avoué qui me dit que je n'ai aucun droit sur lui et que si je l'embête, il se mettra sous la protection de la loi.

— Mais c'est ignoble! Ce n'est pas une façon de traiter sa femme. Vous étiez-vous disputés?

— Oui, dimanche. Il m'a dit qu'il en avait assez de moi, mais ce n'était pas la première fois, et il était toujours revenu. Je ne croyais pas que ce fût sérieux. Il a pris peur en apprenant que j'attendais un bébé. Je le lui avais caché le plus longtemps possible. Il m'a répondu que c'était bien de ma

faute, que j'étais par trop maladroite. Si vous saviez tout ce qu'il m'a dit ! Ah, je n'ai pas été longue à découvrir qu'il n'était pas un gentleman. Il m'a laissée sans un sou. Il n'a même pas payé le loyer et moi, je n'avais pas de quoi le payer. Si vous aviez entendu cette mégère de la pension ! Elle n'aurait pas parlé autrement à une voleuse.

— Je croyais que vous deviez prendre un appartement.

— C'est ce qu'il avait dit, mais on s'est installé dans un simple garni. Quel avare ! Il me traitait de dépensière, et il ne me donnait rien à dépenser.

Elle sautait d'une chose importante aux détails les plus futiles. Philip était stupéfait. C'était à n'y rien comprendre.

— A-t-on idée d'une pareille goujaterie !

— Vous ne le connaissez pas. Je ne retournerais pas avec lui, même s'il venait me le demander à genoux. J'ai été idiote de me laisser monter la tête, et il ne gagnait pas du tout autant qu'il disait. Non, les blagues qu'il a pu me raconter !

Philip réfléchissait. Profondément remué par cette détresse, il ne songeait plus à lui-même.

— Voulez-vous que j'aille à Birmingham ? Je le verrai et je tâcherai d'arranger les choses.

— Oh, là, là ! Jamais il ne reviendra, je le connais.

— Mais il doit vous faire vivre. Il ne peut se soustraire à cette obligation. Je ne connais rien à ces choses-là. Vous devriez consulter un avocat.

— Avec quoi ? Je n'ai pas un sou.

— Je paierai tout. Je vais écrire à mon avocat, l'exécuteur testamentaire de mon père. Si nous allions tout de suite le voir ? Il doit être encore à son bureau.

— Donnez-moi plutôt une lettre pour lui. J'irai seule.

A présent, elle se calmait. Il s'assit et écrivit un mot. Puis il se souvint qu'elle manquait d'argent. Il avait heureusement touché un chèque la veille et put lui donner cinq livres.

— Que vous êtes bon, Philip ! — dit-elle.

— Je suis si heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous.

— M'aimez-vous toujours ?

— Plus que jamais.

Elle lui offrit ses lèvres et il l'embrassa. Tant d'abandon

était nouveau pour lui. Cela valait la peine d'avoir souffert.

Elle partit et il s'aperçut qu'elle venait de passer deux heures chez lui. Il se sentait au comble du bonheur.

— Pauvre petite, pauvre petite! — murmura-t-il, tout frémissant.

Vers huit heures, on sonna. C'était un télégramme. Avant de l'ouvrir, il devina de qui il venait.

« Qu'y a-t-il? Norah. »

Que faire, que répondre? Il aurait pu aller la chercher à la sortie du théâtre où elle figurait, et la ramener à pied comme cela lui arrivait quelquefois. Il se sentait incapable de la voir ce soir-là. Il voulut lui écrire, mais il ne put se décider à commencer comme toujours « Norah chérie ». Il prit le parti de télégraphier :

« Désolé. Ai été retenu. Philip. »

Il la revoyait en pensée. Ce vilain petit visage, ces pommettes saillantes, ce teint trop rouge... Et cette peau rugueuse qui lui donnait la chair de poule. Son télégramme ne le dispenserait pas d'agir, mais, au moins, il gagnait du temps.

Le lendemain, il envoya une nouvelle dépêche :

« Désolé. Impossible venir. Lettre suit. »

Mildred avait parlé de passer vers quatre heures et il ne voulait pas lui dire que cette heure le gênait. Après tout, elle d'abord. Il l'attendit avec impatience. De la fenêtre, il la vit arriver et alla ouvrir lui-même la porte d'entrée.

— Eh bien, as-tu vu Nixon?

— Oui. Rien à faire. Il ne me reste qu'à encaisser et à me taire.

— Mais, c'est impossible.

Elle s'assit d'un air las.

— T'a-t-il donné des raisons?

Elle lui tendit une lettre chiffonnée.

— Voilà ta lettre, Philip. Je ne la lui ai pas portée. Hier, je ne t'ai pas tout dit. Vraiment, ça me restait dans la gorge. Émil ne m'a pas épousée. Il ne pouvait pas. Il a déjà une femme et trois enfants.

Philip éprouva soudain une jalousie et une angoisse indicibles. Cela passait ses forces.

— Voilà pourquoi je ne suis pas retournée chez ma tante. Je n'ai plus que toi au monde.

— Qu'est-ce qui vous a poussée à partir avec lui? — demanda Philip, d'une voix sourde qu'il s'efforçait d'affermir.

— Je me le demande. D'abord, je ne savais pas qu'il était marié. Quand il me l'a avoué, ce que je lui en ai dit! Ensuite, pendant des mois, on ne s'est plus revu et quand il a reparu au tea-room et qu'il m'a fait sa proposition, je ne sais ce qui m'a pris, je sentais que rien ne pourrait m'en empêcher. Il a fallu que je le suive.

— L'aimais-tu?

— Je ne sais pas. Je ne pouvais pas m'empêcher de rire de tout ce qu'il racontait. Et puis, il avait un je-ne-sais-quoi. Il a dit que jamais je ne regretterais, il a promis de me donner sept livres par semaine — soi-disant il en gagnait quinze. — Quelle blague! Et puis aussi, j'en avais par-dessus la tête d'aller tous les matins à ma boîte et je ne m'entendais pas très bien avec ma tante. Elle avait la prétention de me traiter en domestique, elle disait que je devais faire ma chambre, que sans ça, personne ne la ferait pour moi. Oh! si, au moins, j'étais restée tranquille! Mais, quand il est venu au salon de thé me demander de le suivre, je n'ai pas pu résister..

Philip s'écarta d'elle. Il s'assit devant sa table, la tête dans les mains.

— Tu n'es pas fâché, Philip? — demanda-t-elle, d'un air piteux.

— Non, — répondit-il, en détournant les yeux. — Ça me fait seulement très mal.

— Pourquoi?

— Tu comprends, je t'aimais tant! J'ai tout fait pour que tu t'attaches à moi. Je te croyais incapable d'aimer. Et voilà que je découvre que tu étais prête à tout plaquer pour ce misérable.

— Je suis désolée, Philip. Je l'ai bien regretté par la suite; ça, je te le jure.

Il revoyait Emil Miller, avec son teint blafard et malsain, ses yeux bleu faïence au regard fuyant et son élégance de pacotille. Et ces éternels gilets rouge vif, brodés. Philip soupira. Elle se leva et vint le prendre par le cou.

— Philip, jamais je n'oublierai que tu m'as proposé de m'épouser.

La main dans sa main, il la regarda. Elle se pencha et l'embrassa.

— Philip, si tu veux toujours de moi, je ferai ce que tu voudras. Je sais que toi, tu es un vrai gentleman.

Philip sentit son cœur flancher. Cette soumission le dégoûtait.

— Tu es bien gentille, mais je ne pourrais plus.

— Tu ne m'aimes donc plus?

— Si, je t'aime de tout mon cœur.

— Alors, pourquoi ne pas nous en payer une tranche pendant que nous le pouvons? A présent, qu'est-ce qu'on risque?

Il se dégagea.

— Tu ne comprends pas. Depuis le jour où je t'ai connue, je t'ai aimée à m'en rendre malade. Mais, à présent, cet homme! J'ai malheureusement beaucoup d'imagination. Pouah!

— Tu es drôle.

Il reprit sa main et lui sourit.

— Ne me crois pas ingrat. Jamais je ne pourrai assez te remercier, mais, vois-tu, c'est plus fort que moi.

— Philip, tu es un brave type.

Ils continuèrent à causer et retrouvèrent bientôt leur camaraderie familière. Il se faisait tard.

Philip lui offrit d'aller dîner et de finir la soirée au music-hall. Elle fit des embarras pour se laisser persuader. Était-ce bien dans son rôle de promener sa détresse dans un lieu de plaisir? Philip finit par lui demander de venir pour lui être agréable et, une fois son consentement déguisé en sacrifice, elle accepta. Sa souplesse toute nouvelle enchantait Philip. Elle le pria de la mener à leur petit restaurant de Soho. Il lui en fut infiniment reconnaissant; elle gardait donc un bon souvenir de cet endroit. A mesure que le dîner avançait, Mildred reprenait sa gaîté. Après quelques verres de bourgogne, elle oublia de se figer dans une contenance douloureuse. Philip crut prudent de lui parler de l'avenir.

— Tu n'as pas un sou devant toi, je pense?

— Seulement ce que tu m'as donné hier, et, là-dessus, il a fallu que je donne trois livres à la propriétaire.

— Bon. Alors, je vais te donner un billet de dix livres pour commencer. Je verrai mon avoué et je lui demanderai d'écrire à Miller. Nous arriverons bien à lui faire payer quelque chose. Si seulement on en tirait cent livres, ça te mènerait jusqu'à la naissance du bébé.

— Je n'accepterai pas un sou de lui. J'aime mieux crever de faim.

— Mais c'est monstrueux qu'il te laisse ainsi dans l'embarras.

— J'ai ma fierté.

Philip se trouvait dans une situation embarrassante. Une économie rigoureuse s'imposait jusqu'à la fin de ses études, et il y aurait encore l'année qu'il comptait passer comme interne de médecine et de chirurgie dans un hôpital. Mais les ragots de Mildred sur l'avarice d'Emil l'empêchèrent de rien dire : n'allait-il pas passer, lui aussi, pour manquer de générosité ?

— Je n'accepterai pas un sou de lui. Plutôt mendier. Il y a longtemps que j'aurais cherché du travail, mais dans ma situation ! Il faut bien penser à sa carcasse, n'est-ce pas ?

— Ne t'inquiète pas pour l'instant, — dit Philip. — Je te donnerai tout ce qu'il te faut jusqu'à ce que tu puisses de nouveau travailler.

— Je savais que je pouvais compter sur toi. J'ai bien dit à Emil que je ne serais pas sur le pavé sans personne. Je lui ai dit que toi, tu étais un vrai gentleman.

Peu à peu, Philip apprit comment s'était passée la séparation. La femme d'Emil avait découvert le pot aux roses. Elle avait été voir le directeur de son mari en menaçant de divorcer et on l'avait prévenu que, dans ce cas, il serait renvoyé. Il adorait ses enfants. Mis en demeure de choisir entre sa femme et sa maîtresse, il avait choisi sa femme. Il avait toujours redouté la complication d'un enfant dans sa liaison, et quand Mildred fut obligée de lui avouer la vérité, la peur le prit. Il fit naître une querelle et l'abandonna.

— Quand penses-tu accoucher ? — demanda Philip.

— Au début de mars.

— Trois mois.

Mildred refusait de rester dans son logement de Highbury

et Philip trouva plus commode de la rapprocher de lui. Il promit de lui chercher quelque chose, dès le lendemain. Elle suggéra Vauxhall Bridge Road.

— Et pour après, ce ne serait pas loin, — ajouta-t-elle.

— Que veux-tu dire?

— Eh bien, je ne pourrai guère rester là plus de deux mois. Après, il faudra que j'aille dans une clinique. J'en connais une excellente, où ne vont que des gens très bien. On vous prend pour quatre guinées par semaine, tout compris. Le docteur se paye à part, bien entendu, mais c'est tout. Une de mes amies s'y est fait soigner. La directrice est une femme du monde. Je compte lui raconter que mon mari est officier à l'armée des Indes et que je suis venue accoucher à Londres.

Philip ne s'habituait pas à l'entendre parler de ces choses-là. Avec ses traits délicats et son visage pâle, elle paraissait froide et très « jeune fille ». A l'idée de la passion dont elle était capable, il ressentit un trouble étrange.

Philip pensait trouver à son retour chez lui une lettre de Norah. Mais il n'y avait rien. Rien non plus, le lendemain matin. Ce silence l'irrita et l'inquiéta. Depuis le mois de juin, ils se voyaient tous les jours; une absence de quarante-huit heures avait pourtant dû l'étonner. L'avait-elle, par malchance, aperçu en compagnie de Mildred? A l'idée qu'elle pouvait être blessée ou malheureuse, il décida d'aller la voir dans l'après-midi. Il lui en voulait presque de s'être laissé aller à une si grande intimité avec elle. L'idée de continuer leurs relations le remplissait de dégoût.

Il trouva dans Vauxhall Bridge Road, à un second étage, deux pièces pour Mildred. Elle se réjouirait d'entendre le roulement des voitures sous ses fenêtres.

— Je déteste ces rues mortes où l'on ne voit pas passer une âme, disait-elle. Surtout, de la vie.

Puis, il s'obligea à prendre le chemin de Vincent Square. En sonnant, il se sentait malade d'appréhension. Sa façon d'agir à l'égard de Norah était inqualifiable. Il redoutait des reproches; il la savait emportée et détestait les scènes. Autant lui avouer franchement le retour de Mildred et le regain de son amour pour elle. A son grand regret, il n'y avait plus de place pour Norah dans son cœur. Il songea alors

à sa peine, car il savait combien elle l'aimait. Autrefois, cet amour le flattait et il en éprouvait une immense reconnaissance, mais, à présent, il lui pesait. Pourtant, elle n'avait pas mérité de souffrir. Comment allait-elle le recevoir ? Dans l'escalier, il envisagea toutes les hypothèses. Il frappa à la porte. Conscient de sa pâleur, il cherchait à dissimuler sa nervosité.

Elle écrivait avec ardeur, mais, dès son entrée, elle se leva d'un bond.

— J'ai reconnu ton pas, s'écria-t-elle. Où te cachais-tu donc, vilain garçon ?

Joyeuse, elle vint à lui et lui sauta au cou. Il l'embrassa, puis, pour se donner une contenance, il déclara qu'il mourait d'envie de prendre du thé. Elle poussa le feu pour faire bouillir l'eau.

— J'ai été très occupé, dit-il, sans conviction.

Brillante comme toujours, elle se mit à bavarder. Un nouvel éditeur venait de lui commander un petit roman. On lui donnerait quinze guinées.

— C'est de l'argent qui tombe du ciel. Je vais te dire ce que nous allons faire. On va s'offrir une petite fugue. Que dirais-tu d'une journée à Oxford ? Je meurs d'envie de visiter les collèges.

Il chercha dans ses yeux l'ombre d'un reproche, mais ils étaient aussi francs, aussi gais que jamais. Elle était ravie de le voir. Impossible de lui dire la vérité brutale. Elle fit griller un toast et le lui fit manger par petits morceaux comme à un enfant.

— Bébé est-il rassasié ? demanda-t-elle.

Il inclina la tête en souriant. Puis elle lui alluma une cigarette. Alors, comme à son habitude, elle vint s'asseoir sur ses genoux. Elle était très légère. Elle se réfugia dans ses bras avec un soupir de bonheur.

— Dis-moi quelque chose de gentil, murmura-t-elle.

— Que dois-je dire ?

— Avec un effort d'imagination, tu peux toujours aller jusqu'à dire que tu m'aimes un peu.

— Ça, tu le sais.

Il ne se sentit pas le cœur de parler tout de suite. Au moins, elle aurait encore la paix ce jour-là. Ensuite, il pourrait lui écrire. Elle lui demanda de l'embrasser et, tout en lui donnant

des baisers, il songeait à Mildred et à ses minces lèvres pâles. Son souvenir ne le quittait pas un instant sous une forme irréelle, mais plus substantielle cependant qu'une ombre, et cette vision détournait son attention.

— Tu es bien silencieux aujourd'hui, remarqua Norah.

Sa loquacité était pour eux un perpétuel sujet de plaisanterie.

— Tu ne me laisses jamais placer un mot. Alors, j'ai perdu l'habitude de parler, répondit-il.

— Mais tu ne m'écoutes pas, et ça, c'est très mal élevé.

Il rougit. Soupçonnait-elle quelque chose? Gêné, il détourna son regard. Cet après-midi, le poids de ce petit bout de femme le fatiguait et il n'était pas d'humeur à se laisser toucher.

— J'ai des fourmis dans la jambe, déclara-t-il.

— Je suis désolée, s'écria-t-elle, en se levant d'un bond. Il faudra que je me mette au régime si je ne puis me déshabituer de m'asseoir sur les genoux des messieurs.

Il se mit à frapper ostensiblement du pied, puis s'essaya à marcher. Ensuite, il se posta debout devant la cheminée pour l'empêcher de recommencer. Elle valait dix fois Mildred. Et quelle différence de conversation! Une brave et honnête petite femme. Mildred, se disait-il amèrement, ne méritait aucune de ces épithètes. S'il possédait le moindre bon sens, il resterait avec Norah, elle le rendrait bien plus heureux que Mildred ne le ferait jamais. Celle-ci l'aimait et Mildred n'éprouvait pour lui que de la reconnaissance. Mais n'était-il pas plus important d'aimer que d'être aimé? Il désirait Mildred de toutes ses forces. Plutôt dix minutes auprès d'elle qu'une après-midi entière avec Norah. Toutes les caresses de Norah ne valaient pas un baiser de ces lèvres froides.

— C'est plus fort que moi, songea-t-il. Je l'ai dans la peau.

Qu'importait qu'elle fût sans cœur, vicieuse, commune, sotte et cupide? Il l'aimait. Il préférait la souffrance avec elle au bonheur avec l'autre.

Comme il se rapprochait de Norah, elle lui dit légèrement :

— Je te verrai demain, n'est-ce pas?

Impossible de venir ce jour-là à cause du déménagement de Mildred, mais le courage lui manqua pour le dire. Il décida d'envoyer un télégramme.

Le matin, Mildred visita les chambres et se déclara satisfaite. Après le déjeuner, Philip se rendit avec elle à Highbury. Une malle renfermait ses vêtements et, dans une autre, elle mit les différents bibelots : coussins, abat-jour, photographies dont elle s'était servie pour tâcher de donner à son appartement une apparence de home. Il y avait encore deux ou trois grands cartons, mais le tout pouvait tenir sur le toit d'un fiacre. Comme ils passaient dans Victoria Street, Philip se tassa dans le coin de la voiture pour le cas où Norah serait passée par là. Il n'avait pas encore eu le temps de lui télégraphier et ne pouvait guère le faire du bureau de poste de Vauxhall Bridge Road. Elle se demanderait ce qui l'amenait dans ce quartier et quelle excuse invoquer pour ne pas se rendre au square voisin où elle habitait ? Autant lui consacrer une demi-heure, mais cette nécessité l'irrita. Il en voulut à Norah de l'obliger à des ruses dégradantes. Mais il se sentait heureux d'être avec Mildred. Il trouvait amusant de l'aider à déballer ses affaires et éprouvait un sentiment délicieux de possession en l'installant dans ce logement trouvé et payé par lui. Il l'empêchait de se fatiguer. C'était un plaisir de se donner du mal pour elle. D'ailleurs, elle se gardait bien de faire ce qu'un autre acceptait de faire à sa place. Ce fut lui qui rangea les robes. Il lui apporta ses pantoufles et lui retira ses chaussures. Ce rôle de domestique l'enchantait.

— Tu me gâtes, dit-elle, en lui passant la main dans les cheveux, tandis qu'à genoux devant elle, il déboutonnait ses bottines.

Il lui prit les mains et les couvrit de baisers.

— Quelle joie de t'avoir ici !

Il disposa les coussins et les photographies. Elle possédait plusieurs vases en faïence verte.

— Je t'achèterai des fleurs, dit-il.

Il jeta un regard satisfait autour de lui.

— Comme je ne sors plus, je vais me déshabiller, dit-elle. Dégrafe-moi là, derrière, veux-tu ?

Elle se retourna avec autant d'indifférence que s'il eût été une femme. Mais il se sentait plein de gratitude pour l'intimité dont témoignait sa demande. De ses doigts maladroits, il défit les agrafes.

— Quand je suis entré pour la première fois dans le salon de thé, on m'aurait bien étonné en me disant que je te servirais de femme de chambre, dit-il, avec un rire forcé.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse.

Elle passa dans sa chambre à coucher et en revint avec un tea-gown bleu pâle garni de fausse dentelle. Philip l'installa sur une chaise longue et lui prépara son thé.

— Hélas! je ne peux pas le prendre avec toi, j'ai un rendez-vous assommant. Mais je reviendrai dans une demi-heure.

Que dire si elle lui posait des questions? Mais elle ne manifesta pas la moindre curiosité. En retenant l'appartement, il avait commandé à dîner pour eux deux et comptait passer la soirée avec elle. Dans sa hâte de la retrouver, il prit un tramway dans Vauxhall Bridge Road. Il crut préférable d'annoncer tout de suite à Norah qu'il ne pourrait pas rester plus de quelques minutes.

— Je viens juste pour te dire bonjour, dit-il en entrant. Je suis très occupé.

La mine de la jeune femme s'allongea.

— Pourquoi, qu'y a-t-il?

Il se sentit rougir en inventant l'excuse d'une opération à laquelle il devait assister. Le sentiment de ne pas être cru ajouta à son embarras.

— Eh bien, ça ne fait rien, dit-elle. Demain, je t'aurai toute la journée.

Il la regarda, confus. Ce dimanche, il comptait le passer avec Mildred. Pouvait-il la laisser seule dans une maison étrangère?

— Je regrette beaucoup. Demain, je suis pris.

Ceci, il le savait, allait provoquer une scène et il eût donné tout au monde pour l'éviter. Les joues de Norah s'empourprèrent.

— Mais j'ai demandé aux Gordon de venir déjeuner — il s'agissait d'un ménage d'acteurs. Ils faisaient des tournées en province et passaient leur dimanche à Londres — je t'ai prévenu la semaine dernière.

— Je suis désolé, j'avais oublié... — Il hésita. — Non, vraiment, c'est impossible. — Ne vois-tu personne à inviter à ma place?

— Que fais-tu donc demain?

— Est-ce bientôt fini, cet interrogatoire?

— Tu ne veux pas me le dire?

— Je m'en moque, mais qu'est-ce que c'est que cette façon de me forcer à rendre compte de tous mes actes?

Le ton de Norah changea subitement. Elle réussit à dominer sa colère et vint lui prendre les mains.

— Ne me lâche pas demain, Philip. Je me réjouissais tant de cette journée avec toi. Les Gordon t'aiment beaucoup et tu verras comme nous nous amuserons.

— Si je le pouvais, je viendrais très volontiers.

— Je ne suis guère exigeante, avoue? Je ne te demande pas souvent de faire quelque chose qui t'ennuie. Ne peux-tu pas plaquer tes raseurs, juste pour cette fois?

— Je suis navré, mais je ne vois pas comment, répliqua-t-il, buté.

— Dis-moi ce que c'est, insista-t-elle avec câlinerie.

Il avait eu le temps d'inventer une histoire.

— Les deux sœurs de Griffiths arrivent pour le week-end et nous devons les faire sortir.

— C'est tout? dit-elle, joyeuse. Griffiths peut bien emmener un autre jeune homme.

Il regretta de ne pas avoir trouvé mieux. Quel mensonge maladroit!

— Non, je te dis que je ne peux pas. J'ai promis et je compte tenir ma promesse.

— Mais tu m'as promis aussi, à moi. Il me semble que je passe en premier.

— N'insiste donc pas.

Elle éclata.

— Tu ne viens pas parce que tu ne veux pas venir. Je ne sais pas ce qui t'arrive depuis quelque jours, mais je te trouve tout drôle.

Il consulta sa montre.

— Je vais être obligé de partir, déclara-t-il.

— Alors tu ne viens pas demain?

— Non.

— En ce cas, ne te dérange plus, s'écria-t-elle, perdant toute mesure.

— A ton aise.

— Je ne te retiens pas.

Il haussa les épaules et sortit. Il se sentait soulagé. Cela aurait pu se passer plus mal. Il n'y avait pas eu de larmes. Tout en marchant, il se félicitait d'en être quitte à si bon compte. A Victoria Street, il acheta quelques fleurs pour Mildred.

Leur petit dîner fut très réussi. Philip avait envoyé un pot de caviar — Mildred l'aimait beaucoup — et la propriétaire leur servit des côtelettes avec des légumes et un entremets. Il y avait du bourgogne, le vin préféré de Mildred. Les rideaux tirés, avec un bon feu et un abat-jour sur la lampe, la pièce prenait un aspect confortable.

— Tout à fait comme chez soi, remarqua Philip, épanoui.

— Je pourrais être dans un plus grand pétrin, ne trouves-tu pas?

Quand ils eurent terminé, Philip attira deux fauteuils devant la cheminée. Il bourra sa pipe. Il se sentait en veine de générosité.

— Qu'est-ce qu'on fait demain? demanda-t-il.

— Je vais à Tulse Hill. Tu te souviens de mon ancienne directrice? Eh bien, elle est enfin mariée, et elle m'a invitée à passer la journée chez elle. Naturellement elle me croit mariée aussi.

Le cœur de Philip se serra.

— Mais je viens de refuser une invitation pour ne pas te quitter.

Si elle l'aimait, elle répondrait que, dans ce cas-là, elle resterait auprès de lui. Norah n'eût pas hésité.

— En voilà une idée! Voilà plus de trois semaines que je me suis engagée.

— Mais comment t'en tireras-tu pour arriver seule?

— Eh bien, je dirai qu'Emil est parti pour affaires. Son mari est dans les gants. C'est un type tout à fait supérieur.

Philip garda le silence. Des pensées amères le troublaient. Elle lui jeta un regard oblique.

— Tu ne vas pas me gâter mon plaisir, Philip? Tu comprends, c'est la dernière fois que je pourrai aller quelque part avant, Dieu sait combien de temps. Et puis, j'ai promis.

Il lui prit la main.

— Non, chérie. Je veux que tu t'amuses le plus possible. Je ne désire que ton bonheur.

Sur la chaise longue, posé à l'envers, traînait un livre relié en bleu; Philip le prit distraitement. C'était un petit roman à soixante centimes de Countenay Paget — le pseudonyme de Norah.

— J'aime ses livres, fit Mildred. Je les lis tous. Ils sont tellement raffinés.

Il se souvint d'une phrase de Norah :

— Il faut voir ma popularité parmi les filles de cuisine. Elles me trouvent si distinguée!

XIV

En échange de ses confidences, Philip avait raconté en détail à Griffiths ses propres amours, et, le dimanche matin, après leur petit déjeuner, comme ils fumaient en robe de chambre au coin du feu, il lui retraça la scène de la veille. Griffiths le félicita d'en avoir été quitte à si bon compte.

— Rien de plus simple que de s'embarquer dans une aventure, remarqua-t-il, d'un ton sentencieux. Mais pour se dépêtrer...

Philip était fier de son habileté dans cette affaire. Quel bon débarras! Mildred s'amusait à Tulse Hill. Malgré sa propre déception, il se réjouissait de la savoir heureuse.

Mais, le lundi matin, il trouva sur sa table une lettre de Norah.

« Chéri,

» Je regrette mon mouvement d'humeur de samedi. Par-
» donne-moi et viens prendre le thé aujourd'hui comme
» d'habitude. Je t'aime.

» Ta Norah. »

Que faire? Il porta le mot à Griffiths.

— Ne réponds donc pas.

— Oh! Impossible! Tu ne sais pas ce que c'est que de vivre suspendu au coup de sonnette du facteur. Moi, je connais ça et je ne veux infliger à personne cette torture.

— Mon vieux, on ne rompt pas une liaison sans qu'un des deux y laisse des plumes. Prends-en ton parti. Ce qu'il faut se dire, c'est que ça passe vite.

Norah n'avait pas mérité de souffrir. Griffiths ne connaissait pas la sensibilité de cette pauvre créature. Philip se souvenait de ce qu'il avait enduré lui-même en apprenant le mariage de Mildred. Il ne souhaitait à personne de passer par où il avait passé.

— Si tu tiens tant à ne pas lui faire de peine, retourne avec elle, dit Griffiths.

— Ça, impossible.

Il se leva et se mit à arpenter nerveusement la pièce. Il en voulait à Norah de son insistance. Comment ne comprenait-elle pas? On dit que les femmes ont l'intuition de ces choses-là.

— Je t'en prie, aide-moi, dit-il à Griffiths.

— Ne te fais donc pas de bile. Les gens surmontent très bien ce genre de chagrin. Elle ne t'aime sans doute pas autant que tu l'imagines. On a toujours tendance à s'exagérer la passion que l'on inspire.

Il s'arrêta devant Philip, l'air amusé.

— Écoute, il n'y a qu'une chose à faire. Écris-lui que tout est fini. Et n'y va pas par quatre chemins. Tu lui feras moins de mal en tranchant dans le vif qu'en essayant de la ménager.

Philip s'assit et rédigea la lettre suivante :

« Ma chère Norah,

» Je suis désolé de te rendre malheureuse, mais il vaut » mieux que les choses en restent où nous les avons laissées » samedi. A quoi bon les replâtrages quand le charme est » rompu? Tu m'as dit de partir, et je suis parti. Je ne revien- » drai pas.

» Philip Carey. »

Il montra la lettre à Griffiths. Griffiths la lut et son regard pétilla. Il n'exprima pas sa pensée.

— Je crois qu'ainsi le tour sera joué.

Philip sortit pour aller à la poste. Il empoisonna toute sa matinée à tâcher de se représenter les sentiments de Norah quand elle recevrait la lettre. Que de larmes! Cette idée lui faisait mal. Mais, en même temps, il se sentait soulagé. On se

résigne mieux à la douleur d'autrui quand on n'en est pas témoin. Désormais, il se trouvait libre d'aimer Mildred de toute son âme. A la pensée de la voir l'après-midi, après l'hôpital, son cœur bondissait.

Il retourna chez lui comme d'habitude, pour se changer. Mais il n'eut pas plutôt mis la clef dans la serrure qu'il entendit :

— Puis-je entrer? Voilà une demi-heure que j'attends.

C'était Norah. Elle paraissait très gaie. Dans sa voix, aucune trace de rancune et rien qui indiquât leur rupture. Il se sentit coincé. Malgré son inquiétude, il réussit à sourire.

— Comment donc! dit-il.

Il ouvrit la porte et elle le précéda au salon. Pour se donner une contenance, il lui offrit une cigarette et en alluma une. Elle le regardait en riant.

— En voilà une lettre, méchant garçon! Si je l'avais prise au sérieux, je serais dans un bel état.

— C'était sérieux, répondit-il gravement.

— Ne fais pas la bête. L'autre jour, je me suis mise en colère et je t'ai écrit pour m'excuser. Ça n'a pas suffi à Monsieur, alors je viens pour te renouveler mes excuses. Après tout, tu es ton maître et je n'ai aucun droit sur toi. Je ne peux pas t'obliger à faire ce que tu ne veux pas.

Elle se leva et s'approcha, les mains tendues.

— Faisons la paix, Philip. Si je t'ai offensé, je te demande pardon.

Il ne put s'empêcher de lui prendre les mains, mais son regard se déroba.

— Je crains qu'il ne soit trop tard, dit-il.

Elle se laissa glisser à ses pieds et lui enlaça les genoux.

— Philip, ne fais pas l'idiot, j'ai la tête près du bonnet et je comprends que je t'aie agacé, mais il est absurde de bouder. A quoi bon nous rendre malheureux? On a eu de si bons moments ensemble, — elle lui caressa la main — je t'aime, Philip.

Il se dégagea et recula jusqu'au fond de la pièce.

— Je regrette beaucoup. Je n'y puis rien. Tout ça, c'est de l'histoire ancienne.

— Tu ne m'aimes plus.

— J'ai peur que non.

— Tu cherchais à te débarrasser de moi, et tu as sauté sur la première occasion.

Il ne répondit pas. L'examen de ce regard lui parut intolérable. Écroulée par terre, où il l'avait laissée, elle se mit à pleurer sans essayer de cacher les grosses larmes qui une à une coulaient sur son visage. Elle ne sanglotait pas. C'était horriblement pénible. Philip se détourna.

— Je suis désolé de te faire de la peine. Ce n'est pas de ma faute si je ne t'aime pas.

Elle ne répondit rien. Elle restait là, accablée. A présent, les larmes ruisselaient. Des reproches auraient été plus faciles à supporter. Philip s'attendait à une explosion de colère. Une querelle, un échange de mots blessants auraient pu justifier sa conduite. Les minutes passaient. Il finit par s'effrayer de ces pleurs silencieux et alla prendre un verre d'eau dans sa chambre. Il se pencha sur elle.

— Bois un peu. Ça te fera du bien.

Elle approcha machinalement ses lèvres du verre et but deux ou trois gorgées. Puis, dans un murmure épuisé, elle demanda un mouchoir. Elle se sécha les yeux.

— Je savais bien que tu ne m'aimais pas comme je t'aimais, gémit-elle.

— Hélas, c'est toujours la même chose. Il y en a un qui aime et l'autre qui se laisse aimer.

Il pensa à Mildred et une douleur amère l'étreignit. Pendant un long moment, Norah resta sans répondre.

— J'ai été si malheureuse et je mène une vie si triste, dit-elle, enfin.

Elle parlait pour elle-même. Jamais il ne l'avait entendue se plaindre de son sort au temps de son mari, ni de sa pauvreté. Il avait toujours admiré son courage.

— Et puis, tu es venu, et tu as été si gentil pour moi! J'admirais ton intelligence et c'était si bon d'avoir quelqu'un à qui se fier. Je t'aimais. Je ne croyais pas que ça pût jamais finir, surtout sans aucun tort de ma part.

Ses larmes recommencèrent à couler, mais, à présent, maîtresse d'elle-même, elle cacha son visage dans le mouchoir de Philip. Elle faisait effort pour se ressaisir.

— Donne-moi un peu d'eau, dit-elle.

Elle se tamponna les yeux.

— Je suis ridicule. Mais je m'y attendais si peu.

— Pauvre Norah! Je n'oublierai jamais tout ce que tu as été pour moi.

Il se demandait ce qu'elle pouvait bien penser de lui.

— Oh! C'est toujours la même chose, soupira-t-elle. Si on veut que les hommes soient bien pour vous, il faut être dégoûtante avec eux. Sans ça, ils vous le font payer.

Elle se leva pour partir. Son regard s'attarda longuement sur Philip. Puis elle poussa un soupir.

— Je n'y comprends rien. Que signifie tout cela?

Philip prit soudain une décision.

— Autant te dire la vérité. Je ne veux pas que tu emportes une trop mauvaise opinion de moi, je veux que tu comprennes que ce n'est pas ma faute. Mildred est revenue.

Norah devint très rouge.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite? Je méritais plus de franchise.

— Je n'osais pas.

Elle se regarda dans la glace et redressa son chapeau.

— Veux-tu m'appeler un cab? Je ne me sens pas la force de marcher.

Il alla à la porte et héla une voiture, mais quand Norah le rejoignit, il fut frappé par sa pâleur. A voir la lassitude de ses mouvements, on l'eût crue vieillie soudain de dix ans. Il n'eut pas le courage de la laisser partir seule dans un état pareil.

— Permets-moi de te reconduire.

Elle ne répondit pas et il monta dans la voiture.

En silence, ils traversèrent le pont et des rues misérables où des enfants poussaient des cris de joie aigus. Devant sa porte, Norah ne descendit pas tout de suite, comme si ses jambes eussent refusé de la porter.

— J'espère que tu me pardonneras, Norah, dit-il.

Elle se tourna vers lui, les yeux de nouveau pleins de larmes, mais elle s'efforça de sourire.

— Pauvre chou! te voilà tout inquiet. Ne te tourmente pas. Je ne te reproche rien. Je reprendrai le dessus.

Pour lui montrer qu'elle ne lui en voulait pas, elle lui caressa légèrement la joue. Le geste fut à peine esquissé; puis elle sauta à terre et entra chez elle.

Philip paya le cab et se rendit à pied chez Mildred. Un poids l'oppressait. Il était mécontent de lui-même. Mais le moyen d'agir autrement? En passant devant un fruitier, il se rappela que Mildred aimait le raisin. Il saisissait avec gratitude chaque occasion de lui témoigner son amour, en prévenant tous ses désirs.

SOMERSET MAUGHAM

(Traduction de Mme E.-R. BLANCHET.)

(A suivre.)

LA MORT TRAGIQUE DE POUCHKINE

Il faut croire aux miracles du génie. Cent ans après sa mort, Alexandre Pouchkine en a fait un : il a réconcilié sur son nom tous les Russes, ceux de l'U.R.S.S. et ceux de l'émigration dispersés dans l'univers. Les uns et les autres communient dans le culte de ses œuvres immortelles et oublient pour un instant leurs querelles politiques. Un même sentiment les anime : la fierté d'avoir donné au monde un poète égal aux plus grands et qui, dans le royaume des ombres, rejoint Gœthe, Byron, Hugo. Le gouvernement de Moscou a d'ailleurs donné un éclat incomparable aux fêtes commémoratives du centenaire et, en faisant traduire Pouchkine dans toutes les langues de l'Union soviétique, il a voulu réaliser à la lettre la célèbre prophétie du poète :

> Le bruit de mon nom parcourra toute la grande Russie
> Et me nommera toute langue parlée en ce pays :
> Le fier descendant des Slaves, et le Finnois, et le Toungouze
> Aujourd'hui sauvage, et le Kalmouk ami des steppes.

A l'hommage des Russes s'est associé l'étranger et la France intellectuelle, par une belle cérémonie en Sorbonne, s'est particulièrement souvenue que Pouchkine parlait et écrivait avec élégance notre langue et que, tout en étant le plus russe des écrivains russes, il était aussi l'héritier de la culture française du XVIIIe siècle.

Février 1837... Nos pensées pieuses se reportent vers cette froide journée d'hiver où eut lieu le duel de d'Anthès et de

Pouchkine et où une balle à jamais déplorable, comme dit Melchior de Vogüé, coucha dans la neige le premier poète de la Russie. Aussi voudrais-je évoquer brièvement les circonstances infiniment douloureuses qui ont amené Pouchkine à se mesurer avec cet émigré français de 1830 et à disparaître à l'âge de trente-huit ans, en plein épanouissement de ses forces créatrices.

*
* *

Jusqu'en 1828, Pouchkine avait beaucoup fait la cour aux femmes. Il avait eu des conquêtes faciles, des emballements passagers, des velléités de mariage, mais chaque fois qu'il avait fallu prendre une décision, il avait donné ses préférences au célibat. L'année 1828 est l'année fatale. Il rencontre dans le monde une jeune fille de seize ans, Nathalie Gontcharov, et il en tombe follement amoureux. Elle est d'une beauté éblouissante, d'une « beauté romantique », dira d'elle le prince P. Viazemski. Pouchkine veut l'épouser sans délai ; la mère, auquel le poète ne plaît pas, hésite à lui donner sa main.

Au Caucase, où il doit partir se battre contre les Turcs, Pouchkine ne cesse de penser à la « vierge altière » et, quand il revient à Moscou, en 1830, il renouvelle sa demande en mariage. Les fiançailles ont lieu le 18 mai. Le poète est au comble du bonheur, mais la jeune Nathalie manifeste à son égard une étrange froideur et se comporte d'une manière si hautaine que Pouchkine la surnomme « l'imprenable citadelle de Kars ». Le malheureux fiancé doit en outre subir des scènes ridicules de la part de la mère et, jusqu'au dernier moment, on se demande à Moscou si le mariage ne sera pas rompu. « Je pense, écrit un ami, A. Bulgakov, que, pour elle comme pour lui, il vaudrait mieux que le mariage n'ait pas lieu. » Les querelles, les réconciliations, les discussions au sujet du trousseau ont assombri l'humeur de Pouchkine et c'est sur un ton mélancolique qu'il écrit à M. Krivtsov, une semaine avant son mariage : « Il n'est de bonheur que dans les voies communes. J'ai passé la trentaine. A trente ans, les gens se marient généralement, je fais comme tout le monde et je suppose que je ne m'en repentirai pas. Du reste, je me marie sans transport, sans enchantement puéril. L'avenir m'appa-

raît sans fards, dans toute sa nudité. Les chagrins ne me surprendront pas, ils entrent dans mes calculs domestiques. Toute joie sera pour moi une surprise. »

Le mariage eut lieu le 2 mars 1831. Il avait trente-deux ans, elle en avait dix-huit. La plupart des gens n'auguraient rien de bon de cette union qui s'était conclue au milieu de tant d'orages. Beaucoup plaignaient la jeune femme à qui l'on avait souhaité un plus brillant parti (Pouchkine n'était pas riche, il était assez mal vu à la Cour et son talent de poète n'exerçait guère de prestige dans le milieu mondain des Gontcharov). Mais nombreux aussi étaient ceux qui pensaient avec angoisse à l'avenir du poète. Une amie intelligente et bonne, E. Khitrovo, lui écrivait : « Je crains pour vous le côté prosaïque du mariage. J'ai toujours pensé que le génie ne peut subsister que dans l'indépendance totale et ne se développer que parmi des malheurs répétés. »

Il faut avouer que le couple était mal assorti, tant physiquement que moralement. Il y avait entre eux une trop grande différence d'âge. Elle était grande et belle ; lui, avec son visage qui rappelait trop son ascendance africaine [1], manquait de séduction et paraissait petit à côté d'elle. C'est Vulcain et Vénus, disaient les contemporains frappés par le contraste physique des deux époux. Elle était peu cultivée ; elle aimait la vie à Saint-Pétersbourg, le théâtre, les soirées et les bals ; lui s'ennuyait dans le monde, préférait Moscou à la capitale et surtout aimait à se retremper dans la solitude de la campagne où il travaillait dans la paix.

Durant les six années de sa vie conjugale, les périodes de bonheur calme sont rares. Pouchkine essaie, en vain, de « tenir sa petite dame en mains ». Les succès mondains la grisent. Elle éclipse dans les bals toutes les autres femmes. Pour faire face aux nombreuses dépenses qu'exige cette existence brillante, le malheureux Pouchkine va être obligé d'aliéner sa précieuse indépendance. Nicolas Ier, qui est devenu amoureux de l'irrésistible Nathalie et qui court après elle comme un jeune officier, prend le poète à son service, lui alloue un traitement, lui ouvre les archives de l'État pour lui

1. On sait que la mère de Pouchkine était la petite-fille d'un Abyssin, Abraham Hannibal, acheté par Pierre-le-Grand à Constantinople et qui mourut en Russie en 1781.

permettre d'écrire une histoire de Pierre-le-Grand. « C'est très gentil de sa part, n'est-ce pas? confie Pouchkine à son ami Pletnev. Il a dit : puisqu'il est marié et qu'il n'est pas riche, il faut faire aller sa marmite. »

Voilà Pouchkine pris dans le terrible engrenage. Il est l'obligé du tsar, le prisonnier de la Cour. De temps en temps, il gémit sur la perte de son indépendance qu'il avait su garder pendant vingt ans. Avec une ironie amère, il écrit à sa femme : « En quoi consiste votre « travail » et votre « aide »? Vous, femmes, vous ne savez faire travailler que vos petits pieds aux bals et aider vos maris à dépenser de l'argent. Vous ne comprenez pas le bonheur que donne l'indépendance et vous êtes prêtes à vous enchaîner pour toujours pourvu qu'on dise de vous : « Hier, madame une telle était décidément la plus belle et la mieux mise du bal. » Il essaie de s'affranchir, mais son ami, le poète Joukovski, finit par l'en dissuader et il garde la livrée de « gentilhomme de la Chambre » que le tsar lui a imposée le 11 janvier 1834.

Il ne faudrait pas croire que le mariage, les soucis matériels, les accès de jalousie envers sa femme, trop coquette et trop adulée, ont paralysé la puissance créatrice de Pouchkine. C'est en effet dans la période conjugale qu'il écrit *Dubrowski*, *la Dame de pique*, *la Fille du capitaine*, les plus beaux de ses contes populaires ; il fait paraître l'*Histoire de Pougatchev*, publie une revue, le *Sovremennik*. Mais ce n'est que lorsqu'il est loin de Saint-Pétersbourg et du monde que son talent s'épanouit. « A Saint-Pétersbourg, écrit-il à son père, je ne fais rien que d'enrager, à en avoir la jaunisse. » Durant ses évasions à Boldino, à Trigorskoié, à Mikhaïlovskoié, l'écrivain est heureux, mais le mari s'inquiète terriblement. Il est jaloux de tous les hommes qui courtisent sa femme. Dans ses lettres, il ne cesse de la mettre en garde : « De grâce, mon ange, ne fais pas la coquette » ; « je te répète que la coquetterie ne peut donner rien de bon » ; « la coquetterie n'est pas à la mode et elle est considérée comme un signe de mauvais ton » ; « je ne suis pas jaloux et je sais que tu ne dépasseras pas la mesure, mais tu sais combien je déteste tout ce qui rappelle la demoiselle de Moscou, tout ce qui n'est pas « comme il faut », tout ce qui est vulgaire », etc.

Au cours de l'hiver de 1834-1835, Nathalie est véritablement à l'apogée de sa beauté. Loin de la flétrir, ses maternités fréquentes l'ont épanouie et lui ont donné encore plus de charme [1]. C'est à cette époque que le comte V. Sollogoub trace d'elle ce portrait : « J'ai vu dans ma vie beaucoup de belles femmes, plus attirantes peut-être que madame Pouchkine, mais jamais je n'en ai rencontré une autre qui présentât une telle perfection classique des traits et du corps. Grande, avec une taille excessivement mince, des épaules et une poitrine merveilleuses, sa tête fine se balançait comme un lis sur sa tige et tournait gracieusement sur son cou délicat. Je n'ai jamais vu un profil aussi beau ni aussi pur, et quel teint, quels yeux, quelles dents, quelles oreilles! Oui, c'était une vraie beauté et il est naturel que les autres femmes, même les plus délicieuses, aient pâli en quelque sorte à son apparition. »

Pouchkine devient de plus en plus irritable et taciturne dans ce qu'il appelle la « porcherie de Pétersbourg ». Et c'est précisément à la fin de 1834, à l'époque où il est devenu d'une susceptibilité maladive, que Nathalie rencontre le jeune Georges d'Anthès, un émigré français de la révolution de 1830 que le tsar vient de nommer cornette aux Chevaliers-gardes. Beau garçon, plein d'assurance, cet officier de vingt-cinq ans fait une carrière éblouissante à la Cour : Nicolas Ier le protège et le baron Heeckeren, ministre des Pays-Bas, fait bientôt de lui son fils adoptif. Il séduit toutes les dames. En sa qualité d'étranger, note le prince Troubetskoï, il les traite « avec plus d'audace, plus de désinvolture que nous autres Russes ». Dans la famille Gontcharov, il fait deux victimes : il inspire une vive passion à Catherine et il trouble profondément Nathalie par ses déclarations enflammées.

On a été très sévère pour Nathalie Pouchkine et cela se conçoit, puisque c'est elle qui, par sa conduite, poussa son mari à bout et l'entraîna involontairement dans la mort. Il faut pourtant reconnaître qu'une sorte de fatalité devait pousser d'Anthès et Nathalie Pouchkine l'un vers l'autre. Ce séduisant chevalier-garde, c'était l'homme qui lui convenait à tous égards. Il avait le même âge qu'elle, la même forma-

1. En six ans de mariage, Nathalie Pouchkine eut quatre enfants, deux garçons et deux filles, la dernière, Nathalie, naquit en mai 1836.

tion intellectuelle et morale, le même goût pour les plaisirs mondains. S'ils avaient été libres tous les deux, leur union aurait été sans doute parfaite.

Durant les deux années 1835 et 1836, le tout Pétersbourg fut témoin de la cour de plus en plus assidue que fit d'Anthès à la femme de Pouchkine. Les papotages et les commérages allèrent leur train. Pouchkine, qui avait fait d'abord confiance au jeune Chouan, suivit avec une inquiétude croissante les assiduités par trop insolentes de d'Anthès auprès de sa femme, puis il lui ferma sa porte, mais les amoureux se revirent chez des amis communs et aux réceptions impériales. Le malheureux mari devenait la fable de la Cour et de la ville. Il ne doutait pas de la fidélité de sa femme; il savait qu'elle résistait à d'Anthès comme à Nicolas Ier, mais la haine qui s'accumulait dans son cœur contre le bellâtre n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater.

Cette occasion se présenta le 16 novembre 1836. Ce jour-là, Pouchkine reçut par la poste un billet anonyme où se révélait d'un coup toute l'infamie de la cabale montée contre lui par certains éléments de la société de Saint-Pétersbourg. Le texte de ce billet, rédigé en français, est bien connu : « Les Grands-Croix, Commandeurs et Chevaliers du sérénissime Ordre des *Cocus*, réunis en grand chapitre sous la présidence du vénérable grand-maître de l'Ordre, S.E.D.L. Narychkine, *ont nommé à l'unanimité M. Alexandre Pouchkine coadjuteur du grand-maître de l'Ordre des Cocus et historiographe de l'Ordre.*

» *Le secrétaire perpétuel* : Comte J. Borch. »

Les auteurs avaient poussé l'ignominie jusqu'à envoyer des exemplaires de ce « diplôme », pour que nul n'en ignorât, à de nombreux amis de Pouchkine. Narychkine ayant été fait « cocu » par l'empereur Alexandre Ier, on faisait ainsi allusion aux relations de Nathalie Pouchkine, non pas avec le jeune d'Anthès, mais avec Nicolas Ier lui-même.

Qui avait inspiré cette bassesse? Qui avait osé mêler directement le tsar à l'intrigue dirigée contre l'honneur de Pouchkine? Le poète n'hésita pas, il soupçonna le vieux Heeckeren d'avoir voulu ridiculiser sa situation de courtisan et de « gentilhomme de la Chambre ». Il essaya (d'ailleurs en vain) de rompre toutes relations avec la Cour et de rembourser une

dette de 45.000 roubles au Ministère des Finances, puis il provoqua en duel le fils adoptif de Heeckeren, son autre rival.

Pour exposer dans le détail les péripéties du drame qui commence ainsi au milieu de novembre 1836, il faudrait tout un volume. Les historiens russes, et en particulier P. Chtchegolev (auteur d'un livre intéressant sur *le Duel et la Mort de Pouchkine*), ont reconstitué comme ils ont pu les épisodes qui se sont précipités en décembre 1836 et en janvier 1837. Bien des points, encore aujourd'hui, restent obscurs et il est souvent difficile de connaître les vrais mobiles qui font agir les principaux personnages dans cette période d'extrême tension. Le fait est qu'en novembre, après de multiples interventions des amis de Pouchkine, on parvient à éviter le duel et à calmer le mari outragé. Comment s'arrangent les choses? Par un événement qui est un véritable coup de théâtre et qui introduit un élément presque comique dans la tragédie : d'Anthès fait entendre qu'il veut épouser... la propre sœur de Nathalie Pouchkine, Catherine Gontcharov, qui, depuis longtemps, est éprise de lui. Pouchkine voit dans cette résolution le désir d'éviter le duel par lâcheté et il est heureux de mettre ainsi d'Anthès dans une position plutôt humiliante. Il retire son défi. Le 22 janvier 1837, le mariage annoncé de d'Anthès et de Catherine Gontcharov est en effet célébré, si bien que le jeune chevalier-garde devient le beau-frère de Pouchkine.

La paix va-t-elle se rétablir? L'étrange lien de parenté qui se noue entre les deux adversaires va au contraire exaspérer les haines. Pouchkine, qui n'a pas assisté au mariage, refuse de recevoir son beau-frère et ne manque aucune occasion de l'humilier. Le vieux Heeckeren continue de jouer son rôle d'entremetteur et ne cesse de parler à Nathalie Pouchkine de la passion qu'elle a inspirée à son fils. De son côté, d'Anthès devient de plus en plus entreprenant et tout le monde pétersbourgeois se demande quelles vont être les réactions de Pouchkine. « Les caquets de la ville se ranimèrent, écrit le prince Viazemski, et l'attention meurtrière du public se fixa avec une recrudescence de malice et de malveillance sur les personnages du drame qui se jouait devant lui. La position de Pouchkine n'en devint que plus pénible. »

Les provocations des deux Heeckeren sont-elles vraiment à l'origine du second défi que Pouchkine va envoyer le 7 février au ministre des Pays-Bas? On l'a cru longtemps et l'historien Chtchegolev a écrit que ce qui avait, au dernier moment, déchaîné la fureur de Pouchkine, c'était la révélation subite d'un rendez-vous intime qui avait été ménagé entre sa femme et d'Anthès chez madame Poletika, ennemie mortelle du poète. Aujourd'hui, on a plutôt tendance à considérer que d'Anthès n'a pas été le vrai rival de Pouchkine.

Dans la *Literatournaïa Gazeta* du 15 décembre dernier, M. Tchoulkov met l'accent sur un entretien capital que Pouchkine eut, le 6 février 1837, avec Nicolas Ier [1]. Pouchkine ne cacha pas au tsar qu'il le soupçonnait de faire une cour assidue à sa femme. On ne sait pas comment Nicolas répliqua aux soupçons du poète, mais il est évident, dit M. Tchoulkov, que sa réponse ne donna aucune satisfaction à Pouchkine. Le poète se sentit libéré de toute obligation envers ce Lovelace couronné. Bien qu'il eût promis de ne plus rien entreprendre sans l'assentiment de l'empereur (promesse donnée le 5 décembre à Nicolas Ier, en présence de Benkendorff), Pouchkine envoya le 7 février son défi à Heeckeren : « L'auteur de la lettre et le destinataire, note M. Tchoulkov, savaient très bien de quoi il retournait. Pouchkine se vengeait des lâches insinuations concernant la liaison de sa femme avec Nicolas, mais il ne pouvait l'exprimer ouvertement, pas plus qu'il ne pouvait provoquer en duel le souverain lui-même. »

Que cette dernière version soit effectivement la bonne, le fait est que, par sa lettre violemment injurieuse à Heeckeren, Pouchkine rompit tous les ponts et que personne ne pouvait plus s'entremettre pour éviter une seconde fois la rencontre fatale.

Le duel eut lieu le 8 février aux Iles, à quelques kilomètres du centre de Saint-Pétersbourg. Pouchkine et son témoin Danzas partirent en traîneau pour le lieu du combat. En route, sur le quai de la Néva, ils rencontrèrent l'équipage de Nathalie, de la « madone » tant aimée pour laquelle le poète allait affronter la mort. A ce moment-là, raconte Danzas dans ses

1. Cet entretien secret a été révélé par Nicolas Ier lui-même, en avril 1848, au baron Korff qui le raconte dans ses mémoires.

mémoires, Pouchkine regardait du côté opposé et sa femme, qui était myope, ne le reconnut pas...

Le même Danzas a laissé un récit émouvant du duel. Il décrit longuement les préparatifs. La neige était si épaisse qu'il fallut la piétiner pour aménager un large sentier destiné aux deux adversaires. Emmitouflé dans sa pelisse, Pouchkine attendait. Danzas et d'Archiac, le témoin de d'Anthès, comptèrent alors les pas sur le sentier et étendirent leurs pelisses sur la neige pour marquer les limites à dix pas l'une de l'autre. Puis ils chargèrent les deux paires de pistolets.

— Eh bien, est-ce fini? demanda Pouchkine avec impatience à son témoin.

Le signal donné, Pouchkine s'avança d'un pas rapide jusqu'à la limite fixée, d'Anthès fit quatre pas vers lui. Après un lourd silence de quelques secondes, un coup de feu retentit. C'était d'Anthès qui avait tiré le premier. Pouchkine tomba en murmurant : « Je suis blessé ». Il resta étendu sur la pelisse de Danzas, la tête en avant, le pistolet enfoncé dans la neige. Les témoins s'élancèrent vers lui, mais à ce moment il reprit connaissance, releva la tête et dit en s'appuyant sur la main gauche :

— Attendez, je me sens assez de force pour donner mon coup.

D'Anthès revint à sa place, se présenta de flanc et se protégea la poitrine du bras droit. A demi-couché, Pouchkine tendit le bras, visa longtemps et tira. Voyant son adversaire chanceler et tomber, il lança son pistolet en l'air et s'écria : « Bravo! » Puis il s'écroula dans la neige. D'Anthès n'avait été que légèrement touché, car la balle avait dévié sur un bouton. Revenu à lui, Pouchkine demanda à d'Archiac :

— Est-il tué?

— Non, mais il est blessé au bras et à la poitrine.

— C'est singulier, soupira Pouchkine, j'avais cru que cela m'aurait fait plaisir de le tuer, mais je sens que non.

Et comme d'Archiac voulait dire quelques mots de réconciliation, Pouchkine l'arrêta :

— Au reste, c'est égal. Si nous nous rétablissons tous les deux, ce sera à recommencer.

On ramena le blessé chez lui en prenant toutes les précautions nécessaires, mais, détail navrant, il fallut emprunter la voiture que le vieil Heeckeren avait fait envoyer pour son fils... Dans le petit appartement de la Moïka, qui existe encore et qu'on a transformé en musée, on étendit sur son lit le malheureux Pouchkine, qui souffrait horriblement. La balle l'avait atteint au ventre. Plusieurs médecins l'examinèrent, en particulier le docteur Arendt, chirurgien de l'empereur. Le soignèrent-ils comme il convenait? La blessure était-elle vraiment mortelle? Les historiens contemporains qui, depuis la révolution, ont plaisir à noircir Nicolas Ier et tout son entourage, ont posé de nouveau ces questions et n'ont pas hésité à insinuer qu'on avait laissé mourir Pouchkine. Dans un curieux article de la *Pravda* du 13 décembre, B. Kazanski, qui a étudié de très près les documents de l'époque, affirme que, même avec les connaissances médicales d'il y a un siècle, on aurait pu sauver le poète :

« L'état de Pouchkine n'était pas désespéré. Sans doute, la péritonite était dangereuse à cette époque, car on ne savait ni opérer, ni prévenir l'infection. Mais les intestins n'avaient pas été perforés, ils avaient été seulement contusionnés. Arendt ne montra ni l'énergie, ni l'habileté qui faisaient sa gloire. Il déclara froidement à Pouchkine que sa blessure était mortelle. Il ne s'aperçut pas de la fracture du sacrum qui fit terriblement souffrir le blessé, l'épuisa et agit sur le cœur. Il se permit de sonder la blessure et fit fermer la plaie, ce qui était formellement interdit par la pratique de l'époque et ce qui provoqua probablement l'infection du sang. Il ne pratiqua pas les saignées que recommandaient les instructions chirurgicales du temps. On peut dire que si l'on n'avait pas du tout soigné Pouchkine, il aurait eu deux fois plus de chances de survivre. »

Voilà qui est catégorique, sinon convaincant. Et B. Kazanski conclut qu'Arendt a agi dans cette circonstance, non en sommité médicale, mais en courtisan zélé. Bien entendu, nous laissons à ce « pouchkiniste » toute la responsabilité de ses affirmations. Quoi qu'on puisse penser de son diagnostic posthume, le fait est que le malheureux Pouchkine s'éteignit le

10 février, après une terrible agonie qui dura deux jours. Le tsar obtint qu'il mourût en chrétien et il fit remettre au poète qui avait été l'ami des Décabristes un billet qui le priait de faire disparaître tout ce qui pourrait être compromettant. On sait que Pouchkine fit brûler sous ses yeux un document gardé dans son bureau et que le poète Joukovski, toujours à la demande du tsar, fit un examen sérieux de ses papiers. « C'est ainsi, dit B. Kazanski sur un ton mélodramatique, que la main de Nicolas, qui avait tenu le poète à la gorge durant sa vie, ne se desserra pas jusqu'à son dernier soupir. Le poète mourant n'exprima qu'un désir : être enterré en habit. Il voulait au moins être libéré de sa livrée dans la mort. »

Le corps devait être transporté à la cathédrale Saint-Isaac pour le service funèbre fixé au 13 février. Effrayé par l'émotion considérable qui se manifestait dans la capitale, le gouvernement le fit amener la veille à l'église des Écuries impériales. Dans une lettre au grand-duc Michel Pavlovitch, le prince Viazemski écrit : « On ordonna de transporter le corps de nuit, le plus tard possible et sans torches, et de le déposer à l'église des Écuries. On annonça que c'était une mesure de sécurité publique, car la foule avait l'intention de briser les vitres de la maison de la veuve et de celle de Heeckeren. » Et le prince note avec indignation que le petit salon où s'étaient réunis les amis intimes de Pouchkine fut envahi « par tout l'état-major de la gendarmerie ».

Le 13 février, jour de la cérémonie, tous les accès de l'église furent occupés par la police et seuls ceux qui avaient des cartes spéciales d'invitation purent pénétrer. Le corps diplomatique au complet assista au service. Beaucoup de témoins remarquèrent l'affliction sincère du baron de Barante, ambassadeur de France. Le diplomate avait été un des plus sincères amis et admirateurs de Pouchkine et il manifestait devant son cercueil une douleur poignante qui contrastait avec l'impassibilité figée des hauts dignitaires venus assister, selon l'étiquette, à l'enterrement d'un « gentilhomme de la Chambre ». Un des assistants, dit-on, fit cette remarque :

— Je crois que le seul Russe dans tout cela, c'est Barante.

Il nous plaît de souligner ici la noble attitude du représentant

de Louis-Philippe s'inclinant respectueusement devant le grand poète russe qui avait été l'admirateur de la culture française et qui venait d'être tué par un Français.

Bien des fois, Pouchkine avait demandé d'être enterré près de Mikhaïlovskoié, dans la région de Pskov, où reposaient sa mère et ses grands-parents Hannibal. La veuve du poète rappela aux autorités ce désir et celui-ci fut exaucé, mais des mesures rigoureuses furent prises pour éviter des manifestations populaires durant le transfert de l'illustre dépouille. On a découvert depuis la révolution, dans les archives de la police, des documents curieux qui prouvent à quel point ces manifestations étaient redoutées. Dans un rapport d'un agent secret de Moscou, on lit qu' « une foule de littérateurs, Pogodine en tête, se proposaient de célébrer une *panikhida* et même de prononcer un discours en souvenir du poète, mais que l'archimandrite, prévenu par la police, refusa ». Dans un compte rendu de l'activité du corps des gendarmes en 1837, on trouve un passage où il est dit que beaucoup de littérateurs et tous les libéraux avaient été bouleversés par la mort de Pouchkine : « Nombreux étaient ceux qui voulaient suivre le cercueil jusqu'au lieu de l'enterrement, dans le gouvernement de Pskov, détacher les chevaux à Pskov même et porter le cercueil à bras d'homme. Cette manifestation soi-disant populaire aurait offert en quelque sorte le tableau désagréable du triomphe des libéraux. »

C'est dans la nuit du 14 au 15 février que le corps de Pouchkine, qui reposait dans la crypte de l'église des Écuries, fut mis sur un traîneau et emporté vers Mikhaïlovskoié. Le tsar ayant refusé à Danzas, le témoin du duel et l'ami de jeunesse, l'autorisation d'accompagner le cercueil, ce fut A.-I. Tourgueniev, autre intime du poète, qui s'acquitta de cette pieuse mission. « Devant le cercueil et moi-même, raconte André Tourgueniev dans ses Mémoires, un capitaine de gendarmerie galopait. En même temps on avait dépêché auprès du gouverneur de Pskov le chambellan Yakhontov avec une lettre ainsi conçue : « La volonté de Sa Majesté l'Empereur est que vous » interdisiez toute manifestation extraordinaire, toute ren- » contre, en un mot toute cérémonie, excepté celles qui, selon » la coutume et les rites de notre religion, sont célébrées à

» l'inhumation du corps d'un gentilhomme. Je crois utile de » dire que le service religieux a déjà eu lieu ici. »

Le cortège funèbre traversa la plaine russe couverte de neige aussi rapidement que le permettaient les chevaux. A un relais de poste, la femme d'un professeur qui voyageait aperçut des gendarmes affairés et des postillons qui attelaient en hâte des chevaux à un traîneau chargé d'un cercueil enfoui dans la paille. Elle demanda ce qui se passait à un paysan du lieu :

— Par Dieu, on n'en sait rien. A ce qu'il paraît, c'est un nommé Pouchkine qui a été tué et on l'emmène à toute vitesse dans la paille, Dieu me pardonne, comme un chien.

La fosse fut creusée au cimetière du couvent des Saints-Monts et l'inhumation eut lieu en présence de quelques paysans qui pleuraient. La tombe, très modeste, a été restaurée pour le centenaire. A gauche du monument, se trouve la lourde dalle sous laquelle reposent Osip et Maria Hannibal, ses grands-parents du côté maternel.

Que la Russie de Nicolas Ier ait fait d'aussi étranges funérailles au plus grand des poètes russes, il ne faut pas s'en étonner. C'est également avec une hâte fébrile et la crainte de manifestations populaires que fut enterré plus tard Tourgueniev. Et l'on sait aussi quels terribles soucis donna Léon Tolstoï, après sa mort, aux autorités policières de Nicolas II.

*
* *

Que devinrent ceux qui survivaient à l'affreux drame, la veuve de Pouchkine et les deux Heeckeren?

La belle Nathalie quitta Saint-Pétersbourg pendant deux ans, puis on la vit reparaître à la Cour et briller de nouveau dans les bals. Certains prétendent que Nicolas Ier se montra très empressé auprès d'elle. On a récemment découvert une montre que le tsar portait toujours sur lui et que son valet de chambre, au moment de la mort de l'autocrate, cacha pour couper court à des bruits malveillants : dans le boîtier se trouvait une jolie miniature de Nathalie Pouchkine. De ce fait et de quelques autres qui témoignent d'une certaine intimité entre le tsar et la veuve du poète, B. Kazanski se croit autorisé à conclure que celle-ci aurait été la maîtresse de Nicolas Ier après son

retour à Saint-Pétersbourg, en 1839 [1]. L'hypothèse repose sur des bases vraiment fragiles. Ce qui est sûr, c'est que Nathalie ne resta pas longtemps fidèle au souvenir de Pouchkine. Sept ans après le duel, elle se remaria avec un officier de cavalerie qui fit une très rapide carrière grâce à la protection du souverain. Elle devint « la générale Lanskoï », elle eut des enfants de son second mari et mena une vie calme et heureuse qui lui fit oublier sans doute les orages de sa première union. Elle mourut en 1863, à l'âge de cinquante ans.

Le baron de Heeckeren quitta la Russie peu après le scandale, sans avoir pu obtenir d'audience de l'empereur. Quant à son fils adoptif, d'Anthès, il fut poursuivi pour s'être battu en duel et avoir tué un gentilhomme de la Chambre, mais la peine fut légère : on se contenta de le rétrograder. Il s'était naturellement attiré la haine de tous les milieux intellectuels russes (seul un étranger, disait-on, avait pu oser tirer sur Pouchkine) et il reprit le chemin de la France.

Au cours de l'été de 1837, quelques mois après le duel, André Karamzine, fils du grand historien, le retrouvait à Baden-Baden, la ville d'eaux à la mode que fréquentait alors toute l'aristocratie russe. C'était la même atmosphère que l'hiver précédent, à Saint-Pétersbourg : dîners, soirées dansantes, intrigues amoureuses, commérages. Karamzine décrit un bal chez une dame de la noblesse : « J'éprouvais un sentiment étrange à regarder d'Anthès qui, avec l'entrain d'un chevalier-garde, menait le cotillon comme aux jours passés. » Le vieux Heeckeren, lui, passait son temps à la roulette... Dans ce milieu mondain, l'adversaire de Pouchkine était à son aise. Personne ne songeait à lui reprocher son acte récent et l'on considérait qu'il avait été provoqué et qu'il s'était conformé au code de l'honneur. Le frère de Nicolas Ier, le grand-duc Michel Pavlovitch, fut pourtant bouleversé quand il le vit. La comtesse Sollogoub, raconte le prince Odoievski, lui demanda les raisons de son trouble :

— J'ai vu d'Anthès ici, répondit le grand-duc.

— Ah! c'est le souvenir de Pouchkine qui vous a ému?

— Oh non! il n'a eu que ce qu'il méritait.

1. *Literatournoie Nasledstvo* (L'Héritage littéraire), n° 16-18, 1934, p. 1145.

— Mais alors?

— C'est à d'Anthès lui-même que je pense. Le pauvre, il est redevenu simple soldat...

Sur la vie de d'Anthès, après ce qui n'avait été pour lui qu'un incident fort désagréable, il y aurait tout un chapitre à écrire. Bornons-nous à dire qu'il garda ses convictions légitimistes toute sa vie et qu'il devint sénateur sous le Second Empire. Sa brillante carrière politique fut brusquement interrompue en 1870, après la proclamation de la République, mais il s'enrichit dans les affaires et se retira sur ses vieux jours dans son Alsace natale. Il mourut à Soultz, le 2 novembre 1895.

L'homme qui, d'un coup de pistolet, avait brisé la vie de Pouchkine à moins de trente-huit ans, avait prolongé la sienne pendant cinquante-huit ans et atteint l'âge de quatre-vingt-trois ans et huit mois.

ANDRÉ PIERRE

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

(L'ŒUVRE DE H. DELACROIX)

Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, et comme tel chargé de besognes administratives qui deviennent de plus en plus lourdes, M. H. Delacroix trouve moyen pourtant de donner l'exemple d'une fécondité scientifique que rien ne ralentit : après avoir fourni à la psychologie trois études capitales sur *la Religion et la Foi*, sur *le Langage et la Pensée*, sur *la Psychologie de l'Art*, il a édité dans la « Nouvelle Encyclopédie philosophique », qu'il dirige, un ouvrage de synthèse sur *les Grandes Formes de la Vie mentale*, et le voici qui publie, dans *le Nouveau Traité de Psychologie*, de G. Dumas, les chapitres réservés aux opérations intellectuelles, à la croyance, à la raison.

Quelles tendances principales voit-on dominer dans ces travaux? Vers quelle philosophie ce psychologue si informé nous amènera-t-il? c'est ce que nous voudrions rechercher.

Au temps où M. Delacroix préparait l'agrégation, ses camarades de Sorbonne — Paul Lapie me l'a rapporté — le tenaient volontiers pour une tête métaphysique. D'autre part on admirait sa jeune érudition. On le savait très curieux, en particulier, des formes anciennes et modernes de la pensée mystique. C'est par un *Essai sur le Mysticisme en Allemagne* qu'il débute, essai bientôt suivi d'études, qui sont à la fois psychologiques et historiques, sur *les Grands Mystiques chrétiens*. Il s'y plaît à analyser les extases révélatrices, et à rappeler qu'elles n'excluent

pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire, la capacité d'action organisatrice.

Autre trait de notre auteur, et qui lui aussi date de loin : l'amour de l'art. Dès longtemps, M. H. Delacroix avait commencé une collection d'estampes qui demeure une de ses joies. Tout le long de sa vie, peinture et musique ont été pour lui, non pas seulement repos et consolation, mais matière à réflexion, alimentation intellectuelle et morale.

Familiarité avec les mystiques, familiarité avec les artistes, capacité de participation aux deux mondes qui, chacun à sa façon, dépassent le monde de la matière, n'en était-ce pas assez, déjà, pour immuniser le jeune philosophe, — lorsqu'il décide de se consacrer lui aussi à l'avancement de la psychologie comme science — contre cette sorte d'empirisme, « épiphénoméniste » dédaigneux de l'*a priori*, des idéologies, et de la conscience même, empirisme où nombre de ses contemporains voyaient l'alpha et l'oméga de toute science positive?

*
* *

Comment il s'apprête à résister à ce courant, c'est ce qu'on peut apercevoir déjà dans ceux de ses livres qui sont des études analytiques, consacrées au fonctionnement de l'esprit dans ses œuvres, ou dans les instruments qu'il se forge pour œuvrer : l'art, la religion, le langage. On l'y voit répugnant à tout ce qui est effort d'explication du dedans par le dehors, du supérieur par l'inférieur, voire de l'individuel par le social : cherchant du moins à nous convaincre que les explications de ce type ne sont pas les seules qui doivent entrer en ligne.

Dès le début de sa *Psychologie de l'Art*, par exemple, il nous met en garde contre la tentation, séduisante, de réduire une fonction complexe à une fonction élémentaire. Ainsi s'efforcera-t-on de faire sortir l'art du jeu, présenté lui-même comme une simple dépense d'énergie : ce qui sera une façon de ramener par un détour l'art dans la classe des faits biologiques élémentaires. En réalité, même quand le jeu devient autre chose qu'une dépense d'énergie en excès, même quand il est un préexercice plus ou moins méthodique, tendant à ordonner les fonctions qu'il met en action, il ne revêt pas les caractères

propres de l'art. Celui-ci, avant tout, propose à l'admiration un produit extériorisé, une œuvre, et une œuvre constituée par un ensemble harmonieux d'éléments : un moment ou un aspect de la vie humaine vient s'enfermer dans cette forme. Elle fait vibrer en accord non seulement les sens mais tout l'esprit. L'artiste doit donc, entre les sentiments et les images par lesquels il les veut exprimer, opérer une sélection, qui lui permettra une évocation. L'art se greffe donc si l'on veut sur le jeu. Mais il n'en sort pas tout entier : « les formes supérieures de la vie mentale s'ajoutent et se substituent, en les dépassant, aux formes inférieures, et l'on ne peut pas dire qu'elles en sortent par une évolution historique ni qu'elles en procèdent par nécessité logique ».

L'art est toujours construction. Et ses constructions supposent l'action organisatrice d'une pensée. En le démontrant par cent exemples, empruntés à la musique, à la poésie, à la peinture, M. H. Delacroix réagit contre les excès du vitalisme comme contre ceux du réalisme. L'esthétique vitaliste — pour laquelle son maître G. Séailles, l'auteur du *Génie de l'art*, montrait de l'indulgence — a eu le mérite de réagir contre un académisme desséchant, en rappelant que l'art sert la vie et s'en sert, qu'il offre aux forces spontanées de l'organisme l'occasion de se dépasser en se déployant. Mais il importe en effet qu'elles se dépassent, par l'intervention d'un principe d'ordre. L'art n'est pas pur jaillissement d'une fécondité bouillonnante. Pour canaliser les instincts, il faut toujours une pensée.

Une pensée qui ne se contente pas d'ailleurs de reproduire la nature ni de sympathiser avec elle. Pas de tableau, *a fortiori* pas de symphonie, pas de roman non plus qui soit décalque, reproduction pure et simple des choses. La formule d'Amiel, transposée, est vraie surtout de l'œuvre d'art, et de toute œuvre d'art : un « paysage » est un état d'âme, et parce qu'il est un état d'âme, il est un choix. La nature ne nous fournit pas de donnée esthétique toute faite, que nous n'aurions qu'à accepter passivement, comme si nous n'étions que miroir.

Vainement invoquerait-on ici, pour venir au secours du réalisme, la « sympathie symbolique », cette *Einfühlung* sur laquelle les travaux de M. Victor Basch, en France, ont si souvent attiré l'attention. « Je m'enveloppe en grondant dans un

nuage, je me dresse et me cabre triomphal dans les vagues » écrit R. Vixcher. Le contemplateur s'incarne et s'oublie dans les choses comme dans les êtres. Oui, mais ici encore il faut observer que ce n'est pas n'importe quel être, ni n'importe quelle chose qui me fournit le choc esthétique. Pour qu'une expression devienne esthétique en effet, un travail reste nécessaire dans lequel une pensée manifeste sa puissance propre. L'art n'est pas imitation des choses; il est « actualisation d'esprit ».

Mais les formes dans lesquelles l'esprit s'actualise pour construire le beau, si elles ne lui sont pas imposées par la nature, ne lui seraient-elles pas suggérées par la société? Nous rencontrons ici la thèse sociologique contre laquelle M. Delacroix va avoir à défendre, sur plus d'un terrain, les positions propres de la psychologie. Que les groupements humains inclinent les artistes vers certains sujets, leur demandent pour certains sentiments une expression exaltante, il est loin de le méconnaître. M. Moret signale l'influence exercée par l'évolution historique de l'Égypte sur la sculpture et le dessin. MM. Alfred et Maurice Croiset montrent dans le drame antique un produit caractéristique de la cité grecque. M. Mâle voit les conceptions théologiques et sociales du moyen âge s'inscrire sur les portails et les vitraux des cathédrales. D'accord. Mais suggérer le sujet ce n'est pas commander les thèmes, ni surtout dicter le style. Il y a là tout un ordre de faits qui tient plus au progrès de la technique qu'à l'évolution générale de la société. Il y a une vie propre de l'art, indépendamment de la vie collective. Et ce que cette vie propre révèle le plus clairement ce sont les efforts de l'esprit pour répondre à des besoins de contemplation qui ne sont ni matériels, ni sociaux, pour créer enfin un monde de valeurs où l'humanité, donnant à ses facultés une satisfaction qui les harmonise, se sente chez elle.

Cette même volonté de défendre l'autonomie de la psychologie contre un sociologisme qui, tendant à expliquer le dedans par le dehors, ne serait qu'un rajeunissement de l'empirisme, on la retrouverait dans les études approfondies que M. Delacroix consacre aux rapports du langage et de la pensée. Là encore, là surtout, il se garderait de nier que le développement des langues trouve une explication dans la société. A M. Meillet, à M. Vendryès, à M. Brunot, continuant chez

nous la tradition de De Saussure, il accorde que la langue est le fait social par excellence. Elle est communication, communauté. On peut dire qu'elle est l'expression de volontés collectives, imposant aux sujets parlants un système fortement organisé d'habitudes linguistiques sur lesquelles retentissent d'ailleurs toutes les transformations, unifications ou différenciations des groupements humains. A ce point de vue, c'est surtout en matière de linguistique que le psychologue doit remercier la sociologie de l'avoir forcé à penser dorénavant les faits psychologiques selon la dimension sociale.

Ce n'est pas à dire qu'il doive, même sur ce terrain, renoncer aux analyses qui lui sont propres. Il lui appartient de mettre en lumière les conditions non seulement organiques, mais intellectuelles, qui rendent possible l'institution de cette technique spéciale qu'est la langue. Les sociétés animales y sont-elles parvenues? On tombe d'accord que non. C'est donc qu'il apparaît dans le règne humain des possibilités d'action qui ne se retrouvent pas ailleurs. Possibilités d'action elles-mêmes liées aux capacités d'une pensée. « Il y a un esprit humain », répète avec insistance M. Delacroix. Et la charpente de cet esprit soutient ce qu'il y a d'universel dans les langues. Analyser et recomposer, épingler les concepts sur les mots, suivre, à l'aide de l'enchaînement des symboles, le déroulement d'un raisonnement, autant de fonctions logiquement antérieures au langage : il peut aider à leur développement; il n'explique pas leur existence. L'Acquisition, aime à dire notre auteur, ne rend pas compte de la Constitution.

La même attitude se retrouve dans les réflexions de M. Delacroix sur la religion et la foi : défiance à l'égard de toutes les formes d'empirisme évolutionniste, fût-ce la forme sociologique.

Certes, sur ce terrain surtout, il reconnaît que les travaux qui mettent en lumière les effets dus, en matière de croyances, à la pression des groupes, ont rendu les plus signalés services. Ici surtout on ne saurait se dispenser d'envisager les choses selon « la dimension sociale ». Il ne paraît pas douteux que la fortune politique d'un peuple explique au moins en partie — comme M. Maspéro et M. Moret l'ont signalé dès longtemps pour l'Égypte — la constitution du Panthéon divin où les dieux se partagent les fonctions. La construction et les modifi-

cations des dogmes sont en rapports plus ou moins directs avec les institutions des communautés : « la théorie de la satisfaction d'Anselme a un caractère juridique et n'est possible qu'à un certain moment de l'histoire du droit ». Même les effusions des mystiques, celles d'une Sainte Thérèse les premières, se développent comme dans les marges des Bibles, elles s'appuient sur un « discours religieux », elles subissent l'influence d'une tradition théologique liée à son tour à une organisation hiérarchique.

Est-ce à dire que tout dans la religion s'explique par la société? On pourrait le croire à lire les démonstrations fameuses que tente Émile Durkheim dans *les Formes élémentaires de la vie religieuse*. En analysant de près les causes et les conséquences des croyances totémiques dans les sociétés australiennes, il pense rencontrer, sous des formes embryonnaires, tous les éléments constitutifs des religions; croyances qui sont en même temps des consignes, rites communiels, propitiatoires ou piaculaires, qui sont jetés comme des ponts sur l'abîme ouvert entre le monde profane et le monde sacré. L'autorité prestigieuse dont ces représentations collectives sont douées ne saurait s'expliquer ni par la constitution de l'individu, qu'elles dominent, ni par celle de la nature extérieure, qu'elles dépassent. Il faut, pour en comprendre la puissance, évoquer ce surplus d'énergies spirituelles qui naît de la réunion des individus, de l'effervescence qu'elle produit, de l'exaltation qu'elle entretient par la vertu de cette « électricité contagieuse » dont parlait déjà Schlegel à Benjamin Constant. Si bien qu'au bout du compte, lorsque les sociétés adorent les grands êtres où se personnifient les forces engendrées par ces fièvres, on pourrait dire qu'elles s'adorent elles-mêmes; elles deviennent les desservantes de leurs créatures.

M. Delacroix admire à son tour l'audace, la fécondité de cette thèse. Mais il ne peut accorder qu'elle épuise tout le réel. S'il a montré lui-même, par une analyse très poussée des *revivals* du pays de Galles, ce que l'excitation de groupes en délire ajoute aux sentiments religieux, il maintient que pour rendre compte de la formation des religions proprement dites, il faut quelque chose de plus solide que ces élans ou poussées éphémères. Il faut derrière la société en effervescence la société

organisée, et derrière la société organisée une pensée organisatrice, capable de juger, de dépasser, d'idéaliser les réalités qu'elle constate. « Ce n'est pas la société réelle, c'est l'idée de la société, c'est la société idéale, en qui on a foi, qui au cœur de chaque homme travaille à former les religions. » Ce qui revient à dire que, en matière de religion, comme en matière d'art ou de langage, il faut pour comprendre quelque chose à la formation et au développement des institutions, retrouver sous la société l'humanité.

Que si d'ailleurs l'action enveloppante et exaltante du groupe pouvait, en effet, à la rigueur, expliquer certaines formes de la foi, comme la « foi implicite » — correspondant à ce que Renouvier appelait le vertige du conformisme — il en est d'autres comme la « foi confiante » du protestant, ou la « foi raisonnante » chère à nombre de catholiques, qui supposent la mise en œuvre de fonctions diverses que seule l'analyse psychologique est capable d'atteindre. Est-ce l'observation, si attentive fût-elle, des cérémonies en usage chez les peuples primitifs qui nous renseignerait sur les différents types de croyants plus ou moins rationalistes qui cherchent à mettre d'accord les traditions de la religion avec les exigences de leur intelligence? Ici il faut que les dogmes eux-mêmes subissent l' « épreuve de la solitude ». Et rien, si nous voulons nous représenter la complexité de la vie religieuse, ne peut nous dispenser de nous pencher sur le puits intérieur.

Dans ses ouvrages de synthèse, M. Delacroix va défendre plus fermement encore la même attitude.

Lorsqu'il s'efforce de faire comprendre les formes supérieures de la vie intellectuelle, il rencontre encore une fois en face de lui la thèse sociologique. Car c'est à la raison même que celle-ci s'est attaquée. Ce n'est pas seulement dans les rites et les consignes, c'est dans les concepts, dans les principes, jusque dans les catégories qu'elle croit voir œuvre sociale. Si les hommes ont appris à classer, n'est-ce pas à l'école des groupes entre lesquels ils se divisaient eux-mêmes? En ce sens, l'espèce est fille de clan. D'une façon plus générale, ce sont les exigences de la vie sociale qui amènent les hommes à poser, pour dominer le tumulte de leurs impressions sensibles, des idées ordon-

natrices. Et c'est sur les notions de cause ou de substance, telles qu'elles sont impliquées dans les croyances collectives, que s'affine leur réflexion spéculative, génératrice des systèmes philosophiques.

M. Delacroix s'efforce de dégager, dans une sorte de bilan, la part de vérité contenue dans cette théorie. Il reconnaît que la vie commune exalte les puissances individuelles : l'individu en société fait des choses qu'il ne ferait pas isolé. D'autre part, nul ne niera que la société agisse comme puissance conservatrice, gardienne des acquisitions antérieures : en ce sens il est permis de parler de représentations qui préexistent à l'individu, s'imposent à lui et lui survivent. Enfin on peut soutenir que jusqu'à un certain point la structure sociale se reflète dans la pensée des individus. Témoin le langage et les étroits rapports de ses formes avec les groupements différenciés, comme M. Meillet l'a magistralement démontré. « Il y a du reste des conditions sociologiques de la raison, en ce sens que le développement de la raison qui aboutit à la science, la prise de possession de la raison par elle-même, paraît liée à certaines formes de vie sociale, à certaines conditions historiques sans que du reste on ait encore réussi à dégager ces conditions. »

En dépit de ces concessions, M. Delacroix refuse de donner gain de cause au sociologisme contre le rationalisme. Car le sociologisme est encore à ses yeux une manière d'empirisme, qui tâche à expliquer en effet le dedans par le dehors, le complexe par le primitif, les faîtes par les assises. Tendance contre laquelle toute l'œuvre de M. Delacroix proteste : puisqu'il va jusqu'à dire que l'intelligence est un fait premier, une structure donnée, que l'existence du monde extérieur suppose, bien loin qu'elle la crée. Et sans doute il ne veut pas pour autant tout concéder au rationalisme classique. Il n'admettrait pas volontiers qu'il y a dans l'esprit un système de principes donnés tout faits, que l'expérience sensible ne ferait que découvrir, comme le flot qui bat la rive déchausse le roc. Non, ce que le flot découvre ici, il le polit, il contribue à le façonner. Il apparaît ici une sorte de collaboration continue de l'histoire et de la nature (et par conséquent aussi de la société et de la personne) dont M. Delacroix, comme M. Léon Brunschvicg, escompte les effets sans pouvoir en préciser les conditions. Il

maintient, en tout cas, qu'un esprit humain est donné au moins en puissance, et que préexiste aux acquisitions une constitution, elle-même incarnation d'un élan qui n'est pas seulement un élan vital, tendant à l'action, mais une volonté de comprendre, un effort vers l'intelligence.

D'où les précautions que prend M. Delacroix contre les ambitions d'une autre doctrine à la mode : le pragmatisme. Vouloir expliquer l'esprit jusque dans ses fonctions supérieures par les exigences de l'action, par l'adaptation de l'intelligence aux besoins, tant personnels que sociaux, traduits par la sensibilité, l'entreprise est tentante. Et elle a donné lieu depuis William James aux plus brillantes variations, qui mettent utilement en lumière plus d'une réaction subtile de la pratique sur la théorie. M. Delacroix n'admettra pas pourtant que la pensée naisse de l'action, ni qu'elle soit toute utilitaire. Car l'action elle-même, qu'il s'agisse de chasse ou d'architecture, est autre chose qu'un déclanchement automatique de mécanismes préformés. Elle suppose un effort d'adaptation de moyens à des fins, qui est déjà une forme élémentaire, la forme sensori-motrice de l'intelligence. Notons d'ailleurs que l'homme est loin de se borner à essayer de s'adapter au réel; l'homme est aussi capable de s'adapter à ce qui n'est pas. Et de là toutes sortes de constructions qu'on ne saurait traiter en illusions négligeables : l'intelligence est « la capacité de construire du technique, et d'opposer des habitudes à des habitudes; la capacité de déborder le donné par le construit ».

Dira-t-on que par les techniques mêmes qu'elle crée, l'intelligence est secondée, orientée dans son développement, qu'elle est comme façonnée par les instruments qu'elle construit, à commencer par le langage, à continuer par le microscope ou la balance de précision? Là non plus, l'influence n'est pas niable, mais elle est loin d'être unique et de tout expliquer. La technique est le début de toute science. Soit. Mais d'abord les manipulations qui réussissent, bien loin d'être le produit d'un instinct automatique, ou le résultat d'un tâtonnement aveugle, supposent pour la plupart une activité mentale assez complexe : on ne construit pas une barque sans calcul. Une capacité de discernement et de synthèse est déjà en action dans toute « mentalité primitive » appliquée aux problèmes

posés par la vie. La science serait vite arrêtée si l'esprit n'obéissait qu'aux ambitions utilitaires, tôt satisfaites, de la technique. Pour connaître scientifiquement les choses, il faut les observer avec désintéressement, avec renoncement. M. Delacroix reprend ici la remarque d'Alain sur l'astronomie. « Il n'y aurait jamais eu d'astronomie si nous avions pu mettre la main au système solaire et y changer quelque chose. La grande leçon de l'astronomie est qu'il faut contempler astronomiquement tout. » La science ne dépend plus du savoir faire, mais du savoir penser, du savoir deviner. Physique est née d'astronomie et non d'industrie.

Ainsi M. Delacroix est amené à refouler à son tour cette forme de pragmatisme qu'Alfred Espinas avait lancée dans son *Origine de la technologie* et qui a repris faveur de nos jours, semble-t-il, sous la double influence du bergsonisme et du marxisme : celle qui accorde à l'outil, à l'outillage, la faculté, non seulement de déposer son empreinte sur les idéologies, mais de modeler à sa façon l'intelligence elle-même.

Contre toutes ces tendances — le pragmatisme comme le sociologisme — M. Delacroix éprouve le besoin de défendre l'indépendance, l'autonomie, l'autorité de l'intelligence. A ses yeux, cette énergie capable de synthèse créatrice dont l'œuvre originale, commencée dès la perception, se poursuit dans la spéculation philosophique comme dans l'observation scientifique, et dans les compositions de l'art comme dans l'élaboration des dogmes religieux, n'est pas seulement ajustement, elle est excès et surplus. Elle est faite pour les grandes « aventures » fécondes. Elle n'est pas la vie dans son adaptation à la matière : elle est la vie dans son émergence, dans sa puissance créatrice d'un monde mental, la vie qui se dépasse, se surmonte, se sublime.

Il convient donc de maintenir, contre toutes les théories psychologiques qui inclinent vers l'empirisme, à plus forte raison contre celles qui restent attachées au matérialisme, non seulement la réalité éclatante, mais le prix supérieur de la conscience. C'est ce que M. Delacroix affirme dans une page qu'il faut citer : on y sentira passer une sorte de lyrisme contenu.

« La conscience n'est pas un reflet : elle marque un niveau supérieur d'activité. L'épiphénoménisme se trompe. Un fait de

conscience n'est pas de même structure, de même niveau qu'un phénomène inconscient. Si les échelons supérieurs de la vie mentale entrent en jeu, c'est signe que les mécanismes inférieurs sont insuffisants. Une active adaptation est requise. La conscience apparaît. Quand ce motif de stimulation et de réaction disparaît, la conscience s'obnubile et se dissocie.

» Elle est de l'ordre de la création, de l'invention et de la vie. Elle est une floraison merveilleuse, un aspect inédit de la vie de l'Univers.

» Elle n'est donc pas, comme l'ont cru tant de philosophes, une lumière qui s'allume pour éclairer l'action. Elle est l'action même, l'énergie qui s'y déploie, la construction qui la supporte, toujours en remaniement, toujours prête à de nouvelles superstructures...

» L'activité spirituelle de l'homme déborde ce qui est par ce qui n'est pas et s'ouvre tout le champ du possible.

» La conscience est le degré suprême de la réalisation de soi, à tous ses degrés et à tous ses étages. L'homme surpasse le monde et y ajoute. Il l'enveloppe et le contient, s'il y est enveloppé et contenu. La science même, qui semble opposer l'Univers à l'homme ou même réduire l'homme à l'Univers, n'est qu'une partie de l'homme. La qualité surmonte, dépasse et enveloppe la quantité. Le monde est dans l'homme. D'où la dignité éminente de la conscience, la valeur suprême de tous les problèmes qu'elle pose, le caractère imprescriptible de sa signification. »

L'esprit apparaît donc, en dernière analyse, comme l'achèvement de la nature. Mais cela même suppose que la nature soit esprit en puissance, en aspiration. Leibniz et Hegel avaient raison : le monde est de la nature de l'âme. « Le monde réel c'est la conscience déjà, au moins sous la forme d'aspiration à des niveaux supérieurs de conscience. » L'esprit pose avant soi ses assises : il se construit, il se conquiert progressivement.

Vastes perspectives. Elles nous rappellent que chez M. Delacroix, sous le psychologue, le philosophe subsiste, et un philosophe « idéaliste ». Il trouve moyen de continuer chez nous, en même temps que la tradition de Ribot, celle de Lachelier et de Ravaisson.

C. BOUGLÉ.

LE THÉATRE

M. Henry Bernstein : *Le Voyage* (Gymnase). — M. Stève Passeur : *Le Château de cartes* (Athénée-Louis Jouvet). — Shakespeare : *Jules César*, adaptation de madame S.-C. Jollivet (Atelier). — M. André Obey : *Le Trompeur de Séville* (Porte Saint-Martin).

M. Henry Bernstein est toujours jeune, puisqu'il ne cesse de se renouveler. Ce signe-là est le plus sûr, celui qui va au delà de l'apparence et plonge aux profondeurs de l'être. L'indice est le même pour l'esprit que pour les tissus. M. Bernstein ignore la sclérose. Son passé est magnifique, son présent ne l'est pas moins, mais le plus admirable, c'est qu'après tant de succès, il soit encore, si je puis dire, un auteur d'avenir. Son théâtre, jusqu'ici se divisait en deux périodes : la période de la violence et celle de l'inquiétude. Avec *Le Voyage*, il en inaugure une troisième : la période du charme. Dans la première, il frappait et même cognait dur; dans la deuxième, il se rongeait et interrogeait; dans celle qui commence, il s'attache à plaire.

D'abord, M. Bernstein a cherché en dehors de lui les causes de conflits, la matière à une action serrée, rapide et brutale. Puis la bataille s'est transportée en lui-même et ses drames devinrent la projection de son propre tourment. Ce furent alors des sortes de confessions qui prenaient le masque de l'objectivité, non pour fuir la franchise, mais au contraire,

pour la pousser aux extrêmes limites de l'aveu. Dans les deux cas, il y avait toujours lutte. Si, dans certaines pièces de la deuxième période, les attitudes de combat semblaient moins marquées, c'est que les éclats extérieurs, qui sont les plus visibles, avaient disparu de la scène. La tension dramatique paraissait aussi moins grande pour une raison de pure forme. M. Bernstein, dans le même moment, avait senti le besoin de relâcher la trame de la composition dramatique. Il se détachait de la rigueur abstraite, s'intéressait à l'esthétique du roman et du film, tentait d'en accommoder certaines perspectives à l'optique du théâtre. Il renonçait à nouer, se complaisait à dérouler; bref, il abandonnait l'acte pour le tableau. Mais dans les cadres successifs de cette action discontinue, la bataille ne s'en poursuivait pas moins, plus acharnée peut-être encore, et d'autant plus sincère, et d'autant plus amère, qu'elle était le reflet, l'écho d'une angoisse secrète — en outre, un moyen d'expulser des poisons. Comme effet produit sur le spectateur tout cela était loin du charme. Dans la première période, l'auteur empoigne et secoue; dans la deuxième, il trouble, il bouleverse; maintenant il séduit. D'où la nouveauté.

La détente aujourd'hui n'est plus dans la trame de la composition (M. Bernstein est revenu à la coupe en trois actes, et l'action du *Voyage* est ramassée en quelques jours), la détente est dans l'atmosphère même.

Le pathétique fait irruption dans le dernier quart d'heure : l'ombre de la mort plane, traverse la scène et disparaît. C'est comme un rappel que le bonheur, déjà si rare, est toujours menacé. Amants, heureux amants, quand vous le tenez, ne le laissez pas échapper. Mais, jusqu'au moment où le destin fait entendre son avertissement sévère, le théâtre est occupé, pendant la majeure partie des trois actes, par les jeux de l'amour, autant dire par des riens, ces riens dont nous comprendrons, quand l'aile noire nous effleurera, qu'ils sont ce qu'il y a de plus précieux au monde. Le problème, pour l'auteur, consistait donc à écrire sa pièce avec ces riens-là, à les organiser comme les éléments d'une fête galante, non point à combler le vide avec du « remplissage », mais avec un dialogue qui opérât le miracle de transformer ce vide banal en vacuité heureuse. Question de couleur, d'éclairage. Oui, il y a là un

phénomène analogue à la magie de la lumière, à ses effets « meublants » qui, d'un espace nu, font surgir un palais de rêve. Le dramaturge devait avant tout dépouiller l'intrigue de toute complication, la ramener à ses éléments les plus simples, et, dans ce cadre vacant, créer une atmosphère de loisir, d'intimité amoureuse. — Avec quoi cependant? demanderez-vous. L'intimité amoureuse, c'est bon à dire! Les amants qui s'aiment ont, pour alléger le poids des heures, des moyens d'envoûtement qu'on ne peut pas montrer. Au théâtre, ce sont les heures du spectateur qu'il faut enchanter. — J'entends. L'auteur, à la scène, ne dispose que des intervalles de la volupté, et pourtant c'est elle dont il devait ici constamment nous faire respirer le parfum. Puisqu'il n'avait de champ libre que celui de la parade amoureuse, son dessein lui commandait d'arranger celle-ci de telle sorte que, derrière les figures de ce ballet, on devinât une entente plus cachée. Sans doute le jeu des acteurs (regards, baisers, caresses) l'y aidait un peu. Mais cela ne va pas loin. Il fallait, pour réussir, autre chose, et c'est justement le charme.

Un des pires défauts, à la scène, et qui ne manque pas de produire un effet glaçant (du moins sur moi), c'est ce que j'appellerai l'apparition indiscrète du porte-plume, lorsque l'effort ou l'excès de soin dans la rédaction de la phrase, ce que les anciens désignaient par ce triste mot : « l'huile » deviennent sensibles au spectateur. Notez que, devant les œuvres dramatiques de grand style, voire devant les chefs-d'œuvre du théâtre en vers, encore que le vers soit une évidente convention du langage, ce sentiment fâcheux d'artifice ne nous gagne jamais. L'inévitable impression d'archaïsme que nous donnent le tour ou le vocabulaire des vieux textes ne doit pas être non plus confondue avec la gêne que cause l'odeur de « l'huile ». — Cependant, direz-vous, l'archaïsme démasque bien l'auteur, puisqu'il souligne le travail de l'expression. — Sans doute, mais tout est transposé alors sur un autre plan. Le style du *Menteur*, par exemple, est teinté d'archaïsme, mais l'archaïsme une fois admis (ce qui a lieu sans hésitation, d'emblée et presque inconsciemment), le sentiment qui demeure est celui d'une souveraine aisance et d'un merveilleux éclat. Dans le théâtre moderne, l'indiscrétion du porte-plume se manifeste

soit par abus de littérature, soit par maladresse. M. Bernstein se garde contre l'un et il ignore l'autre. Dans *Le Voyage*, en particulier, il importait, pour que le charme pût agir sur nous, que le dialogue ne se départît pas un instant de la familiarité. Encore faut-il bien préciser, car il y a une certaine familiarité du langage écrit qui n'aurait pas suffi pour obtenir le résultat cherché; c'est le naturel du langage parlé dont il fallait ici retrouver les termes, les rythmes, les suspens, les arrêts, les reprises, etc. Ce qu'on nomme le langage *lâché* est tout autre chose. Le langage *lâché* est du mauvais langage écrit. L'individu qui parle ne se dit pas : « Je parle un langage *lâché* ». Il parle naturellement. Les personnages du *Voyage* parlent naturellement. Cela semble tout simple. Au théâtre, cette réussite est extrêmement rare. Le profane imagine difficilement tout ce qu'elle suppose de don et de maîtrise.

On connaît le sujet de la pièce. Un jeune artiste dessinateur, d'une trentaine d'années, Maxime Durin s'est passionnément épris d'une jolie femme, un peu plus âgée que lui, Nicole Lambessier, à laquelle il a été présenté par un ami, Germain Serurier, et elle est devenue sa maîtresse. Nicole est malheureuse en ménage, nous dit-on, et son mari est une brute, voire un personnage assez redoutable. D'aucuns ont fait spirituellement observer que ce Lambessier, tel qu'on nous le représente, appartient à la famille des héros affectionnés par M. Bernstein dans sa première manière. Autrefois, l'auteur lui eût réservé les grandes scènes du II; aujourd'hui, il ne le montre même pas. Lambessier rôde autour de la pièce, mais n'y pénètre point. S'il y avait accès, il en ébranlerait, de son pas lourd, le système délicat. Donc la porte lui en est fermée, mais il est curieux de noter qu'il reste, à la cantonade, la cheville ouvrière du drame. C'est par un coup de téléphone de lui et grâce à une vengeance de son épaisse muflerie que le drame fait irruption, vers la fin, dans la comédie. Donc, Lambessier est en voyage à l'étranger. Nicole a rejoint Maxime chez lui. Les deux amants doivent partir le soir même pour la Corse, où ils resteront quelques jours, le temps que le mari lui-même restera éloigné de Paris. Mais un empêchement survient : Nicole apprend à Maxime que Lambessier avance son retour sans cependant en fixer la date précise. Dans ces conditions, la petite fugue projetée devient

impossible. Maxime en conçoit un vif dépit, plus encore : un vrai chagrin, que Nicole s'emploie de son mieux à calmer. Le voyage en Corse, ils le feront sans quitter Paris, en imagination. Tout de suite, entre eux, cela devient un jeu d'organiser ce rêve dans l'appartement de Maxime, où Nicole s'installe. La femme de chambre de celle-ci, qui connaît sa retraite, la préviendra à la première alerte. Et voilà! le voyage est commencé. Les voyageurs imaginaires sont reliés avec Paris par le concierge qui fait leur service, un brave homme complaisant et ahuri, qui ajoute à la fantaisie romanesque de la situation une note savoureuse de comique populaire. Ce voyage en Corse poursuivi place de la Madeleine fait songer à du Marcel Achard, et le concierge à certaines silhouettes de M. Sacha Guitry et notre pauvre cher Duvernois. Mais le rapport demeure général et lointain. La particularité du trait, la netteté du contour appartiennent bien en propre à M. Bernstein. Cependant, il est un autre personnage qui a aussi ses entrées familières chez Maxime, c'est l'ami Serurier, et nous apprenons bientôt un détail que Maxime ignore : la belle Nicole a été durant quelques jours la maîtresse de Serurier. Elle s'est donnée à lui dans une heure d'ennui. Simple passade. Aussitôt qu'elle a connu Maxime (par l'intermédiaire de Serurier lui-même, comme j'ai dit) elle a « laissé tomber » cet ami de rencontre, qu'elle juge un peu ridicule. Serurier ne laisse pas d'être fort piqué du traitement, surtout quand il découvre à son tour, en arrivant à l'improviste un matin chez Maxime, que Nicole y est installée. Il la trouve sur le balcon, demi-nue, en train de prendre un bain de soleil, comme elle eût fait sur la plage de Calvi.

A ce moment, Maxime est sorti; il est au marché de Calvi, c'est-à-dire (toujours le jeu du voyage) qu'il est descendu acheter un fromage au coin de la rue de Sèze. Grâce à cette absence, Nicole et Serurier ont entre eux une petite explication aigre-douce. D'autre part, Serurier est porteur de nouvelles inquiétantes. Lambessier est de retour en France. Serurier l'a rencontré la veille à Deauville. Le mari n'ignore rien de la fugue de sa femme. Que va-t-il se passer? A ce moment, sonnerie du téléphone. Lambessier est au bout du fil. Maxime, revenu du marché avec son fromage, décroche l'appareil, et il est éberlué

de ce qu'il entend. Puisqu'il aime sa femme, lui déclare cet étrange mari, qu'elle reste donc chez lui, qu'il la garde, et qu'ils soient heureux! Tant de complaisance, de la part d'un tel homme, paraît assez mystérieuse aux amants et à l'ami Serurier. Nous partageons cette perplexité. C'est ce que l'auteur a cherché, pour nous tenir en haleine. Au troisième acte, une lettre arrive. Elle est de Lambessier. Puisque Maxime a charge d'âme maintenant, il importe qu'il soit éclairé sur la conduite de sa compagne. Lambessier se charge de l'édifier par une seconde lettre qu'il a jointe à la sienne. Cette lettre révélatrice, que le mari a trouvée dans un tiroir, est adressée à Nicole, elle est signée de Serurier. Ainsi Maxime apprend la courte accointance qui a existé naguère entre la femme qu'il aime et son ami. Encore que, lors de cette rapide aventure, il n'y eût encore aucun lien entre lui et Nicole, qu'il ne connaissait même pas, il est profondément dégoûté. L'image qu'il se faisait de sa maîtresse en est ternie. Il veut rompre. C'est à ce moment que se déclenche un drame, dont l'auteur, dès la première scène du premier acte, avait préparé les ressorts, comme d'un réveille-matin qu'on aurait remonté, après avoir mis l'aiguille de la sonnerie sur une certaine heure. Une jeune fille, qui avait été fiancée un temps à Serurier, était venue prier Maxime d'intervenir auprès de son ami, pour le décider à l'épouser. Serurier, ayant appris que la demoiselle avait eu un flirt un peu trop poussé avec un autre jeune homme, se dérobait maintenant. La fiancée abandonnée avait reparu un instant au deuxième acte, et nous avions su, au cours de la pièce, que Serurier demeurait toujours hésitant. D'ailleurs, c'est le propre de ce garcon d'hésiter toujours. En dehors du motif qu'il avait, dans la circonstance, de revenir sur ses premières intentions, motif qu'il est permis de trouver valable, mais que les mœurs faciles de l'époque semblent reporter au rang des lubies, Serurier vit constamment dans la peur d'une catastrophe mondiale qui l'empêche de rien entreprendre et l'incline à ajourner indéfiniment tout projet. M. Bernstein a peint en ce personnage un type d'alarmiste aujourd'hui très répandu et qui a diverti la salle. Bref, Serurier vient d'avoir avec Maxime une altercation violente, quand, appelé au téléphone, il apprend que la jeune fille qui

l'aimait — et que lui-même aimait sans vouloir en convenir — vient de se donner la mort. C'est ici que l'aile de l'Archange étend son ombre sur le groupe. Serurier se retire en exhalant un sanglot. Maxime et Nicole, qui allaient se séparer, se serrent maintenant l'un contre l'autre.

Mademoiselle Valentine Tessier est une Nicole pleine de séductions, avec cette nuance de mélancolie que donne l'expérience; elle a le frisson de la fleur épanouie qui appréhende le vent; elle est tout ensemble passionnée et réfléchie, ardente et indulgente, gamine et protectrice; dans les bras de son amant, elle fera l'enfant, mais avec plus d'application que de naturel, un peu à la façon d'une jeune mère qui joue avec son petit garçon. Maxime (M. Claude Dauphin est excellent dans le rôle) a plus de sincérité dans les enfantillages amoureux, parce que le sentiment du bonheur est chez lui plus nouveau, plus ingénu; il découvre la passion, alors il bêtifie pour bien marquer son émerveillement et signifier à l'univers, au soleil, à la vie entière, qu'il ne tient désormais qu'à Nicole et se fiche royalement de tout le reste. D'aucuns ont trouvé qu'il exagérait un peu les grimaces, et que ses clowneries ne faisaient pas toujours rire. Mais il ne fait pas le clown pour faire rire (et d'ailleurs il ignore qu'une salle le regarde, il fait comme chez lui, il est chez lui). Quelle gaîté amoureuse n'est pas toujours un peu agaçante pour ceux qui sont en dehors du cercle enchanté? Cependant, l'expression de l'amour jeune serait-elle complète si l'on en excluait les drôleries qui ne sont drôles que pour les amants? M. Jean Wall a remporté un succès éclatant dans le personnage de Serurier, qui est peut-être le plus singulier des trois. Il y montre ce comique profond qui semble involontaire, qui n'est pas un jeu d'acteur quêtant l'hilarité du public, mais un comportement de l'individu par quoi se découvrent les dessous d'une âme. Ce Serurier est bien le prototype d'une certaine amitié, l'amitié-camarade, assez fidèle mais pas toujours très délicate; serviable et un peu mufle; avec des côtés inavoués, peut-être inconscients, de jalousie, d'envie; parfois prête à glisser sur la pente des petites trahisons, des demi-mots ou des silences perfides, mais qui, prise de scrupule, bloque les freins tout à coup, et se rejette dans la rondeur, le bavardage, le ton cordial et « vieux

copain ». La gracieuse Mademoiselle Lucy Léger dessine avec beaucoup de tact la silhouette de la jeune désespérée. M. Georges Pally fait un concierge de Paris très vraisemblable et très amusant.

*
* *

Par le titre qu'il a donné à sa nouvelle pièce : *Le Château de cartes*, M. Stève Passeur veut nous faire entendre que la haine est un sentiment fragile, dont l'édifice, souvent, s'écroule en un instant, lorsque l'aversion n'est que la déviation d'un amour trompé ou déçu. En revanche, il est des haines qui sont très solides : celles dans lesquelles l'amour n'est pas entré comme élément à l'origine; ces haines où l'aversion existe dès le principe, où la détestation, déjà présente dans le germe, n'a fait que croître dans la tige, se fortifier et s'endurcir dans le tronc et multiplier ses horribles fruits : telles sont les haines politiques.

La haine, expression exaspérée de l'amour, c'est une vue qui n'est pas rare chez l'auteur de l'*Acheteuse*. Je crois même que M. Passeur ne conçoit l'amour-passion que sous cette forme outrageante. L'amour sans haine, c'est, doit-il penser, ce qu'on appelle la tendresse, chose qui lui inspire une totale répulsion. Cependant, si l'on pousse l'analyse plus avant, l'on s'apercevra que, chez M. Passeur, la haine, qui éclate dans l'amour-passion, est moins un sentiment réellement éprouvé, qu'un langage emprunté. Les injures que les amants se renvoient, les sarcasmes dont ils se déchirent sont comme une flagellation qu'ils s'administrent réciproquement avec d'affreuses délices. Il y a là une convention tacite, une comédie organisée, une savante cuisine et comme un choix d'épices destinées à relever une sauce. Mais la quête du plaisir n'est pas tout. Le but des amants, dans ces rencontres, c'est d'atteindre, par un échauffement progressif, le degré d'ébullition où les âmes exhalent leurs secrets. Ce procédé n'est pas très différent du rôle ancien (et nouveau) joué par la question dans la procédure criminelle. Que l'amour, quand on parle de M. Passeur, inspire de tels rapprochements suffirait à prouver que le théâtre de cet auteur est fort loin des bergeries. On n'y échange point de « propos fades sous les ramures chanteuses ». Les amants tor-

turés et tortionnaires cherchent mutuellement dans le cœur de l'adversaire — c'est-à-dire de la personne atrocement chérie — l'extrémité du filet nerveux où la douleur est insupportable. Quand la violence découvre ce bon endroit et y enfonce l'aiguille meurtrière, alors s'échappe le beau cri, entendez la vérité nue, celle que l'être qui aime, non seulement dérobe à la connaissance de la chère âme ennemie, mais encore souvent à soi-même.

Dans un premier acte curieusement machiné, M. Passeur organise la série de circonstances qui feront que Milouette, divorcée depuis onze ans de Léonard Bolor, puissant magnat, et remariée avec un industriel du nom de Jérôme, qu'elle aime tendrement (ce qui signifie « pas du tout » dans l'esprit de l'auteur), ira tenter une démarche auprès de son ex-mari, qu'elle n'a jamais revu depuis leur séparation, et se trouvera vis-à-vis de lui en posture de suppliante. Le défaut de ce premier acte, me semble-t-il, du point de vue du métier, c'est qu'on s'y attache à des choses dont on s'aperçoit par la suite qu'elles n'avaient qu'une valeur de « préparations ». En d'autres termes, les « préparations » y sont trop poussées, on y prend un intérêt principal, alors que le principal est ailleurs.

La déconfiture soudaine de Jérôme est expliquée si minutieusement, avec une précision qui descend dans un tel détail technique, que le spectateur est orienté trop longtemps sur l'hypothèse que la ruine de Jérôme sera le sujet central de la pièce. Or, non seulement il n'en sera rien, mais le personnage même de Jérôme, auquel nous nous serons attachés, pour l'avoir vu en proie à d'angoissantes difficultés, sera presque éliminé par la suite : il ne fera plus qu'une brève apparition au troisième acte. Jérôme, il est vrai, étant un personnage sympathique, c'était là, selon l'esthétique de M. Passeur, une suffisante raison de n'avoir aucun égard pour lui. Et même, à le voir si honnête, si brave, si affectueux, si tendre (encore la tendresse!) nous aurions dû nous méfier. Tant de vertus étaient le signe qu'il serait bafoué ou « balancé » prochainement. Or, il sera l'un et l'autre. L'aventure qui arrive à cette pauvre victime n'est pas sans rappeler le *Samson* de M. Bernstein. C'est Bolor qui a fomenté la ruine de Jérôme, simplement parce que celui-ci est le second mari de son ex-femme, laquelle, autre-

fois, lasse de ses trahisons, a fini par le quitter, et parce qu'on dit que Milouette a trouvé la paix et peut-être le bonheur dans son nouveau ménage. Ces vengeances sentimentales qui cherchent leurs ressorts dans les articles du code et la jurisprudence du Tribunal de commerce m'ont toujours paru peu vraisemblables. Plus l'auteur déploie de compétence financière à vouloir leur donner un air d'authenticité, plus leur artifice devient évident. Il y a aussi un coup de téléphone bien laborieux de Milouette à sa sœur, et toute une machination de télégrammes en langage convenu qui doivent être échangés entre les deux femmes, pour permettre à Milouette de se rendre auprès du terrible Bolor, sans que son mari ait soupçon des véritables raisons de son départ. En résumé, ce premier acte eût gagné à être plus court, puisqu'il n'est qu'un prologue.

C'est seulement à l'acte suivant que l'auteur aborde son objet. La rencontre, le choc des deux protagonistes, Bolor et Milouette, voilà le nœud du drame. Bolor et Milouette se sont passionnément aimés autrefois. Mais Bolor a conçu pour sa femme, depuis leur divorce, une haine effroyable. Or voici qu'elle lui annonce sa visite. Que, dans son désarroi, la malheureuse s'humilie jusqu'à venir l'implorer, qu'elle ait pu, elle qui le connaît bien pourtant et qui est intelligente, s'imaginer naïvement, sottement qu'elle allait l'attendrir, tout cela l'emplit par avance d'une ignoble joie. Aussi prépare-t-il à la suppliante une de ces réceptions comme il sait en faire quand il s'y met. Il a même, pour la circonstance, soigné particulièrement la mise en scène. Un peu trop. Elle n'est pas de très bon goût, puisqu'elle est de lui. De même qu'il est responsable, sans doute, du style de son château : ces hautes colonnes dorées, ces marches, ce tréteau sur lequel il jouera tout à l'heure la grande scène du mépris et de l'outrage. Bolor est un histrion. C'est Néron. Mais Néron revu et corrigé par Hollywood. On s'étonne que M. Passeur montre tant d'attachement à cette réplique moderne (et américaine) des Césars monstrueux. Nous avions déjà vu le même type avec sa cour de flatteurs et de parasites dans une autre pièce de l'auteur : *Suzanne*, qui fut représentée il y a sept ou huit ans à la Comédie des Champs-Élysées, sous la direction Louis Jouvet. M. Renoir, qui fait aujourd'hui Bolor, incarnait déjà, dans *Suzanne*, le même per-

sonnage à son premier état. Donc Bolor, qui est remarié, vit dans son palais, son sérail (car cet *imperator* est aussi très sultan), entre sa seconde femme, Denise, et ses maîtresses, celle du moment et les autres, entouré d'une meute, c'est-à-dire d'invités qu'il traite comme des chiens, et de secrétaires, d'officieux, tous à plat-ventre devant lui. Ces gens sont rassemblés, comme les courtisans, au Colisée, près de la loge impériale, dans l'attente d'un beau spectacle. Là-dessus, la martyre entre dans le cirque, et le fauve dévorant, c'est Néron-Bolor. Cependant, la bête sera matée, la haine s'écroulera comme un château de cartes. L'image de Milouette n'a cessé de hanter Bolor, à tel point qu'il lui arrive souvent de se rendre seul à la maison de campagne que Milouette et lui habitaient autrefois, pour s'y gorger d'amertume et de regret. Après une longue scène d'injures où Milouette peu à peu l'apprivoise, il promettra de sauver Jérôme à condition que Milouette consente à venir passer avec lui vingt-quatre heures dans la maison du souvenir. Ces vingt-quatre heures se renouvelleront, puis finiront par durer plus d'une semaine. Et nous en serons à ce point quand le rideau se relèvera sur le troisième acte, qui n'est pas le meilleur. Jérôme surgira, anxieux, interrogant, complètement ridicule. Bolor, pour lui faire croire qu'il se méprend lorsqu'il soupçonne Milouette de se trouver dans la maison, feindra d'être surpris en galante compagnie avec une autre femme qui paraîtra demi-nue. Le néronien astucieux a engagé cette personne tout exprès pour donner le change au sympathique et grotesque mari dont il attendait la visite. C'est un truc du Palais-Royal. Mais Denise arrivera à son tour, et elle dira, sur l'obsession et la puissance du souvenir, des choses profondes, qui nous feront oublier l'apparition vaudevillesque.

Il y a beaucoup de mots profonds dans cette pièce chaotique. Mais on souffre d'un désaccord constant entre des remarques saisissantes, qui jaillissent par éclairs, et l'artifice des situations. J'ai été frappé d'une dissonance plus singulière encore : celle qui existe entre les répliques et le personnage même qui les profère. Les paroles sont parfois d'une vérité poignante, et le personnage qui les prononce est, lui, en dehors de la vie et de la vérité. En outre, il est à noter — et cela est sensible surtout dans le rôle de Bolor — que l'excès de frénésie

dépouille le personnage et la scène qu'il joue de toute réalité. Bolor, au deuxième acte, devient par sa démesure une sorte d'expression abstraite de la fureur, le signe intellectuel de la rage et du sarcasme. Pour que le personnage gardât quelque substance charnelle, bref, pour qu'il restât humain, il eût fallu qu'il fût porté sur le plan des héros. Non que l'extravagance sur ce plan soit permise, mais, dans les situations héroïques combinées avec art (c'est-à-dire encore avec mesure), les personnages ont quelque latitude à se mouvoir dans l'excès sans perdre les couleurs de la vie.

Madame Marthe Régnier, dans le rôle de Milouette, joint à la véhémence une sensibilité touchante. L'accord n'était pas facile. Elle l'a soutenu jusqu'au bout sans fléchir. C'est M. Pierre Renoir, ai-je dit, qui joue Bolor. Je sais bien que le rôle est ingrat, mais il me semble qu'un artiste comme lui eût pu introduire quelques nuances dans cette brutalité — avec aussi, peut-être, par instants, quelque sourdine dans la voix.

*
* *

Jules César, à l'Atelier, est l'un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir actuellement à Paris. L'animation en est extraordinaire. Non sans un peu de désordre par moments. Surtout, n'allez pas me dire que j'ai vu la pièce le soir de la répétition générale et que, depuis lors, ce léger flottement a disparu — car je le regretterais. Le style de l'Atelier ne réside point dans des formes complètement arrêtées. Il garde, dans le bon sens du mot, le caractère de l'improvisation. L'inspiration y demeure sensible. Certes, les mises en scène de M. Charles Dullin sont le fruit d'un long labeur, mais son génie particulier et les conditions dans lesquelles il travaille concourent toujours à laisser au jeu une marge de liberté. Ce risque ne se peut courir qu'avec une troupe animée d'une foi sincère. Certes, parmi les interprètes de *Jules César*, nombreux sont les comédiens peu expérimentés. Mais il y a la tradition du lieu, et la flamme du chef qui se communique à tous.

Avec des moyens limités, M. Dullin obtient des effets dont le principal mérite est leur intense pouvoir d'évocation. La

qualité de son imagination scénique est d'essence proprement poétique. Cependant le décor du Forum semble mesquin par suite d'une accumulation de détails inutiles dans un espace forcément restreint. Défaut de plantation, sans doute. Même réserve pour le tableau du Sénat, où l'amorce des gradins dessine un angle désagréable à l'œil et par trop factice. Tout le reste est suffisamment suggestif, mais la grande réussite, cette fois, est dans le mouvement, le grouillement de la vie, bien plus que dans les décors et les costumes.

Certains critiques ont prétendu que le point faible de la tragédie de *Jules César*, c'est que César disparaît au milieu de la pièce, et qu'alors la pièce est finie. Au contraire, elle commence. Au lieu de considérer les scènes qui suivent la mort de César comme un épilogue, je verrais plutôt un prologue dans les scènes qui la précèdent. J'exagère assurément, mais le rapport me semble exact. J'ose même dire que c'est après la mort de César que le drame, selon moi, est le plus beau. Il gagne en hauteur. Mais je n'entrerai pas dans l'examen du chef-d'œuvre, car ce n'est pas chose dont on se tire avec quelques adjectifs, et l'espace m'est mesuré.

C'est Dullin qui joue Cassius, et ainsi Cassius vient au premier plan. C'est M. Louis Rouyer qui joue César, et César passe au troisième. Il est vrai que le personnage est assez effacé dans la pièce — sauf après sa mort. A partir de ce moment son ombre sanglante surplombe tout le drame. M. Jean Marchat, dans Antoine, ne manque ni d'art ni de souffle, mais son jeu reste un peu extérieur. Je lui préfère, malgré sa gaucherie, M. Vendéric, dans Brutus. M. Vendéric est maladroit mais il a plus d'âme.

L'adaptation de madame S.-C. Jollivet est très habile et très claire.

*
* *

Dans *Le Trompeur de Séville*, de M. Obey, j'ai beaucoup aimé la mise en scène de M. Jacques Copeau, d'un équilibre parfait dans les lignes, éclatante de couleurs et de lumières, et pleine d'invention scénique. J'ai admiré l'harmonie des mouvements, qui les stylise sans les figer. Je louerai également l'interprétation : en tête, M. Pierre Blanchar (don Juan), magnifique de

jeunesse et de feu; madame Marie-Hélène Dasté, d'une passion si pure dans Elvire; M. Louis Seigner, tout à fait remarquable dans le personnage du bon Roi (la figure la plus attachante de la pièce), et madame Solange Sicard, et mademoiselle Jacqueline, et M. Catalinon (le valet de don Juan), et bien d'autres que j'oublie.

Mais la pièce m'a paru bien froide. Une tragédie de collège. Par endroits, des morceaux lyriques, plus soignés qu'inspirés, et sans rapport aucun avec le drame. Telle certaine rêverie de don Juan sur la période glacière, au deuxième acte, et un long monologue, au troisième acte, sur la mélancolie des pampas, une sorte de préfiguration bizarre du fameux « cafard » des broussards : tous exercices de rhétorique, qui ne sont pas sans éloigner le héros de sa légende, et n'ajoutent rien d'attachant au personnage.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Il y a des romanciers qui écrivent pour la joie de transcrire leurs visions. Ils ont, devant le spectacle dont les amuse leur fantaisie, une ingénuité d'enfants. C'est le cas de Balzac et de Dumas. Il y en a d'autres qui, malgré eux, et peut-être sans y penser, construisent le portrait de leur héros comme celui d'un accusé, qu'il s'agit de justifier. Leur plaidoyer n'a pas l'allure d'une apologie. Mais à chaque moment, sous le désintéressement artistique, l'intention d'expliquer est sensible. Le public y est pris et appelle ces ouvrages des romans d'analyse. En réalité, c'est bien autre chose.

De sa naissance à sa mort, l'homme fait figure d'accusé. Devant quel mystérieux tribunal? le plus souvent, il ne le sait plus lui-même. Mais tous ses soins sont de coordonner sa conduite en vue d'une explication. Le plus curieux, c'est que tout ce travail se fait dans l'inconscient, et sans que le moi de la raison et de la volonté s'aperçoive de rien. Il est vraisemblable que ce procès où nous ne cessons de nous débattre a son origine dans de très vieilles croyances, premier ouvrage de cet atelier neuf qu'était l'esprit humain à ses débuts. Mais ceci a peu d'intérêt. Ce qui est capital dans l'histoire littéraire, c'est l'existence de tout un groupe d'écrivains, préoccupés de créer des figures vivantes, mais poussés par le besoin de les expliquer, et inconsciemment de les défendre. Peut-être ce groupe est-il uni par des liens plus étroits qu'on ne pense. Peut-être trouverait-on chez tous une influence

plus ou moins dominante de ce type planétaire que les astrologues nomment saturnien.

De cette sorte de livres, *Romanesques*[1] est un exemple. M. Chardonne n'a rien écrit de mieux. C'est une espèce de portrait tracé avec un acharnement raffiné par un témoin qui ne joue pas d'autre rôle que d'être le greffier du procès, et qui écrit à la première personne. C'est d'ailleurs un parti assez singulier, qu'a pris l'auteur, de nous raconter l'histoire par personne interposée. On pourrait épiloguer là-dessus, et reconnaître dans ce trait le désir de protéger contre le contact du lecteur des personnages trop sensibles et trop vulnérables. M. Chardonne ferait comme ces écorchés vifs qui enveloppent leur signature d'un paraphe, la pointe en avant, pour s'y mieux défendre.

Quoi qu'il en soit, nous apercevons donc, par les yeux du témoin anonyme, les scènes que M. Chardonne va lui laisser entrevoir. Le premier personnage qu'il nous fasse connaître se nomme Octave. Il est né à Barbezieux, où il était destiné à vendre du cognac, selon la coutume de sa famille. Mais il est venu à Paris, où il a fondé une maison d'édition. Il vit dans un petit logement de la rue de Grenelle. Comme beaucoup de ceux qu'on nomme les hommes d'action, il est incapable de jouir de l'existence. Peut-être attend-il trop d'une femme, en même temps qu'un rien le froisse. Peut-être ne crée-t-il la vie que pour se défendre d'elle, et son entreprise n'est-elle qu'une carapace. Peut-être son horreur des contacts explique-t-elle ses habitudes régulières, sa prudence, son goût de la qualité, son honnêteté scrupuleuse.

Le diagnostic de son écriture nous le fait connaître plus profondément : le trait caractéristique de sa nature, c'est d'être inadaptée. « Cela seul explique ce facies saccadé, mélange de crispation et d'explosions, le désordre dans l'ordre, la négligence dans la volonté de soin. L'esprit pratique et la mesure manquent. » Mais ce nerveux, cet impulsif, se surveille. Cela se reconnaît à sa ponctuation énorme, qui veut dire contrôle. « Une autorité cruelle se lit aux petites barres des *t* en poignards furieux. Des ressorts de véhémence et de perversité se heurtent aux freins puissants de la volonté

1. Grasset.

consciente. » Tout cela chez un homme qui n'a jamais une querelle avec son associé, et qui se juge lui-même un peu mou.

Quelques années plus tard, l'auteur retrouve Octave, installé maintenant à Dimours, près de la Seine, et fort changé. Il a fait construire une maison, qui lui a coûté beaucoup plus cher qu'il ne pensait, et il est dans des embarras d'argent. Il ne dirige plus sa maison d'édition, il lit seulement des manuscrits pour son associé. Il ne va plus dans le monde. « C'est très malsain, dit-il, on s'épuise. Même si tu ne parles pas, il y a de brusques déperditions cérébrales, de subtiles transfusions de pensées, des chocs nerveux. » Bref, il ne voit plus personne. Il est amoureux. Depuis douze ans il a épousé Armande. Il parle d'elle, le regard voilé et la voix profonde. C'est elle qui lui a fait quitter la ville pour la campagne. « C'est une femme assez rare... Elle a été très belle... Elle n'est plus jeune... Enfin moi, je la trouve très belle. »

Cet amour aussi nous montre sur quel plan se déroule le roman, bien plus profondément que tout sentiment formulé et que toute volonté, sur le plan des nécessités vitales. C'est une entreprise très difficile que de vivre. Il ne faut rien moins qu'une orientation et une adaptation de toutes les forces pour défendre contre la destruction universelle la malheureuse chose vivante assiégée de toutes parts. Ce que nous croyons nos goûts, nos convictions, nos vertus, ne sont que des réactions de défense. C'est ainsi qu'Octave est amoureux. « Pour cet inadapté, l'amour était surtout une compensation à quelque manque, un besoin vital ; la femme une protection et une ouverture directe sur la vie. C'est ce qu'il nommait le bonheur. »

Nous voici au début du second acte, si l'on peut dire, ou de la seconde partie (l'ouvrage est divisé en six parties). Nous sommes à Dimours, et nous pénétrons dans la maison où vivent Octave et Armande.

« Ce qui frappait chez Armande, était-ce la stature, la beauté, ou cette lumière enfantine des yeux bleus sous les sourcils noirs ? Plutôt, je pense, de subtils contrastes : la finesse dans la force, l'élan dans la retenue. Ou encore une allure souveraine qui ne se rattachait à aucune caste, quelque chose d'un peu sauvage, comme il en serait d'une jeune fille qui

n'a pas appris encore les formules de sa tribu. » — Une autre explication encore : cette grâce étrange qu'elle a dans les moindres gestes vient d'un parfait naturel. — Et un autre portrait encore : « A mi-voix, comme si elle devait vaincre une résistance intérieure, elle prononçait doucement avec assurance quelques mots qui s'imposaient par la force d'un accent tout intime, puis elle se taisait et semblait soudain détachée de ce qu'elle venait de dire et indifférente à la contradiction. » — Armande juge sans envie et sans passion. Elle ne ment pas, elle n'a pas de vanité. Sa personnalité réelle lui suffit, et son amour presque indiscernable est mêlé à sa vie.

Tout cela est la description d'un être, et cette description est fort jolie, mais non pas son secret, qui ne nous sera jamais entièrement connu. Tandis qu'Octave est radiographié jusqu'à l'âme, une sorte de pudeur enveloppe Armande. Autour de cette charmante figure l'auteur exécute une danse rituelle, en lui sacrifiant des offrandes, de petits croquis et ces mots assemblés où l'essence de sa beauté est enfermée. Octave s'émerveille de sa femme : « Lumière dans la lumière », dit-il, tandis qu'elle passe dans le jardin. Mais il ne la comprend pas tout à fait. Il se résigne, avec un regret peut-être, à ce qu'elle soit elle-même. Il la suit des yeux quand elle s'en va. Elle a aménagé une sorte de bocage, où elle lit, où elle rêve peut-être. « Cachée au milieu des bambous et des lilas, comme un oiseau dans les feuilles, elle est contente, elle se repose. Elle est ainsi ! » Comment ne pas distinguer à travers ces mots une subtile jalousie? Octave admire Armande, mais il cherche à l'expliquer, et l'admiration se dissout un peu dans le commentaire : « As-tu remarqué comme tout ce qu'elle dit est intéressant?... Ce n'est pas positivement intéressant... peut-être est-ce même très ordinaire... mais on écoute... Ce n'est pas le sens qui est frappant... c'est l'accent... On écoute. Se faire entendre ! Voilà qui est admirable. A quoi tient ce prodige? Peut-être à une certaine indigence... La pauvreté produit je ne sais quoi de rare... qui vient de loin, difficilement, à travers une certaine épaisseur humaine... filtré... précieux. » — Que Dieu préserve les hommes d'un amour si clairvoyant, si malveillant peut-

être ! Et voici la phrase terrible, le coup de poignard qu'annonçait l'écriture. Seulement c'est M. Chardonne qui frappe : « Elle avait supprimé dans l'homme qu'elle aimait tout ce qui constituait son charme et sa valeur. »

Ainsi voilà deux êtres qui se sont adorés. Ils ont tout quitté l'un pour l'autre. Aucun dissentiment n'est survenu entre eux, et ils en sont aux reproches, ceux du moins qu'on formule quand on est seul. Armande fait dans son cœur à Octave des reproches d'amoureuse, des reproches iniques et touchants : il est égoïste, il est froid, on ne peut rien lui donner. Le témoin qui est supposé écrire le livre l'écoute en silence. « Je comprenais que l'homme si défectueux dont elle se plaignait avait simplement une voix, des mouvements à lui, des nerfs. Parce qu'il existait, trop défini, trop réel, il était apparu comme monstrueux à l'amoureuse hallucinée par sa propre lumière, trompée par ses mains brûlantes à qui tout paraissait froid. »

Octave a ses défauts assurément. Il n'est pas incapable de dissimulation ni de ruse, mais son visage de nerveux le trahit et il ne sait pas mentir longtemps. Il est tatillon et despotique, mais en même temps facile à persuader, soumis, avide d'être protégé, fort et débile à la fois, assuré et hésitant. Il a vivement conscience de l'injustice d'Armande. Elle l'aimait autrefois, et ce n'était pas lui, mais un être imaginaire, meilleur que lui ; elle l'aime encore, et ce n'est pas lui davantage, mais un être imaginaire qui lui est inférieur. « Elle te dira qu'elle a souffert au début de notre union, que j'étais infidèle, froid, égoïste, agressif. Ce n'est pas vrai. Elle a inventé cette déception. Les femmes de cette sorte ont une faculté d'invention inouïe ; elles adorent en vous un être merveilleux, mais la plus légère contrariété, un heurt du réel détruit cette image. Vous voilà costumé en personnage de l'enfer. C'est triste de n'être jamais vu tel qu'on est... »

Arrivé à cette page, j'entends un lecteur me dire : N'allez pas plus loin. Ne cherchez pas davantage. Voilà le sujet du livre. Ces deux amants sont séparés par les fantômes dans lesquels ils croient se voir. — J'en demande pardon au lecteur, mais je ne crois pas que cette idée générale soit le moins du monde le sujet du roman. Ce sujet, c'est le malaise de ces

deux êtres. Les raisons de ce malaise sont secondaires et variables. Quant aux idées générales, elles foisonnent dans l'ouvrage. Mais elles sont visiblement au second plan.

En voici une qui ne tarde pas à apparaître : c'est le réveil chez Armande, malgré tout son amour pour Octave, d'un instinct moitié maternel, moitié sensuel, qui la porte vers de très jeunes gens, avec qui elle joue au tennis. — Mais il est évident qu'ici le romancier s'engage sur une pente difficile. Car ou bien l'instinct parlera avec une violence qui emportera tout son livre, ou bien le drame qui se prépare ne sera qu'un drame larvé, muet, où Armande restera innocente et qui n'interrompra point le cours de la vie. C'est ce qui arrive en effet. Et comme on reste auteur malgré tout, M. Chardonne justifie son parti en s'appliquant le mot de madame de La Fayette : « Il n'y a rien de grimpé. »

C'est Octave lui-même qui pousse Armande vers le jeune Rabb. Il se reproche d'avoir étouffé le vrai caractère de sa femme. Il veut lui rendre quelque liberté. Il se loue lui-même de s'être sacrifié. « Son sacrifice était très réduit, rectifie l'auteur. Armande se gardait bien elle-même. Cependant, aux confins du péril, il éprouvait un sentiment ambigu, exaltant, et que je devinais dans ses yeux vifs, sa volubilité, ses silences tout à coup si pensifs et troublés. Cette fièvre, ces courants contraires et malsains me déplaisaient. » Au fait, tout se borne à une apparence légère de tragédie, à un souffle de drame, à une soirée d'inquiétude. C' est du moins tout ce que nous saurons. Le vrai dénouement n'est pas là. Il est apporté par la vie, par les ennuis d'argent, par le retour à Paris, par des conditions plus médiocres d'existence. Un jour, après quelques années, l'auteur rencontre de nouveau un Octave vieilli. — « Et Armande? », dit-il. « Elle va bien, dit le mari. Elle est toujours la même. » Je ne crois pas que cette réplique atroce soit simplement un mot de la fin. Elle est le sens même du livre. Notre vie, modelée sur nous-mêmes, est un drame donné dès le début. Il se joue, le plus souvent, sans grands événements, et, au contraire du théâtre, n'a pour but que de durer. C'est une tragédie qui s'aime elle-même, qui a horreur du dénouement et qui emploie toutes ses forces à le reculer. Il arrive par usure et

par lassitude. Mais c'est le livre de M. Chardonne que je raconte une fois de plus.

*
* *

Le livre de madame Louise Weiss part, comme un orchestre qui attaque un allegro, avec une impétuosité magnifique. Une jeune femme désespérée, pour se délivrer du malheur qui la hante, se jette dans ce récit qu'elle adresse à l'homme qui l'a abandonnée. Quelques lignes nous apprennent son histoire. Elle a été fiancée pendant la guerre, et son fiancé Merri a été tué. Il y a quinze ans de cela. Elle a aimé Anselme, qui vient de la quitter. Et elle s'est trouvée enceinte, mais non point du fait d'Anselme. Une nuit d'égarement, dit-elle. Et elle remet à plus tard de nous instruire davantage.

Le lecteur le moins averti se dit qu'elle ne pourra pas soutenir ce train désespéré ; qu'il est peu naturel d'écrire d'un trait un roman à l'homme qu'on aime ; et qu'à une page ou à l'autre, l'artifice paraîtra. Il paraît en effet, malgré les efforts de madame Louise Weiss pour nous rappeler au moment opportun que c'est une femme trahie qui écrit pour chasser les démons. Son exaltation tombe, et elle décrit des scènes de la vie politique avec un talent qui paraît libre de toute autre préoccupation que de bien définir et de bien peindre. Pour ma part, je ne regrette qu'à demi le ton forcené qu'elle avait d'abord. Elle parlait dans ses fureurs un français difficile. « Je fleurissais de santé et portais haut la tête. Peu à peu, mon assurance se démantela. Le désir renaissant sans objet, après mon double deuil, me fit ramper devant l'existence. » Cela s'entend avec un peu de peine. Mais enfin l'agitation de cette douleur n'est pas sans beauté.

La malheureuse victime qui parle à la première personne (nous saurons à la fin du livre qu'elle s'appelle Marie), a alors l'idée d'aller à Genève consulter une femme qu'elle admire, Noémi. Celle-ci a consacré sa vie à la recherche d'une foi politique. Sur ses talons, Marie découvre les milieux de Genève, et en trace de vivants tableaux : les portraits de celui que madame Louise Weiss nomme l'Enchanteur sont excellents.

C'est un des partis du livre que de s'affranchir de la chronologie et de suivre un ordre purement sentimental. Après nous avoir montré Noémi et Genève, madame Louise Weiss suppose que son héroïne s'est fait envoyer les lettres que son fiancé lui adressait du front, quinze ans plus tôt, et nous les lisons avec elle. Cette lecture finie, un incident lui rappelle ce qu'elle est venue faire à Genève. Comme elle a demandé une couverture, la femme de chambre qui la lui apporte se tord de douleur. Elle vient précisément de l'officine que notre héroïne cherchait, et elle lui en donne l'adresse. Celui qui opère est un réfugié russe. Nous assistons à quelques conversations pittoresques, qui ne sont suivies de rien de définitif. Nous sommes maintenant à la moitié de cette confession un peu désordonnée. C'est à ce moment-là que nous apprenons enfin comment celle qui écrit, une fois abandonnée par Anselme, est devenue enceinte.

Marie revenait d'une enquête dans la banlieue. Elle passait dans la zone, près d'un canal, entre des entrepôts et des gares, quand, devant la boutique d'un marchand de vins, un peintre, la palette à la main, lui barra le passage en riant. « Nerveusement j'avais décoché à l'inconnu une œillade dont la provocation, sur le moment même, m'étonna et j'avais repris ma course en le déjouant. Il déposa son attirail contre l'une des tables de marbre de la terrasse et s'élança à ma poursuite. Ma vertu était perdue. J'en eus conscience sur-le-champ. » L'aventure s'acheva dans un hôtel.

Nous revenons à Genève, à un discours que l'Enchanteur prononce à la conférence de désarmement, au récit que Noémi fait de sa vie. Elle a été mariée, elle a eu un enfant qu'elle a perdu. La conséquence de tout cela, c'est que celle qui était venue à Genève pour se débarrasser de l'enfant qu'elle porte renonce à son projet et revient en France. Son fils devra la vie au fils mort de Noémi. C'est pendant ce voyage de retour que Marie rencontre inopinément, au coin d'une gare, cet Anselme qui l'a quittée. Il est difficile d'éviter l'impression que l'entrevue a été concertée par madame Weiss. Marie raconte à Anselme tout ce que nous savons déjà, et Anselme, défaisant d'un mot, avec son égoïsme d'homme, tout le travail que les discours de Noémi avaient fait dans le

cœur de Marie, l'adjure de ne pas garder son enfant. Et, en effet, une fois chez elle, un médecin qui a sa morale à lui, et dont elle a été l'infirmière au front, lui rend l'office qu'elle réclame. Mais, au moment même où elle vient de prendre le chloroforme, les remords la prennent. Ces remords l'accompagnent jusqu'à la fin du livre, tandis qu'un lait inutile coule de sa poitrine. C'est pour tromper le besoin de créer qu'elle a écrit cette confession. Elle l'enverra à Anselme. Elle nous laisse entendre qu'elle a de funestes desseins.

Il est assez malaisé de juger un ouvrage aussi complexe, dont la suite n'est point parfaitement liée, et où des cris sincères alternent avec des scènes qu'il est difficile de ne pas soupçonner de littérature. Ce grand appel à la maternité, qui s'entend dans tout le volume, ne saurait manquer de toucher. Les tableaux de Genève sont fort jolis. La part intellectuelle du livre semble plus directe et plus simplement réussie que le drame lui-même. Et tout cela fait bien des choses.

*
* *

Le chauffeur du château, Colart, avec son air d'officier anglais, éblouit facilement une pauvre paysanne, fraîche, honnête et coquette, Augustine, la fille du fermier de la Quenouillère. Il l'emmène à Paris et, naturellement, il l'abandonne. Tel est le premier épisode du roman du comte Gabriel de la Rochefoucauld, *la Paysanne amoureuse*[1].

La suite naturelle du livre eût été qu'Augustine roulât au plus bas, et qu'elle eût le destin de Blanchette. L'écrivain ne l'a pas voulu. Il a fait un tableau touchant de l'amour d'Augustine pour Colart. « L'adoration qu'elle a pour cet homme lui en fait accepter les volontés comme des présents divins. Sa joie a été de ne plus être elle-même dans l'enthousiasme, sa consolation est de s'évader par le dévouement et l'abnégation. Ivresse des cœurs simples et loyaux d'obéir aveuglément à leur divinité ! Une sorte d'honnêteté profonde, naturelle, leur fait accepter un contrat tacite, toujours unilatéral, qu'ils ont signé avec conviction. Une joie, qui lui

1. Éditions de France.

appartient pleinement, vient de la jouissance excessive qu'Augustine ressent à se consacrer. On peut lui enlever tout, mais pas son dévouement ; de ce sentiment, elle est la seule maîtresse. Peu lui importe que Colart comprenne ces finesses, la sensibilité de sa petite paysanne. N'est-elle pas décidée à prendre cette incompréhension comme une supériorité ? »

Évidemment, l'auteur est un peu de parti pris. Il semble nous dire : « Voilà comme elles sont au village, et Paris vient les prendre et les pervertir. » M. de la Rochefoucauld pense comme l'abbé Desroches, le curé de la Quenouillère, qui se demande comment il parviendra à protéger ses paroissiens contre cette griserie. Du moins, si M. de la Rochefoucauld n'a pu empêcher Augustine d'aller à Paris, il a le pouvoir de l'en ramener. Ce retour au village forme un épisode très émouvant. La scène où la fugitive revoit sa mère est d'une vraie beauté.

Mais ici commence une difficulté. Cette adoration qu'Augustine ressentait pour Colart a donc cessé ? Cette âme n'est donc pas si profonde que nous l'avions cru ? L'écrivain s'est tiré de cette difficulté en mêlant dans ce cœur campagnard la fidélité et le sens de la vie, le vieil amour changé en dévouement et cette obéissance aux destinées humaines, qui conseille à Augustine de se marier à un riche paysan, — tout cela combiné avec une certaine ruse paysanne, pas trop scrupuleuse, qui lui permet de demander comme pour elle, à son fiancé, l'argent qu'elle enverra à Colart, — la dette de sa libération. Et tout cela fait un tableau très bien observé de passions où l'auteur ne participe pas précisément, mais qu'il a regardées avec clairvoyance et sympathie.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

Nous déjeunons chez une de ces personnalités éphémères, dont le nom exerce sur ses contemporaines, et même celles qui la suivent, — comme celles qui l'ont précédée ! — un irrésistible attrait.

Je vois pour la première fois cette cosmopolite qui détient, en effet, une puissance, l'une des plus révérées de ce temps : elle prolonge la jeunesse, elle étrangle la maturité, elle redresse ce qui tombe, elle affermit ce qui s'amollit du buste et du visage.

Elle nous regarde presque silencieusement, d'un œil noir de gitane que rien ne saurait surprendre et qui va faire cuire, sur le bord d'un grand chemin, un poulet, peut-être volé par l'un des siens, auprès de la roulotte dételée.

Un personnage que Balzac eut étudié. — Face énigmatique, âge incertain, race longtemps maintenue sous des jougs douloureux, cavaliers et insolents ; internationalisme. Mais le masque laisse passer ce qu'on s'attendrait peut-être le moins à trouver : la bonté. Je n'ai pas étudié l'écriture de cette femme. Écrit-elle ? Et dans quelle langue ? Je n'ai pas observé les lignes de sa main ; mais, de tous les traits naturels qu'on peut déduire en l'observant, le plus certain, dans cette intelligence complexe, c'est, — avec un sens inouï des affaires, — la bonté.

Héléna Rubinstein, ce nom représente, comme celui d'Élisabeth Arden, une marque de fabrique d'après guerre : le

temps des mères qui n'ont plus d'âge, même approximatif, des femmes n'ayant que l'apparence de seins et de hanches, — ces créatures identiques dans leur coiffure, la forme, la couleur, ou l'absence de couleur, de leur habillement, — ce qui a toujours existé pour les robes, mais que la science de quelques-uns est parvenue à rendre surprenante, pour le corps.

Dans l'un des plus extraordinaires appartements de Paris, que son architecte, Louis Süe, a voulu me montrer, je tente de faire parler mon étrange hôtesse pendant le repas. Héléna Rubinstein comprend, je suppose, toutes les langues, mais elle néglige (peut-être par orgueil ou par adresse) d'essayer d'en pratiquer exactement aucune, même le polonais, car elle naquit à Cracovie. Son œil de reine romanichelle surveille tout : les plats, les invités, leur expression, leur plaisir ou leur froideur — et leur assiette — et garde en apparence un calme qui ne semblerait pas être troublé, même s'il advenait que le plafond tombât sur le couvert.

Je lui cite le nom d'un Anglais, chirurgien de la médecine esthétique, qui refait les nez, supprime les poches sous les yeux. Alors, avec son calme, cet air de menottes aux mains, qui écrase, qui assourdit les paroles dans le gosier :

— Tout cela se fait aussi bien à Paris.

Peut-être n'a-t-elle pas placé les mots dans cet ordre, car elle semble traduire pour s'exprimer sa langue-mère, celle qu'employait le peuple galvanisé par Moïse pour gagner la terre fertile de Chanaan. Le front est bien modelé, la tête petite, le teint brun, le petit nez droit serait celui d'une sœur de Rachel et le rouge des lèvres dépasse en solide intensité ce que nous avons pu connaître de longtemps. Un trait de maquillage, à l'extrémité de la paupière inférieure, vers la tempe, révèle seul le travail personnel.

La salle à manger, rectangulaire et à plafond ovale, est en pierre véritable.

J'ai connu cet immeuble, au temps où il appartint provisoirement au duc et à la duchesse de Camastra, qui ne purent jamais s'y installer, car des locataires l'habitaient. C'était peu de temps après la guerre, — toutes sortes d'édits

s'employaient à protéger les victimes de la tourmente, ce qui était juste, — dans le même temps que ceux qui s'y étaient enrichis prodigieusement bravaient les lois et la morale. Peut-être rien n'a-t-il changé, et des fortunes s'échaffaudent-elles aujourd'hui dans la guerre d'Espagne, la dévaluation, le réarmement des puissances et le renversement des formes sociales établies?

Lorsque madame Rubinstein eut acheté l'immeuble du quai de Béthune pour s'y loger, tout en haut, et louer les étages inférieurs, Louis Süe ne craignit pas de faire disparaître une partie de ce qui donnait à ce vieil hôtel tant de charme, mais aussi le rendait inhabitable de nos jours. L'escalier d'abord, à la cage immense, aux basses marches, si larges qu'elles semblaient faites pour être gravies à cheval.

Le flanc de l'église Saint-Louis-en-l'Ile formait le fond de la cour. Cette vue, M. Louis Süe en a tiré tout le parti qu'elle pouvait offrir à un artiste de sa qualité, ainsi que de toutes les « vues » que réserve cette immense lanterne, qui fait découvrir, tantôt le cours de la Seine jaunâtre sous le ciel gris de février, en amont de Paris, tantôt le Panthéon sur sa colline, tantôt les tours de Notre-Dame et, vers l'île Saint-Louis; tantôt un Corot de Douai, tantôt un âpre Utrillo des débuts, aux murs lépreux.

Mais il serait difficile de savoir si ce logis, j'allais écrire cet observatoire, semble plus destiné à une Sainte-Geneviève contemporaine, — cette Geneviève gardienne de Paris, qui a sa statue à nos pieds, par Paul Landowski, sur un vieux pont élargi, — qu'à cette instable polonaise-américaine, qui nous parle de Cannes, où elle se trouvait il y a quatre jours, puis de Milan, où elle séjourna, il y en a trois, pour y fonder des succursales, puis de l'Allemagne, où elle faisait halte l'autre quinzaine, et qui repart demain pour New-York. Tantôt travaillant avec des chimistes à des onguents nouveaux, tantôt avec des financiers qu'elle surprend par son flegme devant le gain ou la perte, tantôt avec des architectes, afin d'ouvrir encore quelque succursale, quelqu'un de ces magasins lumineux, argent et rose, auxquels ne peuvent plus renoncer de se rendre, sans doute, celles qui en ont franchi le seuil, une première fois.

Beauté, mon Beau Souci, Valéry Larbaud, l'un des rares talents de ce temps, avait donné ce titre à l'un de ses ouvrages. Avant d'avoir pénétré dans l'immeuble du quai de Béthune, j'imaginais Héléna Rubinstein vivant au milieu d'images qui, sans être particulièrement suaves, exprimeraient son goût de la beauté, ce *beau souci*, d'offrir aux femmes un teint de fleur, d'être diverses et une, — car les femmes qui ne s'employaient jadis qu'à se singulariser ne redoutent désormais que de n'être point identiques.

Dès l'entrée, je constate que l'*art nègre* fut une première prédilection de madame Rubinstein, ce ne sont que masques d'ébène grimaçants, images (si l'on peut dire) faites aussi de métal, et représentant non des êtres, même schématisés, mais des rictus de cauchemar. Le culte de cet « art », le respect conventionnel de certains de ses amateurs, qui ne tourneraient pas les yeux vers un torse de Michel-Ange ou une figure de Houdon, dépasse la narration. Je ne sais si madame Rubinstein, qui les a aimés, les voit encore. Ce sont des stades successifs d'elle-même.

Au fond du cœur, au fond de ce cœur qui se dérobe derrière un sourire figé, impassible, mais que noie le regard, — au fond du cœur, le goût de la femme « qui rend belle », l'immobilise *dans les objets de poupée*. Elle en possède des chambres pleines, à New-York. Ici même, des vitrines sont remplies de ces témoins qui, d'avance, évoquent des mortes, car les poupées sont *mortes* avant de naître, et ce qui fit semblant d'appartenir à ces créatures, qui ne sauraient exister, évoque doublement le néant.

Dans la salle à manger de pierre, trois tapisseries modernes, d'un métier surprenant, de madame Cuttoli, d'après des cartons de Picasso et de Rouault.

En parlant avec cette sorte de sphinx qu'est la femme errante, qui se connaît aussi bien en valeurs de Bourse, dont elle ne parle pas, qu'en secrets de beauté, dont elle ne parle guère, — et qui, dans ce cadre somptueux, déteste ou redoute ce qui est luxueux, — je regarde ces tapisseries. Celle d'après Picasso forme le centre, avec son profil difforme, son front proéminent, ses seins qui errent sous le visage à des hauteurs inégales, ces formes dont il se trouve évidemment des admi-

rateurs pour en louer *l'arabesque*, et ces détails empruntés à des papiers peints, des « bordures » second Empire et des damas de magasin, qu'il a collés sur sa maquette et que madame Cuttoli a reproduits avec un soin extrême, dans une matière remarquable, — mais qui n'effacent point l'impression de laideur sans humanité qui caractérise ces ensembles. Il est facile de dire en les contemplant : *la pensée* ! Mais la *pensée* d'Homère, celle de Shakespeare ou de Pascal, la *pensée* d'Ingres, n'ont pas moins existé, — sous d'autres formes !

Voilà, pourtant, le résultat des impressions que peut causer ce merveilleux appartement qui, tantôt, nous donne, avec la vue du Panthéon sur sa colline, faite de murs et de toits accumulés au cours des siècles, le désir d'une lévitation possible, cet appartement, où le cours de la Seine nous arrive de Nogent, en pleine poitrine, dans son ocre tumulte des hivers pluvieux.

« ... Ses frères et sœurs étaient nombreux, Héléna désirait faire ses études de médecine, elle les entreprit, mais dut bientôt les abandonner, faute d'argent. ...Elle partit pour l'Australie, pays nouveau, immense. Elle avait vingt ans, à peine. Elle fut frappée, en débarquant, par le soin qu'apportaient les femmes à se préserver des rayons du soleil, afin de conserver un teint que nous qualifierons d'anglais.

« Quelques jours plus tard, la jeune évadée de Pologne portait à un grand journal de Sydney une annonce dans ce genre : *Jeune femme arrivant d'Europe, possède merveilleuse recette contre le hâle.* Dès le lendemain, les lettres affluaient. L'évadée courut faire activer la fabrication d'une recette dont elle avait gardé par hasard une formule approximative. Le tout fut vendu en quelques jours. Nouvelle annonce, une semaine plus tard. Nouvel afflux de demandes... »

Je songe à ces débuts, qu'une amie m'a contés, — dans la chambre à coucher aux meubles de nacre et de bronze doré, qui semble faite pour madame Tallien ou Pauline Borghèse — et dans laquelle madame Rubinstein ne couche point, lui préférant une petite pièce sans aspect... Dans cet appartement, — d'où l'on voit Notre-Dame, le Panthéon, le vieux Paris de la

Rive Gauche — et Paris entier, par l'imagination, — et l'Europe et le monde ! — où des boutiques miroitantes portent ce nom d'*Héléna Rubinstein*, qui fait partout rêver les femmes et les maintient, peut-être vainement, au bord d'une jeunesse qui ne les a point rassasiées.

***

Constantin Guys[1]. — Ce peintre du temps des équipages précède ceux que madame la duchesse de Clermont-Tonnerre, née Élisabeth de Gramont, a ressuscités avec un naturel dans l'évocation qui a tous les agréments, pour ceux qui aiment, comme nous, l'ouvrage d'*amateur* de qualité. Nous retrouvons, d'ailleurs, ces réussites chez ces sortes d'*amateurs*, plus doués que la plupart des « professionnels », et qui ont été jadis mesdames de Sévigné ou de La Fayette, La Bruyère ou La Rochefoucauld — et Montaigne, leur père à tous. Depuis, nous en comptons bien d'autres — les avant-derniers pourraient avoir été, tantôt Guys ou tantôt Berthe Morisot, tantôt Beyle ou tantôt Bashkirtseff.

Le peintre des équipages, des danseuses de Mabille et des bals des Tuileries, commence la vie par une aventure, à peu près comme Stendhal fait débuter Fabrice del Dongo, dans la *Chartreuse de Parme*. A dix-sept ans, il part, en compagnie de lord Byron, délivrer la Grèce du joug des Musulmans. Nous comprenons qu'étant ensuite revenu faire en France ses sept ans de service militaire, puis sorti maréchal des logis de hussards ou de dragons, il soit allé se fixer à Londres. Le compagnon de celui qui était mort à Missolonghi ne pouvait manquer de trouver là des amitiés.

Comme de nombreux dilettantes-nés, Guys s'est peu soucié, dans son dilettantisme, d'aucun honneur. Il travaillait pour soi-même — pour le *plaisir*. Travailler pour le plaisir est une occupation qui n'a jamais eu moins d'adeptes, semble-t-il, que de nos jours. Et pour cause !... Mais, lorsque nous disons *pour le plaisir*, entendez que Guys ne travaillait point pour quelques mécènes, ni pour des marchands de tableaux.

Un encadreur, réputé chez les artistes et les collectionneurs,

1. *Exposition au Musée des Arts Décoratifs.*

me disait que lorsqu'Albert Besnard fit, après son voyage aux Indes, une exposition à la galerie Georges Petit, d'après des pochades agrandies et interprétées — et qu'il vint lui réclamer, l'avant-veille de l'inauguration, certaines toiles, pour lesquelles des cadres lui avaient été commandés, Besnard lui répondit que ces toiles n'étaient point commencées.

— ...Mais revenez dans deux heures, ajouta-t-il, elles seront faites !

Guys ne s'était pas assujetti à accomplir de pareils et déplorables tours de force. Je l'imagine, d'une certaine manière, une façon de Stendhal. Il vivait hors de son pays, comme exilé volontairement dans une seconde patrie, Londres, où il était vaguement correspondant d'une ou de quelques revues comme l'*Illustration*[1]. Collaboration continue, mais parfois intermittente. Notre homme semblait évidemment un peu libre dans son « métier » d'illustrateur et un peu dandy dans sa mise.

Il connaîtra Baudelaire à Paris : tous deux s'apprécient. Voilà de bonnes recommandations pour l'un et l'autre. Et la meilleure pour Constantin Guys, à nos yeux, c'est que, Baudelaire, lui consacrant une étude, Guys exige de n'y figurer que sous les initiales C. G.

Les *instantanés* de Guys, car ce sont des sortes d'instantanés surprenants, lui sont à peine payés. C'est ce que l'on peut entendre : travailler *pour le plaisir* !

Qu'il vive à Londres ou à Paris, que son journal l'envoie passer quelques jours en Espagne, en Italie, en Crimée, voire même en Turquie, Guys ne se soucie jamais de ce qui est consacré par la renommée, mais, avant tout, de ce qu'il aime : les femmes et les chevaux, les attelages et les défilés de cavalerie, l'éventail des filles de joie et la lance ou l'épée de ces hommes, vêtus de rouge et couverts de galons, qui paradent devant quelque prince invisible, quelque maréchal, qu'il néglige de nous montrer ou qu'il éclaire si brusquement sur son lavis qu'il en devient presque invisible. Les croupes des montures, le dos droit des cavaliers, les lances ;

1. *London Illustrated News.*

les chignons étagés et flanqués d'anglaises, les jupes bouffantes, les crinolines, les corsets, les bas blancs et les hautes bottines à tige, — ou quelque attelage, — sont tout illuminés d'un soleil blafard qui ressemble terriblement, par avance, aux clartés des projecteurs électriques. Il ne s'agit pourtant que du bec de gaz qui répand, semble-t-il, plus d'ombres que de lumière. L'aspect seul de ces notations nous explique le travail nocturne de Guys qui, rentré chez lui, le soir, reproduit, non pas ce qui était, ce qui est, mais ce que sa mémoire a gardé, et l'essentiel de ce que l'esprit et la main se plaisent à créer de concert.

Durant le second Empire, le monde imaginaire de Guys est ce que le monde surnaturel de Watteau fut pour ses contemporains. Watteau étudie d'après nature, tandis que Guys dessine et aquarelle de mémoire. Mais l'âme enchantée de Watteau, qui copie si scrupuleusement la Nature, ne fait que l'embellir et l'idéaliser, tandis que Guys, s'il l'enjolive, nous l'offre le plus souvent tout à cru, avec des raccourcis saisissants et dans un *naturalisme* exquis, mais qui pue, — tantôt l'*opoponax*, le parfum des cocodettes, tantôt les aisselles des danseuses de quadrilles des bals publics, dans la poussière des salles mal balayées. Chez Mabille, Guys nous montre des hommes élégants, revenus des amours difficiles, mais qui, dans la jeunesse, flattent l'amour-propre. Ces *gentlemen* préfèrent désormais les aventures aisées, mais sans lendemain, auxquelles le charivari du monde n'a rien à racoler, car elles demeurent, sinon secrètes, du moins tellement fugitives et banales qu'elles deviennent indifférentes, enfin, aux colporteurs de scandales.

L'existence de Guys, ce reporter de guerre, est celle des temps de paix. La vie est facile, alors, les femmes luxueuses, les filles grasses. L'industrie florissante se développe. Les hommes du bon ton possèdent des loisirs. L'armée caracole, entretenue par les empires victorien et napoléonien, afin de promener, à travers les belles avenues, des hommes astiqués, qui plastronnent bien et donnent à de grands peuples le sentiment de leur richesse et de leur domination sur les autres. Rien ne leur agrée davantage, bien que nos pères se soient aperçus, parfois, que de grandes

mises en scène ne sont pas toujours le gage d'une durable stabilité.

Il faut regretter que l'art rapide et dispersé de Guys ne puisse supporter de remplir plusieurs salles de musées, cadre à cadre, et que les organisateurs n'aient point cru indispensable de mêler à ces feuilles d'éphémérides, — fugitives, saisies de cet œil impitoyable et tendre que l'on prête aux grands aventuriers, lavées à la diable, pâlies, déjà, — quelques sièges capitonnés de même époque.

Un simple embryon de décor, quelques intermittences de papier peint, eussent évoqué ces conversations qui nous mettent aux lèvres un mot que les Américains encore n'avaient pas inventé, et dont les Français ont abusé presque grossièrement, le *sex-appeal*. Cet... *appeal*, nous l'eumes retrouvé pareillement dans quelques meubles, — inutile qu'ils fussent très nombreux, — et dans ces coupes flanquées de bougies ou ces vases à fleurs de verre de couleur, d'un rose ou d'un bleu qui eussent rehaussé de leur vivacité tant de lavis. Ces aquarelles méritaient d'encourager une tentative de réalisation de leur époque, si à la mode aujourd'hui, et même une suggestion de l'heure tardive à laquelle elles étaient exécutées.

Travaillant à la chandelle, entre deux pots, dont l'un rempli de café noir, Balzac transmet sa fièvre à l'existence de ses personnages, plus vivants que la réalité. La société de Guys est une sorte de retransmission nocturne des tableaux vus le jour. Gavarni fait des légendes, il a son dessin sur les lèvres ; Guys est souvent inspiré de plus bas. Il se passe en tout cas de commentaire, comme Goya.

Il est une manière de Goya, en effet, sans les horreurs de la guerre, ni le génie du peintre, — parfois, aussi, une sorte de Van der Meulen, qui a l'air de venir caracoler devant l'Impératrice Eugénie, dans une atmosphère qui ferait prévoir Marie Laurencin. Il est aussi paysagiste, un Turner du *tatafouillon*, — ce mot du second Empire qui est oublié, que Gautier, je crois, a employé, et qui suggère si parfaitement les modes de ce temps.

La table du Café Foy ou celle du Café du Divan, rue Le Peletier, où s'établiront les premiers marchands de tableaux,

sert, de son marbre souillé, de table de travail à ce notateur, assis entre Gérard de Nerval et Henry Monnier.

De Turner, il a le nuage et quelques ensoleillements, comme il a dans le sang, — ce fils de Provençaux, né à Flessingue — on ne sait quelle parenté avec les masques et les salons de Longhi. Il est le Longhi du « capiton ».

Parfois, il fait pressentir Degas et Rops, qui ne se ressemblent pas, et même James Tissot, pour lequel les Anglais de goût se prennent, depuis peu, de revenez-y et dont ils poussent les toiles aux enchères, au delà du raisonnable.

Mais où se trouve jamais la *raison*, sur de pareils sujets !

Je me souviens d'être entré, pour la première fois de ma vie, à l'Hôtel des Ventes ; on y dispersait les Constantin Guys de la collection Nadar. J'étais fort jeune, paralysé à la pensée de faire monter une enchère. Tous ces Guys ravissants, que le plus merveilleux photographe du XIXe siècle avait collectionnés, se vendirent *entre cinq et vingt francs* !

Que de fois, depuis, j'ai regretté ma timidité !

*
* *

Duvernois. — Il aimait raconter, — n'importe quoi, — très vite et à voix assez basse, — mais il y mettait tant de finesse dans le détail, dans le choix tout naturel des mots, qu'il enchantait, — sans chercher d'effet que dans le menu, et parfois tout à la fin du petit récit.

Ses personnages de prédilection, petites femmes, petites gens de Paris, demeuraient dans le même cercle fermé, qu'il élargissait à sa guise par l'humanité, l'humilité du détail. Il n'élevait jamais la voix, en parlant, pour accaparer l'attention du cercle, il ne se créait pas de vocabulaire, n'usait point de mots pittoresques, d'adjectifs trop souvent pareils aux bijoux à 100 francs qui veulent rivaliser avec ceux de Cartier.

Il me faisait penser à ces charmantes ouvrières qui emplissent les longues tables des ateliers de leurs floraisons printanières, humbles, mais fraîches, — à ces garnitures de fleurs artificielles ayant les apparences de la réalité, et que l'on employait jadis à l'ornementation des corsages de bal ou des chapeaux, voire des vases dans les salons, et qui possédaient,

même sur le bord d'un pétale, quelque goutte d'eau, faite d'une perle de verre sans trou, et qui pouvait évoquer une larme tombée du ciel ou de l'œil d'une femme.

Il était l'Ariel du faubourg Montmartre et du boulevard Bonne-Nouvelle. Il était gentiment gai, gentiment simple, gentiment parisien, gentiment satisfait, prodigieusement courageux, laborieux à l'extrême. Il gardait de la grâce dans la dure nécessité et mettait tout son secret le plus cher dans ses largesses pour les siens.

Ce gracieux Dostoïewsky d'atelier de fleuristes de la Butte, cet observateur aigu, sensible, n'avait pas émoussé sa sensibilité en vivant.

Il m'eût semblé difficile d'apprécier tous ses mérites littéraires, si le hasard ne m'avait fait connaître la rigueur et le courage de ses débuts et sa modestie renouvelée.

Tout dans ce caractère était délicatesse, bonté, camaraderie, aptitudes, adaptations, renoncement, — jusqu'à ce nom, si gentiment bourgeois, qui évoquait la chaussée parisienne, qui faisait penser à une fenêtre entr'ouverte, à un gentil chapeau de midinette, à un minois souriant, et accompagnait, si rassurant, le titre de ses nouvelles, une trouvaille : Henri Duvernois.

*
* *

Quand les acteurs de cinéma veulent représenter des « génies ». — Le public d'une certaine classe se plaignait jadis que les cinéastes ne se fussent jamais souciés que de lui offrir les aventures de héros peu attachants, les péripéties de vulgaires drames policiers ou de grossiers vaudevilles.

Il faut se résigner à reconnaître, désormais, que la vie d'artistes tels que Rembrandt ou Beethoven ne prête guère à des développements susceptibles de retenir l'attention à l'écran et que le génie de ces hommes, loin d'ajouter à l'intérêt, semble le paralyser.

Avec le verbe — et même le verbiage, les poètes pouvaient encore se sauver de ces aventures ; mais, au cinéma, le résultat devient quasi-lamentable. Que M. Charles Laughton, — remarquable dans un *certain* Henry VIII, — ait découvert, pendant

une visite à la *National Gallery*, sa ressemblance avec Rembrandt ; qu'après lui, M. Harry Baur se prenne pour le sosie de Beethoven et se livre à d'étranges grimaces pour exprimer la hantise des *Symphonies*, ne saurait suffire à justifier que ces films aient été tournés à tant de frais.

Des disques bien enregistrés, d'un bon orchestre, nous rendront toujours davantage Beethoven que les maquillages et les mimiques de M. Baur.

Les musées commencent à s'éclairer le soir, — à l'étranger ! Le Louvre n'a pu offrir encore aux visiteurs que son rez-de-chaussée, d'ailleurs transformé, il faut se hâter de le reconnaître, avec un goût, une ampleur, une magnificence dont la réussite dépasse ce qu'on en peut dire. Lorsque des salles de peinture seront transformées et éclairées, à leur tour, nous pourrons aller voir nos Rembrandt et cela vaudra mieux qu'un film sur la vie de ce grand peintre !

N'ai-je pas entendu, à l'*Œuvre*, autrefois, une sorte de drame, en vers, ayant pour thème la vie de Rembrandt ? J'en ai gardé le souvenir d'une fin d'acte : deux vieillards misérables se rencontraient, dans un décor de neige, à un détour du chemin enseveli. Ils échangeaient ces propos sublimes, éternels, que les poètes se flattent de prêter à leurs héros. Avant de se séparer pour toujours, le plus misérable — c'était Rembrandt — demandait à l'autre son nom :

— Ruysdaël ! — jetait négligemment ce dernier, en s'éloignant, drapé dans une loque à la Jacques Callot. Et la salle applaudissait avec fureur.

Au cinéma, la vie des peintres saurait rarement offrir mieux à notre curiosité que leurs œuvres dans les galeries. Les difficultés matérielles de leur travail, les tendances, presque toujours identiques, d'un fond de tempérament qui se plaît à la solitude, les ont portés, de Lorrain à Cézanne, Corot, Gauguin, à vivre dans l'isolement. Les portraitistes pourraient écrire des souvenirs sur leurs modèles, ils ne l'ont guère fait, — sauf madame Vigée, — qui nous apprend peu de choses et qui rédige dans le style le plus déplorablement mondain.

Pour la musique, la vie de Rossini, — surtout dans la période de sa jeunesse, serait infiniment plus *théâtrale* que celle de Beethoven, avec des aventures à Venise, dans la

manière de Casanova. Ce qu'il faudrait peut-être, avant tout, c'est de ne point tourner de film sur Beethoven ou Rembrandt, sous le prétexte que ce sont « des noms très connus », et parce qu'un acteur renommé se flatte avec eux d'une ressemblance, d'ailleurs illusoire, — et je dirais même offensante. Lorsque l'on considère le Rembrandt âgé du Louvre et celui de Londres, si émouvants, dramatiques, mais dramatiques par tout ce qu'ils suggèrent d'*intérieur*, non par l'action, qui n'existe que dans la progression inéluctable de l'âge et de la misère, lorsqu'on évoque la tragédie de Beethoven sourd (et silencieux comme Rembrandt, devenu presque aussi pauvre que Job), les postiches des acteurs chargés de grimacer cette misère sublime rendent l'aventure insupportable.

Ces reconstitutions paraissaient plus vraisemblables au théâtre. Mais, avec ses bribes de scènes tournées, qui ne sauraient durer plus de deux minutes, dans des fragments de décors, devant des projecteurs aveuglants, la déformation de la voix par le micro, le cinéma ne donne qu'une approximation de la réalité, presque aussi fausse que la pauvre image d'Épinal qui retraçait pour les enfants la vie d'Henri IV ou que les instantanés des journaux, tirés sur mauvais papier, qui laisseront de nos contemporains de si hideuses *interprétations*, car tout ce qui est mécanique, *rabouté*, n'est pas la *vie*, mais une déformation industriellement saisie et fixée.

Laissons au cinéma ses héros de parades d'opérette, ses *kidnappers* et ses caracolants aventuriers. Qu'il travaille dans le contemporain. Marie Stuart, avec Katerine Hepburn, était un ratage, par instants aussi grotesque et presque continuellement aussi factice que les *Huguenots* pouvaient l'être à la création, si nous en jugeons d'après des photographies, d'ailleurs postérieures. Mais la voix sauvait tout, comme lorsque Félia Litvinne ou Emma Calvé chantaient *Tristan* ou *Carmen*.

Si l'écran se laisse envahir par des films exécutés pour une ressemblance présumée d'un comédien avec un personnage d'une manière quelconque historique, il se perd. Je dirais que la beauté d'une interprétation romantique, ce devait être l'absence presque absolue de ressemblance première entre l'acteur

et le héros, et l'obligation où se trouvait le premier de se contraindre à évoquer, en dépit de la nature, le personnage choisi. On ne joue rien au *naturel*. Ce n'est pas parce qu'on a le nez de Rembrandt ou la presque calvitie de Beethoven qu'on est marqué pour les représenter au théâtre et à l'écran.

Et puis, les acteurs qui se font attribuer au cinéma des rémunérations, parfois bien méritées, car rien n'est plus fatigant que ce métier, les acteurs qui s'adonnent à l'écran tournent des films d'ailleurs trop souvent disparates. Leur style ou plus simplement leur tempérament s'y dénature.

Je songe au peu de rôles que se jugeaient capables d'interpréter, — *au temps du théâtre*, — des artistes consommés. Dix, quinze, au plus. Il leur arrivait de tenter, avec certains auteurs, des essais, d'ailleurs manqués, et auxquels ils renonçaient vite. De combien de rôles s'est faite la carrière d'une mademoiselle Mars, d'une Julia Bartet, d'une Éléonora Duse, d'un Mounet Sully, d'un Delaunay, de combien d'opéras celle d'une Malibran, d'une Patti, d'un Jean de Reszké ?

Mais comme ils possédaient leur rôle, leur texte, comme ils jouaient, chaque fois, pour eux-mêmes, les moindres nuances du caractère qu'ils reprenaient !

Le public *veut* aujourd'hui, du moins le prétend-on, du nouveau, sans trêve. Les comédiens, comme les chanteurs, n'ont plus guère de rôles, ni d'emploi bien défini. La langue française se corrompt. Nos tournées vont moins fréquemment à l'étranger qu'autrefois. En revanche, c'est nous qui sommes envahis. Et n'oublions pas que la plupart de ces films sont tournés en Amérique, et que s'il advient qu'on les tourne en France, ils le sont encore par des étrangers.

ALBERT FLAMENT

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu du sénateur Morizet la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

La *Revue* a publié le 15 janvier un article de M. de Pressac qui m'oblige à vous demander certaines rectifications.

M. de Pressac, qui se déclare favorable à une réforme « objective et mûrie » du régime parisien, tient à voir dans la nomination d'une Commission que je préside une « manœuvre soit de mécontentement politique, soit de menace et d'intimidation ».

Il nous prête, d'autre part, à mon collègue Henri Sellier et à moi-même, la paternité d'un projet que « l'opinion » tient, dit-il, pour « systématiquement malveillant, mal étudié, précipité et irréalisable ».

Si c'est manœuvrer que songer à améliorer la constitution de notre capitale, la manœuvre, on l'avouera, s'étale au grand jour depuis quelques décades dans les programmes de tous les partis démocratiques.

Qu'une certaine opinion, qui est sans doute celle de M. de Pressac et de ses amis du Conseil Municipal de Paris, juge avec cette sévérité l'idée qui nous est chère, à Sellier et à moi, d'ériger les vingt arrondissements en vingt villes soumises au régime de droit commun, je n'ai pas la naïveté de m'en trouver surpris. Tout au plus pourrais-je m'étonner de voir M. de Pressac condamner aussi sommairement les conceptions de deux hommes sur lesquels il émet en même temps des appréciations dont ils ont tout lieu d'être flattés.

Nous n'avons jamais fait mystère de nos préférences. Sellier les a exposées depuis vingt ans en nombre de discours ou d'articles. Je les ai exprimées en maints endroits, entre autres dans un gros livre intitulé *Du vieux Paris au Paris Moderne*, dont la *Revue de Paris* a bien voulu publier plusieurs chapitres avant sa parution.

Maires de grandes villes, nous voyons dans la décentralisation de l'administration communale, telle que la pratiquent la plupart des capitales européennes, de Londres à Bruxelles et de Vienne à Berlin, le moyen de donner à Paris les Conseils municipaux qui lui manquent à la place du pseudo-Parlement dont il n'a nul besoin.

Notre goût pour les réalisations, l'expérience que nous vaut dix-sept ans de fonctions édilitaires, nous portent à considérer qu'en matière communale, l'administratif doit prendre le pas sur le politique, et j'ai peut-être le droit de rappeler à Monsieur le Conseiller Général de Pressac que la loi du 12 mai 1932, qui a élargi les attributions de notre assemblée départementale, loi d'organisation et non de circonstance, préface nécessaire de toute réforme parisienne, n'est aujourd'hui promulguée que parce que je l'ai proposée.

La Commission actuelle examinera nos suggestions comme elle examinera toutes celles qui lui seront soumises. M. de Pressac aura l'occasion de constater la parfaite collaboration « qui ne lui paraît pas probable » entre Sellier et moi. Ce genre de sous-entendus, auquel nous sommes habitués, ne nous a jamais troublés. Notre entente, fondée sur la communauté des idées, est d'autant plus facile que je m'efface toujours devant un cadet dont je connais mieux que personne les qualités éminentes.

Que votre collaborateur soit rassuré! Dans quelques semaines, à la nouvelle date qui sera fixée — la première était évidemment trop proche — le Président du Conseil recevra le rapport qu'il a chargé la Commission de lui présenter. Il appartiendra ensuite au Gouvernement de prendre ses responsabilités. Les Commissaires auront pris les leurs, sans précipitation ni manœuvre aucunes, mais — je le garantis — en temps voulu.

ANDRÉ MORIZET,
Sénateur,
Président de la Commission de Réforme Administrative de la Seine.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Il est probable que la traditionnelle trêve des confiseurs va exercer son effet compressif habituel en cette fin d'année.

Dès les alentours de la liquidation du 15 décembre les transactions se sont assez sensiblement ralenties sur notre marché boursier et une orientation vers la baisse, principalement en ce qui concerne les valeurs nationales, a prédominé.

La spéculation professionnelle a cependant prêté peu d'attention aussi bien à l'insuccès de la tentative franco-britannique de médiation en Espagne, qu'au différend russo-japonais en Chine. Par contre, elle a paru se préoccuper de l'éventualité d'un renchérissement de l'argent à la liquidation de fin décembre et des dispositions préventives prises, de bonne heure, par les intermédiaires intéressés pour assurer le fonctionnement normal des reports à cette échéance. Ces soucis de ménage, si l'on peut dire, sont d'ordinaire de circonstance en cette période de fêtes de fin d'année.

Le portefeuille, de son côté, est tout naturellement enclin, du fait des fêtes également, à négliger un peu la Bourse durant cette courte période. Il s'y ajoute, aussi, la mauvaise impression qu'il ressent de la prolongation des agitations ouvrières. Le vigoureux stimulant qu'il avait reçu, au début d'octobre, de la dévaluation s'est bien atténué. Il considère qu'une bonne partie des avantages que les industries nationales étaient fondées à envisager, en contre-partie des charges imposées par les nouvelles législations sociales, sont ou peuvent être compromis. La plus élémentaire prudence s'impose donc, tout au moins momentanément,

jusqu'à ce que l'on y voie un peu plus clair dans la situation individuelle de nos grandes entreprises.

Il est à prévoir qu'en attendant, les valeurs internationales, et principalement les valeurs de matières premières, demeureront à l'honneur. En dépit de la raréfaction momentanée des transactions, elles ont conservé, ces temps derniers, dans leur ensemble, une fermeté d'allure qui témoigne de l'intérêt soutenu que leur accordent les capitaux de placement. Mines d'or, de cuivre, de zinc, d'étain, pétroles et caoutchoucs, tout en se conformant à l'hésitation accidentelle du marché, ont conservé sans défaillance la faveur de nombreux acheteurs. Les avis provenant des principaux centres de production ou des marchés spécialisés restent, d'ailleurs, parfaitement encourageants. Les événements eux-mêmes se conjuguent pour soutenir, sinon pour affermir, cette impression. Le développement intensif des armements, autorise à prévoir pour une longue période encore le soutien de la demande de nombreuses matières premières. A cet égard notre pays est, sans doute, assez mal placé puisqu'il ne produit ni or, ni cuivre, ni pétrole, ni plomb, ni étain et que nos colonies sont encore à peine prospectées. Nos capitaux désireux de s'orienter de ce côté, apparemment le plus productif pour l'instant, sont donc bien contraints de regarder vers le dehors.

On peut regretter, soit dit en passant, que les dirigeants de notre marché n'aient pas su ou n'aient pas pu prévoir l'insuffisance de notre Cote en investissements de cette catégorie et n'y aient pas remédié quand il était possible de le faire dans des conditions avantageuses. (Nous y eussions recueilli, sans doute, aujourd'hui, des avantages qui seraient particulièrement bienvenus.)

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

LE MARCHÉ FINANCIER

Malgré un peu d'hésitation, tout au début, la réouverture du marché boursier, après les fêtes du Nouvel An, s'est effectuée dans des conditions satisfaisantes.

La spéculation avait été assez mal impressionnée par les événements, toujours préoccupants, de la politique internationale se déroulant autour de la grave tragédie espagnole, ainsi que par les chiffres de la position de place faisant apparaître un assez lourd chargement des engagements acheteurs alors que ceux vendeurs s'étaient encore restreints.

De cette dernière constatation on pouvait conclure que la place risquait de se trouver en équilibre très instable au premier incident fâcheux. Il y avait donc là, un risque dont il convenait de tenir compte d'autant qu'il n'était guère douteux qu'une bonne partie de la position acheteur devait être de qualité assez médiocre. L'éventualité de dégagements forcés et précipités pouvait ainsi entraîner une situation dangereuse. Mais cette éventualité n'a pas pesé lourd — jusqu'ici tout au moins — devant le mouvement régulier des achats du portefeuille.

Car c'est bien là la caractéristique du moment. Tous les intermédiaires du marché s'accordent à constater le retour des capitaux vers la Bourse. Depuis longtemps nous avions fait prévoir ce revirement. Il a été déclanché, on s'en souvient, par l'alignement monétaire de fin septembre. A défaut de cette raison il s'en serait, tôt ou tard, produit une autre. Selon toute vraisemblance elle serait alors venue de la hausse générale des matières premières sur laquelle nous avons attiré l'attention de nos lecteurs depuis environ un an.

Bien que nous ne soyons pas nous-mêmes, ni par la Métropole, ni par nos Colonies, de puissants producteurs de ces matières premières, nous avions l'occasion, dût-ce être par le canal des marchés étrangers, d'y participer avec profit par l'utilisation judicieuse de nos capitaux. Il n'est point douteux que nous ne l'ayons fait — quoi qu'on en dise parfois — que dans une mesure restreinte. Nous pensons que c'est regrettable, non pas seulement parce que nous avons ainsi laissé échapper d'appréciables et agréables profits, mais aussi parce que cela nous eût procuré, pour des circonstances utiles, une éventuelle monnaie d'échange avantageuse. La hausse remarquable des grands marchés anglo-saxons — Londres, New-York et surtout Montréal, trop peu connus chez nous — s'est faite et se développe devant notre indifférence.

Il serait donc fort souhaitable que Paris se réveillât à son tour. Malheureusement de sérieuses entraves le gênent. Il est inutile de les rappeler : chacun les connaît, ou les circonscrit en consultant la tenue quotidienne des grands groupes de valeurs de la Cote. Une impression de gêne persiste ainsi sur notre marché financier. Les pouvoirs publics voudraient, certes, la voir se dissiper. Ils s'efforcent d'y contribuer par des déclarations optimistes journellement renouvelées. L'intention est, assurément, excellente. Mais les paroles et les interprétations, aussi éloquentes qu'elles soient, ne remplacent pas les faits matériels. La Bourse en favorisant plus spécialement les valeurs de matières premières en fait chaque jour la démonstration qui est, en somme, l'expression résumée de l'opinion publique.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

LE MARCHÉ FINANCIER

L'activité du marché boursier avait été remarquable durant toute la première quinzaine de janvier. Les chroniqueurs spécialistes n'avaient pas négligé de rappeler, en cette circonstance, les beaux jours de 1928 alors que les ordres d'achat s'enregistraient par « coups de crayon » de mille et davantage, et que les cours des valeurs montaient sans que l'on osât leur assigner de limite. Bref, la Bourse était en effervescence sous la poussée, quasiment ininterrompue des demandes du portefeuille. Depuis longtemps les intermédiaires du marché n'avaient autant travaillé et chacun se plaisait à constater que nous assistions à un important courant de « déthésaurisation ».

Ce mouvement s'est ralenti au lendemain de la liquidation de mi-janvier. Il n'a pas encore, à l'heure où j'écris ces lignes, perdu sensiblement de sa force, mais le seul fait de son déclin — qui ne sera peut-être que de courte durée — doit retenir l'attention.

Comme aucun événement politique grave ne s'est produit à ce « tournant » et que même, au contraire, certains apaisements peuvent être invoqués aussi bien dans l'ordre politique extérieur qu'intérieur, on s'est tout naturellement tourné, pour expliquer le freinage de l'activité boursière, du côté de la technicité, c'est-à-dire, en l'occurrence, de la position de place.

Suivant la statistique habituelle publiée par la Chambre Syndicale des Agents de change, l'ensemble de la position acheteur, en liquidation du 15 janvier, s'élevait à 2 795 millions, contre 2 547 millions fin décembre, soit une augmentation de 248 millions, ou près de 10 p. 100. Quant à la position vendeur elle s'est inscrite à 296 millions contre 225, en augmentation de 71 millions, soit 31 p. 100.

Bien que justifiant le renchérissement constaté du taux des reports pratiqués pour la prorogation des engagements, ces chiffres n'ont rien d'alarmant et, à plus forte raison, d'extraordinaire.

En fait, la progression de 10 p. 100 sur la position acheteur prorogée ne dépasse guère le quantum moyen de plus-value enregistré durant la quinzaine sur les cours des valeurs industrielles traitées à terme. Il est vrai qu'il faut tenir compte que les Rentes qui forment, sans nul doute, un gros morceau de la position, n'ont pas enregistré la même plus-value.

Quoi qu'il en soit, on voit que c'est surtout la position « vendeur » qui s'est accrue. C'est un volant de sécurité et de reprise éventuelle, même en tenant compte de la part peut-être assez importante pouvant provenir de titres vendus dont la livraison serait différée pour bénéficier de reports accidentellement élevés.

La position de place donne donc, opportunément sans doute, un avertissement de prudence. Il semble bien que ce soit ainsi que le marché l'ait considérée dans les jours qui viennent de suivre la liquidation.

Le marché s'est élargi, mais il reste suffisamment sain pour permettre d'envisager encore dans un temps proche, et qui peut-être aura précédé l'échéance de fin de mois, des séances de belle activité.

En fait, la clef de la situation est entre les mains du « comptant ». Va-t-il continuer à poursuivre ses achats? Il faut bien reconnaître qu'il l'a fait, jusqu'ici, un peu au hasard, en cédant à une sorte de mystique plutôt qu'en se basant sur un raisonnement nettement mûri. Le fonctionnement et les résultats bénéficiaires possibles de la plupart de nos entreprises industrielles sont encore bien incertains en présence des nouvelles législations ouvrières. D'autre part, l'actuel matériel de travail de la Bourse paraît bien vieillot. Certains regrettent qu'on n'ait pas su le rajeunir davantage ce qui eût pu retenir des capitaux qui vont chercher sur les places étrangères des productivités bien plus intéressantes que celles qu'ils peuvent trouver chez nous. Ceux qui pensent ainsi n'ont peut-être pas tort. Il serait souhaitable, semble-t-il, que les autorités les entendissent.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

LE MARCHÉ FINANCIER

La Bourse de Paris mérite d'être louée, quoiqu'en puissent penser certains, de la sagesse dont elle fait preuve. Certes elle nous a donné le spectacle, depuis quatre mois, de séances mouvementées, violemment, heurtées parfois; mais, sauf au lendemain immédiat de la dévaluation, et tout à fait accidentellement depuis, nous n'avons pas assisté, malgré l'activité des transactions, à ces emballements massifs et impétueux qui déséquilibrent promptement et dangereusement le marché.

Nous le devons, sans doute, à la contradiction apparente existant entre les incertitudes de la spéculation professionnelle qui n'a pas su encore dégager les éventualités de l'avenir, et l'attitude de capitaux d'épargne qui se décident, au contraire, et peut-être simplement faute de mieux, à venir chercher un ultime refuge du côté des emplois en valeurs mobilières.

La position de place, lors de la liquidation de fin janvier au Parquet, était attendue avec curiosité. Elle s'est établie de la manière suivante : Acheteurs : 3 027 millions contre 2 795 le 15 janvier, soit une augmentation de 232 millions; vendeurs : 310 contre 296 millions, soit une augmentation de 14 millions. Il y a un an, à fin janvier 1936, la position acheteur n'était que de 1 780 millions. Il y a donc presque doublement à un an de distance. Mais il serait prématuré de s'en inquiéter, tant les circonstances générales du marché sont différentes. On n'a pas manqué, du reste, d'observer que, de 1928 à 1930, la Bourse a connu des engagements spéculatifs beaucoup plus élevés. Il est vrai, toutefois, que du côté de la Coulisse, il y aurait de l'engorgement. C'est du reste ce qui a motivé un renchérissement sensible du taux des reports qui s'est trouvé coïncider, au surplus, avec un doublement bien inattendu, à la veille de l'échéance mensuelle, du taux d'escompte de la Banque de France.

Ce dernier événement, qui a peut-être précipité la conclusion de l'Emprunt français à Londres, a vivement orienté l'attention du côté du tableau des changes. Il s'agissait de freiner d'urgence une

bien fâcheuse tendance à la hausse de la livre sterling. A l'heure où nous devons écrire cette chronique, il n'est pas encore possible de déterminer dans quelles conditions précises la manœuvre a pu être accomplie.

Quoi qu'il en soit, les dispositions que les capitaux d'épargne manifestent à s'investir en valeurs mobilières au lieu de continuer à s'anémier dans une stérile thésaurisation, n'ont aucune raison de se modifier et, à plus forte raison, de se ralentir. Les besoins des armements, ceux des industries les plus pacifiques qui sont dépourvues de stocks, surtout chez nous où les perturbations ouvrières ont tout désorganisé depuis bientôt un an, assurent, pour une longue période, sans doute, l'activité de la production des matières premières. On peut même observer que, de certains côtés, la nature elle-même s'en mêle. Les immenses dégâts provenant des graves inondations de l'Amérique du Nord vont être, hélas, la source accidentelle de nombreuses réparations qui exigeront de nouvelles et importantes quantités de matières premières.

Il y a un an, c'était seulement le raisonnement objectif, bien peu apprécié d'ailleurs à cette époque, qui pouvait engager les capitaux d'épargne à s'orienter vers les placements en valeurs mobilières. Aujourd'hui ils y sont poussés par une sorte de puissant instinct de sauvegarde. Les déterminantes en sont complexes. Il se peut qu'elles se rattachent, pour une grande part, à des considérations d'ordre politique qu'il ne nous appartient pas de souligner ici. Nous devons nous borner à enregistrer le fait que chacun peut constater en compulsant, même sommairement, la cote des valeurs à la Bourse. Depuis cinq ou six mois, depuis quatre mois surtout, les valeurs industrielles sont en vogue, et, précisément, celles sur lesquelles, d'une façon générale, nous avions plus spécialement attiré l'attention. Nous ne voyons rien, pour l'instant, qui doive modifier, prochainement, l'orientation de ce puissant courant.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

SÉCURITÉ PEUGEOT...

La sécurité de tenue de route des voitures PEUGEOT et le rendement mécanique de leurs moteurs permettent de " tenir " même sur mauvaise route des moyennes plus élevées qu'avec des véhicules plus puissants.

Peugeot

Le soleil et la gaité passent l'hiver sur la

COTE D'AZUR

A UNE NUIT DE PARIS

10 RAPIDES PAR JOUR
PLACES COUCHÉES

Billets de famille
Billets de 40 jours
Collectifs à 1/2 tarif
Cartes d'excursions

Services d'Autocars PLM - Marseille—Nice—Menton
PAR LA ROUTE DU LITTORAL
Autorails rapides entre Marseille—Nice et Nice—Menton

Passez l'hiver au soleil... Partez PLM

PARIS-SPORTS-D'HIVER !!!

LE MONT-DORE-SANCY

(1.300-1.800 mètres)

TÉLÉFÉRIQUE

École de SKI-CLUB de PARIS

3 trains rapides au départ de PARIS :
14 h. 32 - 20 h. 15 - 22 h. 45

VOITURES-COUCHETTES

Nombreuses et importantes réductions de tarif.

Consulter les " Services plaisir de neige " P. O. MIDI

EAU
PATE - POUDRE
SAVON
BROSSE

Échantillon gratuit sur demande à
Maison FRÈRE
19, Rue Jacob, 19 — PARIS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

OFFICIERS MINISTÉRIELS

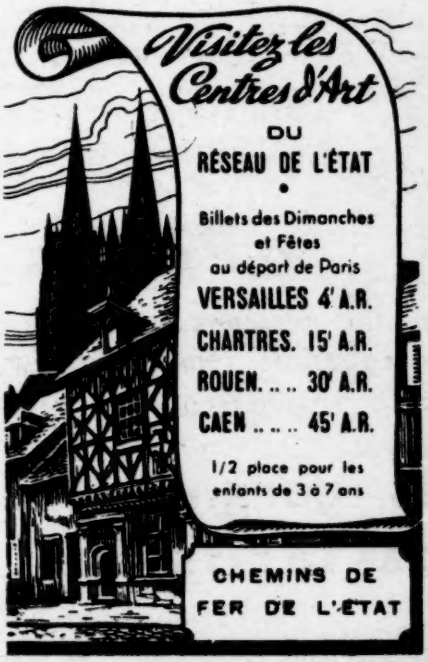
Les annonces sont reçues chez MM. Perdrix et Burin
36, rue Richer, Paris 9e. -:- Téléph. Prov. 88-54.

Vente au Palais, Paris 3 Mars 1937 à 14 heures

1° IMMEUBLE A PARIS (10e)
17, rue Beaurepaire. Mise à prix **250.000** fr.

2° IMMEUBLE A PARIS (12e)
11, rue de Capri. Mise à prix **400.000** fr.

S'adresser à Me **Musnier**, avoué à Paris,
92, boulevard Haussmann,
Collet avoué, **Lainé** et **Simon** notaires.



LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 Mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1937, ses opérations ont porté su

plus de 12 milliards de francs
de Capitaux assurés

et plus de 180 millions de francs
de Rentes Viagères constituées

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS – MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLETES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ

ASSURANCES COLLECTIVES POUR LE PERSONNEL
ASSUJETTI OU NON AUX ASSURANCES SOCIALES

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie e **constitue le plus sûr des placements.**

Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris ou chez les Agents Généraux en Province.

Si vous ne connaissez pas la pensée de

BISMARCK

vous ne pouvez comprendre la politique de Hitler. Le

TESTAMENT POLITIQUE

présenté aux Français par le Général Mordacq, révélera, non seulement les sources de « *Mein Kampf* », mais les principes qui ont été, sont et seront à la base de la politique allemande d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

13 fr. 50

Viennent de paraître :

FRANZ SCHUBERT par Emmanuel BUENZOD.
LA GUÉRISON par Isabelle RIVIÈRE.
LE PROCÈS par Marius RICHARD.
DÉSOBÉIR par VLAMINCK.

Ed. CORREA

8, rue Sainte-Beuve - PARIS (6e)

Quelques succès :

MARIAGES de Charles PLISNIER.
LE BOUQUET DE ROSES ROUGES d'I. RIVIÈRE.
LA PETITE CHRONIQUE d'A. M. BACH.
ANDRÉ GIDE de Ramon FERNANDEZ.
LE ROMANCIER ET SES PERSONNAGES de F. MAURIAC.

Nul n'était mieux désigné que

ROBERT BRASILLACH

pour décrire les figures, les idées, les œuvres des grands metteurs en scène et acteurs de notre temps.

ANIMATEURS DE THÉATRE

est, comme l'a écrit Maurice Martin du Guard « la meilleure étude que nous ayons jusqu'ici sur Copeau, Baty, Jouvet et Dullin. »

12 francs

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN et BOUTELLEAU, ÉDITEURS, PARIS

Vient de paraître :

JACQUES CHARDONNE

ROMANESQUES

roman

« *L'art de Jacques Chardonne n'est jamais allé plus loin. La vérité de ces créatures qui parlent leur vie, la vérité de ces voix qui disent sans élever le ton des choses simples et totales, nous séduit, nous émeut, nous terrifie.* »

André Rousseaux (*le Figaro*)

15 fr.

MIGUEL DE UNAMUNO

LA TANTE TULA

traduit de l'espagnol par Jacques BELLON

Avant-propos de Francis de MIOMANDRE

Le plus célèbre roman d'UNAMUNO

15 fr.

UN GRAND SUCCÈS

L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

(de 1789 à nos jours)

par Albert THIBAUDET

passionne le monde des Lettres

30 fr.

ÉDITIONS SPES

François DUHOURCAU

Le Saint des temps de misère

François d'Assisse

La forte et douce Ombrie. — François d'Assise, jaillissement du celtisme dans la lumière italienne. — Le prince charmant de la jeunesse dorée d'Assise. — François sur le chemin de Spolète ou le chevalier confondu. — Avec François au cœur brûlant du christianisme. — François ou le courage de rompre. — La portioncule ou la part divine. — Aux prises avec le siècle et les séculiers. — L'épanouissement du rosier franciscain à la portioncule. — Sainte Claire ou l'ordre féminin. — Le tiers ordre ou ordre séculier, et d'un quatrième ordre. — Déboires du chevalier et du fondateur. — Les consolations de la nature. — Les consolations de Dieu. — Mort et gloire du premier Saint de la chrétienté.

15 francs

R. P. CHARMOT

L'amour humain

De l'Enfance au Mariage

Sur le mariage, sur la préparation au mariage, sur les rapports entre jeunes gens et jeunes filles, sur l'éducation du cœur, sur le rôle de l'adolescence dans la vie, sur le sens de l'amour et de la pureté, sur la grandeur et la puissance des forces sentimentales, sur l'exaltation de l'amour par la charité, voici un livre qui dit toute la vérité, avec une délicatesse d'expression, une vigueur de pénétration psychologique et une hauteur de vues que rien n'égale jusqu'à ce jour.

12 francs

R. P. GILLET, Maître général des Dominicains

Appel au bon sens

Sagesse d'hier - Folie d'aujourd'hui

L'ouvrage du R. P. Gillet a ce mérite de montrer, avec beaucoup de précision et de clarté, la nécessité d'un prompt et universel retour au bon sens, dans l'ordre de la pensée et celui de l'action, sur le plan de la vie personnelle et celui de la vie sociale, si nous ne voulons pas courir à l'abîme où nous précipitent les faux mystiques et les idéologues. Le R. P. Gillet oppose la sagesse d'hier, incarnée dans des Français de premier ordre, aux folies d'aujourd'hui, et nous montre, en terminant, le clair chemin qu'il nous faut suivre pour arriver à la paix, une paix à la fois humaine et chrétienne.

15 francs

CHEZ PLON

JÉRÔME & JEAN THARAUD

•

CRUELLE ESPAGNE

Le drame d'une race excessive impitoyable.

Un volume .. .. **15 fr.**

MAURICE DE LA FUYE

•

ROSTOPTCHINE

Européen ou Slave?

La vie magnifique et tourmentée de l'incendiaire de Moscou.

In-8° écu. .. .. .. **20 fr.**

PRINCESSE BIBESCO

•

IMAGES D'ÉPINAL

Anatole France ne disait-il pas de la Princesse Bibesco " qu'elle possédait tous les trésors de l'esprit " ?

Édition ordinaire.. .. .. **15 fr.**

Édition de la « Palatine » sur alfa : **25 fr.**

LUCIEN CORPECHOT

•

SOUVENIRS D'UN JOURNALISTE

TOME III

Paul Adam, R. de Montesquiou, Gyp, Anna de Noailles, J.-E. Blanche.

Ce qui nous intéresse dans ces souvenirs écrits avec une très belle et sympathique sérénité, c'est l'art du portrait, du portrait complet, physique et psychologique.

J.-P. Maxence (Gringoire).

Un volume .. .. **15 fr.**

LE CORBUSIER

•

QUAND LES CATHÉDRALES ÉTAIENT BLANCHES

VOYAGE AU PAYS DES TIMIDES

Que sera la cité de l'avenir?

In-8° 40×56 avec 45 croquis dans le texte. **20 fr.**

FERNAND PAYEN

•

LA JUSTICE EN DANGER?

Pour une justice impartiale et une magistrature indépendante " un cri d'alarme ".

In-8° écu sur alfa .. **5 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CHEZ PLON

MARIE REINE DE ROUMANIE

•

SOUVENIRS DE MA VIE

TOME I

Un volume 14 × 19 In 8° .. .. **25 fr.**

FRANCIS DE MIOMANDRE

•

DIRECTION ÉTOILE

Le chemin de la vie en quatorze stations

Roman .. .. **15 fr.**

ALBERTO MORAVIA

•

LES AMBITIONS DÉÇUES

Traduit de l'Italien par PAUL-HENRI MICHEL

Ce roman, de l'un des plus remarquables des jeunes écrivains italiens, a obtenu dans son pays, un retentissant succès.

Collection « Feux Croisés » : **24 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE (CINQ LIGNES)

Taitbout : 76.60 - 76.61 - 76.62 - 76-63 - 76.64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : TEMPS-PARIS

Directeurs : Jacques CHASTENET et Emile MIREAUX

Le plus grand journal d'information.
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES	.. ..	35 fr.	68 fr.	130 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux .	57 fr.	112 fr.	220 fr.
	Autres pays	80 fr.	157 fr.	310 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 35 centimes

Pour la Publicité, le Temps s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boul. St-Michel, PARIS

FERDINAND BRUNOT

HISTOIRE
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

(16 volumes actuellement parus)

Vient de paraître :

TOME IX

LA RÉVOLUTION
ET
L'EMPIRE

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉVÉNEMENTS - LES INSTITUTIONS ET LA LANGUE

JAMAIS le célèbre auteur de l'*Histoire de la Langue française* n'avait manié avec autant de maîtrise la méthode qui fait de lui le créateur de l'histoire des Langues. Pendant vingt ans, la France passe par une agitation qu'elle n'avait jamais connue : toutes les autorités sont jetées à bas et remplacées par d'autres dont on ne soupçonnait pas le nom ; le droit ancien est aboli et un autre naît, mesures, monnaies, organisation militaire, tout est détruit et remplacé. D'autres phénomènes marquent la vie du travail, les inventions, la naissance de l'industrie mécanique, et se révèlent dans le lent développement du Lexique. Tout le monde, dans la fièvre générale, brouille ou violente la langue. Les mots-illusions, les mots-mensonges paraissent, brillent, agissent et meurent. Quelques-uns deviennent des forces, soulèvent des passions... M. Ferdinand Brunot a démêlé le rôle de chacun et il a fait un ouvrage vivant, unique, que tout homme cultivé voudra lire.

Un volume in-8° (16×25), XXVIII-660 pages, broché . . . . . **110** fr.

Précédemment parus :

PREMIÈRE PARTIE

LE FRANÇAIS LANGUE NATIONALE

Un volume in-8° (16×25) XVI-616 pages, avec **20 cartes**, broché. . . . **85** fr.

Les volumes de **l'Histoire de la Langue française** sont vendus également avec **reliure demi-chagrin**, tête dorée. (Demander le prix de cette reliure.)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS, IXe

JOHAN BOJER

LE JOUR ET LA NUIT

Roman

traduit du norvégien par **P.-G. LA CHESNAIS**

Le roman d'un grand inventeur...
Un débat entre l'amour et la conscience.

Un volume .. .. **15 Frs**

DU MÊME AUTEUR :

Le Dernier Viking, *roman*	15 Frs	Le Nouveau Temple, *roman* . ..	12 Frs
Dyrendal, *roman*	12 Frs	Les Nuits Claires, *roman*	12 Frs
Les Émigrants, *roman*	12 Frs	Les Oiseaux Blancs	12 Frs
Gens de la Côte, *roman*.	12 Frs	Le Prisonnier qui chantait, *roman*	12 Frs
La Grande Faim, *roman*.	12 Frs	La Puissance du Mensonge, *roman*	12 Frs
La Maison et la Mer, *roman*. ..	15 Frs	Sous le Ciel vide, *roman*	12 Frs
Maternité, *roman*	12 Frs		

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux

Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre biliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris,* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Supplément pour expédition *à l'étranger :* **1 franc.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs** *(pour l'étranger :* **36 francs**).

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		120 »	61 »	31 50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		126 »	64 »	33 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	150 »	76 »	39 »
	Plein tarif	180 »	91 »	46 50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Eleftheroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Ce, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Csereptalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Ce, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liège* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cie; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Ce, 31 East 10 th. Street; *Port-Said* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Bofoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Ce; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Ce; *Turin* : Fratelli Bocca, S. Lattès et Ce; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.